

DIPLOME DE HAUTES ETUDES EN PRATIQUES SOCIALES

Mémoire présenté par Claire AUBERT

LE GESTE DU LECTEUR

LA DIMENSION SOCIALE DE LA LECTURE

AU PRISME DE SA TRANSMISSION

Séminaire Itinérant Acteurs et Entrepreneurs Sociaux

Réseau des Crefad – Octobre 2014

Remerciements...

... à Xavier Lucien et Christian Lamy pour l'attention sans intention,
... à Fabien Gouriou pour le geste du relecteur,
... à Cécile Rabot, Pascal Nicolas-Le Strat et Eric Dacheux pour leurs retours,
... aux membres des promos 5/6 et 7 du séminaire itinérant pour avoir embarqué,
... aux fonds de la formation professionnelle qui permettent ce genre de travail,
... et à ceux et celles qui se sont prêtés au jeu des entretiens pour leur complicité.

SOMMAIRE

SOMMAIRE	3
Prologue.....	4
INTRODUCTION	5
PREMIERE PARTIE : DEPLIER LE TERRAIN	8
Chapitre 1 : Autobiographie raisonnée, la lecture dans les plis du récit	9
Chapitre 2 : Lecture, de quoi parle-t-on ?	18
Chapitre 3 : Sociologie, d'où parle-t-on ?.....	27
Chapitre 4 : De l'acte au geste	35
Chapitre 5 : Problématique, que faisons-nous quand nous lisons ?	40
DEUXIEME PARTIE : DEPLOYER LA QUESTION	42
Chapitre 6 : Méthode, la lecture au prisme de sa transmission	43
Chapitre 7 : Trajectoires sociales de lecteurs.....	51
Chapitre 8 : Ouvrir des espaces	62
Chapitre 9 : A l'épreuve du réel.....	69
CONCLUSION GENERALE	75
Epilogue	81
BIBLIOGRAPHIE	82
ANNEXES	86
TABLE DES MATIERES	109

Prologue

Je lis comme je mange. Et si je préfère, en général, ce qui est bon, l'essentiel réside dans l'adéquation entre mon état du moment et ce que j'avale.

Parfois je veux manger vite, ou léger, ou trop. Parfois j'attends d'avoir faim et parfois je n'ai pas le temps d'attendre. Parfois j'apprécie la compagnie et le repas a peu d'importance, parfois le repas gâte le moment en compagnie.

Manger répond à des besoins larges et variés. Il serait absurde de ne considérer l'alimentation que sous l'angle de la composition des aliments. On s'accorde pour dire que le passé du mangeur, le cadre, le moment, l'état d'humeur, la météo, l'activité quotidienne, l'envie ont une large place dans la manière de se nourrir.

Lire répond à des besoins larges et variés. Il serait absurde de ne considérer la lecture que sous l'angle de la composition des livres.

Pourquoi ce qui semble si simple pour l'alimentation devient si compliqué quand on parle de lecture ?

(Avril 2012)

INTRODUCTION

Le parti pris d'un parcours Dheps est d'inviter des adultes à élaborer un mémoire de recherche fondé sur une question qui s'ancre dans leurs pratiques¹ (professionnelles, associatives, etc.). Il s'agit, pour des étudiants en formation continue, de se distancier de leurs questions de praticiens pour distinguer ce qui s'y joue, de quoi elles relèvent, et situer ce questionnement dans un paysage plus large. Un repérage plus systématique des apports théoriques accompagne ce mouvement : dans quel champ, quelle discipline s'inscrit cette théorie ? Comment évolue-t-elle, comment fait-elle évoluer sa discipline ?

Extraites de la gangue de la réalité, les questions des acteurs-chercheurs renvoient fréquemment à plusieurs disciplines, ainsi que les ébauches de réflexion déjà effectuées : chaque théorie propose une grille de lecture sur la réalité, grille de lecture qui ne peut en aucun cas la résumer toute entière. Le parcours que je viens d'effectuer, au long de ces trois ans, m'a donc offert un panorama des sciences humaines, pour m'inviter à situer ce dont je disposais déjà et ce que je souhaitais approfondir. J'ai tourné autour de la question de départ, la reformulant régulièrement pour l'examiner sous différents angles, avec différentes focales. J'ai exploré de nombreux éléments de contexte et sans doute laissé de côté tout autant d'aspects. J'en viens aujourd'hui à organiser une partie de ce travail sous forme d'un mémoire de recherche, que voici.

Après une dizaine d'années de vie professionnelle au sein de la même structure, je me suis inscrite en Dheps pour travailler les questions qui me semblaient récurrentes dans mes activités. J'étais alors organisatrice d'événements littéraires, rédactrice de documents pour l'économie sociale et solidaire et formatrice pour des bibliothécaires bénévoles et salariées de structures publiques. Les questions qui m'ont poussée en formation tournaient autour de : comment organiser des temps collectifs autour de la lecture, activité solitaire par excellence ? Comment nous situer en tant que prestataire privé auprès de collectivités ou d'institutions en travaillant dans le domaine de la lecture publique ? Pourquoi je travaille dans l'événementiel littéraire, que je ne fréquente pas dans ma vie privée ? Pourquoi j'œuvre auprès des bibliothèques, que je fréquente peu pour mes propres besoins ? Qu'est-ce qui m'amène à travailler pour faire de la « communication », terme que je ne revendique pas, mais qui semble être le seul qui autorise à poser des questions de sens des pratiques et d'intentions ?

La mise en récit de mon parcours propose une genèse de ces questions, explicitation partielle de ce que, apprentie-chercheuse, « je » mets en jeu dans ce travail de

¹ Cette définition s'inscrit dans la lignée des travaux d'Henri Desroche.

recherche : les données brutes du récit sont un premier support d'analyse, métamorphosant mes questions de praticienne en questions de recherche.

A peu de choses près (j'y reviendrai), ces questions tournaient autour de la lecture : définir de quoi il est question en matière de lecture fut un premier travail, et non des moindres. Les définitions lexicographiques de ce mot sont plurielles, les travaux sociologiques le définissent peu, et la sociologie de la lecture s'inscrit pour partie dans un cadre institutionnel bien défini (travaux autour des bibliothèques, ou de l'école, ou pour la lutte contre l'illettrisme). Des travaux préalables m'avaient aiguillée sur la question de la place du lecteur et sur une proposition de définition de la lecture comme construction de sens ; la rencontre avec les écrits de Stanley Fish, théoricien littéraire américain, m'a permis de fonder et de travailler cette conception de la lecture comme un acte (« lire, c'est faire »). Tel est l'objet de la deuxième **partie** de ce travail.

La fréquentation de travaux sociologiques, historiques, littéraires ou psychologiques sur la lecture m'ont amenée à préciser le cadre dans lequel s'inscrit cette recherche : s'il s'agit d'interroger le contexte social et les dimensions sociales vivant dans un même lecteur, c'est de sociologie dont il est question. Une brève incursion dans le paysage de la sociologie de la lecture éclairera le choix de l'auteur de référence pour ce travail : plutôt qu'une sociologie statistique, il m'a semblé opérant d'opter pour une sociologie à l'échelle individuelle, telle que l'expose Bernard Lahire. La troisième **partie** de ce travail explicitera donc ce cadre.

Une fois ces fondations posées, reste à définir ce qui peut être observé, l'objet d'études dont il sera question : si ce ne sont ni la lecture elle-même, ni les individus en tant que tels, de quoi s'agit-il ? Il me fallait des actes. La transmission de la lecture nécessite un cadre, un contexte, des actes situés dans le monde social qui permettent de l'observer. Ce seront donc ces actes de transmission de la lecture qui seront l'objet de cette étude, et leur inscription dans le temps, leur évolution qui amènera à considérer les gestes qui les traversent, selon la proposition philosophique de Philippe Roy, en prenant garde de conserver le cadre de travail sociologique, comme l'exposera le quatrième **chapitre**.

A la question « que faisons-nous quand nous lisons ? », nous proposons donc de répondre en étudiant les gestes à l'œuvre dans la transmission de la lecture. Cette transmission est portée par des personnes dont les trajectoires sociales fondent l'action présente, interagissant avec leur contexte actuel. La construction de cette problématique soulève trois pistes d'hypothèses : de quelle façon les trajectoires sociales des individus influencent-elles leur activité en lien avec la transmission de la lecture ? Que se passe-t-il autour et lors de la transmission, quelles sont les finalités de cette action ? En quoi ces constats s'inscrivent-ils dans des gestes politiques tels que les définit Philippe Roy ?

La méthode de recherche exposée dans le sixième chapitre rendra compte du mouvement d'analyse à l'œuvre, de la réalisation des entretiens jusqu'à la constitution d'un corpus à des fins d'analyse. Sur les quatorze entretiens semi-directifs réalisés, sept composeront le corpus principal, choisis pour leur évocation explicite des trajectoires sociales des lecteurs et de leur activité en lien avec la transmission de la lecture. Les personnes rencontrées sont libraires, bibliothécaires ou créateurs.

Seront examinés ici les échos entre les trajectoires sociales des lecteurs et leur activité de transmission en lien avec la lecture : la question n'est pas tant de relever les éléments d'ordre social qui y interviennent que la façon dont ces éléments s'orchestrent. Si

le rôle du contexte socio-historique semble évident, l'analyse met en lumière les multiples façons dont il se manifeste dans les entretiens. L'environnement familial, au-delà des déterminismes sociaux mis en lumière par la sociologie, amène à travailler la lutte des places, les dynamiques qui le traversent et les effets divers de ces dynamiques. Le monde scolaire, passage obligé de tout travail traitant de lecture, amène à interroger la persistance du projet républicain dans l'éducation. Les déclics et étapes rapportés dans les entretiens éclairent les systèmes de dispositions à l'œuvre et donnent à voir des évolutions plutôt que des révolutions. Enfin, certaines trajectoires se construisent plus particulièrement autour d'un genre donné : comment ce genre d'élection s'inscrit-il dans une trajectoire sociale ? Partant de cette première phase d'analyse, le septième chapitre orientera le travail sur le caractère indissociable des pratiques et des normes de valeur, rappelant que le monde social est un monde de classement et de hiérarchisation, et que la lecture n'échappe pas à ce constat.

Le huitième chapitre se penchera donc sur les situations de transmission : que se passe-t-il dans l'espace relationnel entre les personnes rencontrées et les destinataires supposés de leurs actions, c'est-à-dire entre les bibliothécaires et les usagers, entre les libraires et leurs clients, entre les créateurs et leurs lecteurs ? Les situations étudiées ici sont toutes liées à la volonté d'ouvrir un espace, réel ou symbolique : passant en revue les différentes façons d'ouvrir des espaces (en aménageant des lieux, en sélectionnant des documents, en invitant à l'interprétation), nous examinerons le jeu dialectique entre le souhait d'ouvrir cet espace et la nécessaire création de nouvelles barrières pour le délimiter.

Creusant alors les limites suggérées dans le chapitre précédent, le neuvième chapitre examinera en quoi ces gestes sont mis à l'épreuve. A l'épreuve du temps, puisque toute observation effectuée est située dans le temps et que les données changent en permanence ; à l'épreuve du réel par le biais du cadre dans lequel s'inscrivent les personnes rencontrées, et à l'épreuve de la rencontre avec les gestes qui se manifestent dans ce cadre.

Enfin, les conclusions de l'analyse viendront en signaler les limites, liées au choix du corpus lui-même, à l'ampleur du sujet, à la variété des théories de référence, avant de proposer des pistes ouvrant la réflexion sur les supports numériques et sur la dimension éducative. La boucle se poursuit dans les conclusions de la chercheuse elle-même et son évolution tout au long de ce travail, avant de se projeter à nouveau vers l'action pour en envisager les prolongements hors du champ théorique.

Pour l'heure, il est temps de présenter le principal vecteur de l'action et de la recherche : place à l'autobiographie raisonnée.

PREMIERE PARTIE : DEPLIER LE TERRAIN

« Nous sommes des créatures qui lisons, nous ingérons des mots, nous sommes faits de mots, nous savons que les mots sont notre mode d'existence en ce monde, c'est par les mots que nous identifions notre réalité et au moyen des mots qu'à notre tour nous sommes identifiés. »

Alberto Manguel, *Le voyageur & la tour*, Actes Sud, 2013 (page 140)

Chapitre 1 : Autobiographie raisonnée, la lecture dans les plis du récit

I – D’un point de vue statistique...

Un portrait de type sociologique dirait de moi que je suis une femme de 35 ans, niveau scolaire bac + 3, catégorie socio-professionnelle de type « profession intermédiaire » (je crois). Capital culturel familial marqué par une forme d’ascension sociale par le savoir (je suis fille d’enseignants, petite-fille d’agriculteurs/artisans/fonctionnaires). Mon accès au livre a été aisé, par sa présence dans ma famille, par la fréquentation des bibliothèques dès mon enfance, par l’exemple de mes parents, frère et sœur. Statistiquement parlant, j’appartiens à la catégorie des « forts lecteurs » : plus de 20 livres par an, voire à sa tranche haute (plus de 50 livres par an). Je suis une femme et je lis majoritairement des romans. Née à la fin des années 70, j’ai grandi en fréquentant assidûment la bande dessinée et ai une certaine habitude de la lecture d’images. Etudiante à la fin des années 90, j’ai pu intégrer rapidement les usages liés aux supports numériques mais conserve toutefois une prédilection pour le papier, par habitude ou par souci de distinction. Je travaille dans un secteur intermédiaire, dans des structures de droit privé dites d’économie sociale et solidaire, proches de la sphère publique, avec une forte notion d’utilité sociale et des valeurs républicaines plus ou moins nommées. Mes usages de la lecture aujourd’hui seraient essentiellement d’ordre privé (divertissement, évasion), un usage fonctionnel et pratique étant toutefois totalement intégré à ma vie quotidienne. Les choses se compliquent avec l’usage professionnel dans la mesure où j’ai travaillé à l’organisation d’événements littéraires et que l’ensemble de mes lectures privées se trouvaient donc valorisables sur un plan professionnel.

Une telle approche, ici fondée sur des éléments cités par Chantal Horellou-Lafarge et Monique Segré dans *La sociologie de la lecture*², donne quelques points de repère et ne dit pas grand’chose des contradictions, tensions et phénomènes sociaux qui m’agitent quand j’envisage de parler de lecture. Elle nécessitent de passer par un récit pour aller ensuite vers leur analyse.

II – ... à un autre point de vue sociologique ?

1. 1979-1993 - ENFANCE, FAMILLE, ORIGINES

Je suis née en 1979, dernière d’une famille de trois enfants dans le Nord de la Meuse. Parents enseignants, milieu rural, des valeurs fortes ont marqué le début de ma vie.

² Chantal Horellou-Lafarge et Monique Segré, *Sociologie de la lecture*, La Découverte, 2007

J'ai appris à lire parce que j'ai grandi dans une maison remplie de livres, de revues, de magazines, d'écrits de toute sorte et que j'y avais accès de façon illimitée et libre. J'ai appris à lire pour faire comme les plus grands et pour construire mon accès au monde des autres. J'ai appris à lire pour foutre la paix à mes parents. J'ai appris à lire pour trouver des réponses ou des questions à ce que je ne peux pas demander. J'ai appris à lire parce que ça plaisait aux adultes. J'ai appris à lire parce que ça me donnait des clés pour espionner le monde.

Je suis une bonne élève, grosse lectrice, fille de profs et curieuse de tout, souvent en décalage avec mes camarades de classe. Un changement d'environnement important pour moi se produit en 4^e lorsque, suivant la décision de mes parents et le chemin de mon frère et de ma sœur, je quitte le collège du secteur pour aller à la ville la plus proche.

2. 1993-1997 – ADOLESCENCE, ECOLE, UNIVERSITE

J'ai appris à lire pour saisir des bribes de ce que d'autres ont dans la tête. J'ai appris à lire parce que c'est inattaquable, parce que ça se glisse partout, parce que je n'ai besoin de rien pour le faire, ni matériel particulier, ni moment privilégié. J'ai découvert que je savais écrire sans le faire exprès. Enfant, on me félicitait pour mon imagination, jusqu'à ce que l'école me dise que ce n'était pas l'imagination qui était demandée pour faire des dissertations. J'ai continué à écrire dans de longues correspondances avec des amis, à l'adolescence, dans des chroniques pour ma classe de 4^e, dans le journal du collège puis du lycée. En apprenant à lire, j'ai appris à écrire, sans le voir. J'ai appris la musique d'un texte, je l'entends quand j'écris, je sais quand ça sonne ou pas, je joue avec les mots pour obtenir la musique que je voudrais entendre. J'ai appris à écrire pour laisser une trace, pour être en lien avec des amis qui sont loin, pour remplacer les discussions et les moments passés ensemble quand ça n'est pas possible. J'ai appris à écrire pour nommer le monde, pour y mettre ma patte.

A l'approche du bac (littéraire évidemment) se pose la question de l'orientation – ou plutôt ne se pose pas : il est évident que j'aurai mon bac, je m'inscrirai, comme le souhaitent mes parents, en classe préparatoire. Puisque je n'ai pas le choix de la filière, je choisirai l'endroit : je quitte l'Est de la France et part pour Orléans.

3. 1998-2001 – JEUNE ADULTE, L'HEURE DES CHOIX

Je vis ces deux années de classe préparatoire en m'investissant largement « à côté » : cours d'astronomie, de breton, théâtre, cinéma, concerts, association des élèves... C'est un feu d'artifice intellectuel permanent pour ma curiosité, j'ai le sentiment de m'en sortir correctement grâce à la sympathie des enseignants pour cette curiosité plutôt que pour mon travail scolaire.

Je continue à lire aussi, surtout ce qui n'est pas demandé par la classe préparatoire : des romans, de la poésie, de la littérature étrangère. La classe préparatoire est un autre entraînement intensif à l'écriture, un apprentissage de la contrainte et de la commande. J'y travaille les langues du point de vue littéraire, allemand, anglais, latin et français bien sûr. J'y rencontre le norvégien par le biais d'un voyage organisé par le lycée, et la littérature scandinave dans la foulée. J'y pratique le breton, en loisir, le samedi après-midi, pour le plaisir de ne pas être en classe.

Une fois sortie de prépa, j'opère des choix : je pars à Rennes et m'y inscris à l'université, en Lettres modernes. Le plaisir n'est pas au rendez-vous à l'université, j'irai le chercher ailleurs et me lance dans de nouveaux engagements associatifs qui répondent à ma soif de rencontres et de vagabondages.

A l'université, deux matières cependant me marquent, inconnues jusqu'alors dans mon parcours : l'ancien français et la linguistique. Je me réconcilie avec la grammaire et découvre les évolutions des mots depuis le latin jusqu'au français contemporain. La linguistique m'approche de la logique et d'une analyse du langage qui prend en compte le contexte.

Je profite de l'été pour m'engager dans une association de chantiers internationaux de jeunes bénévoles (Concordia), où je serai successivement volontaire, animatrice, formatrice d'animateurs, élue au conseil d'administration, et de façon générale « membre active de la vie associative nationale ». L'apprentissage du monde associatif me plaît, j'y plonge et saisis toutes les occasions de l'explorer. L'activité même de l'association, les chantiers internationaux, me fait vivre des temps de travail manuel au sein de groupes internationaux, ces deux dimensions me vont bien. Je découvre la formation d'animateurs et m'investis largement dans le groupe de formateurs.

Je sais faire des compte rendus. Je sais faire des articles pour le journal associatif. Je sais m'approprier des documents, sur l'histoire de l'association, le volontariat, des partenariats passés ou en cours.

A Rennes, où je vis, je suis bénévole sur les manifestations culturelles qui passent à ma portée, pour bénéficier des spectacles gratuits en m'investissant dans leur organisation. J'en arrive au festival Etonnants voyageurs de Saint-Malo, où je me retrouve en délégation générale (organisation de l'ensemble de la manifestation). Je suis ravie et rencontre là celles qui deviendront mes collègues de travail deux ans plus tard.

Je rencontre le monde de l'édition, des manifestations littéraires et culturelles, des rencontres de vive voix avec des auteurs, des éditeurs, des critiques littéraires. Je découvre que la littérature peut être vivante, prétexte à rencontre ou théâtre d'affrontements.

Elue au conseil d'administration de Concordia, j'y découvre les responsabilités de la fonction employeur et les contradictions de la démocratie représentative. Je me penche davantage sur les questions liées à l'animation et à la formation, sur le projet éducatif de l'association, remis au goût du jour grâce à l'arrivée d'un délégué général qui revendique l'éducation populaire.

Septembre 200 : pour rédiger le mémoire de littérature comparée qui n'a pas vu le jour l'année précédente, je cherche à partir en Suède (je travaille sur un auteur suédois). A l'été, l'ancienne déléguée d'Etonnants voyageurs, Catherine, me propose un CDD de quatre mois pour l'organisation des rencontres Goncourt des lycéens. Je quitte l'université pour basculer dans le monde du travail et m'aperçois, une fois ce CDD terminé, que je ne retournerai pas à l'université. Catherine projette de monter une Scop d'organisation d'événements littéraires et me propose d'en faire partie, j'accepte avec enthousiasme et évidence.

Catherine me propose de travailler avec elle en partie pour ma rigueur, en partie pour mon aisance avec l'écrit : je peux coordonner un journal, produire et relire des documents, explorer l'histoire d'un projet ou d'une idée en consultant des archives.

La Scop démarre en 2001 : elle s'appelle Texto, nous sommes six, je travaille à plein temps et démarre avec le sentiment d'être stagiaire professionnelle dans cette équipe : je touche à toutes les activités, vis un apprentissage professionnel et ronge mon frein en attendant de prendre des responsabilités.

4. 2001-2011 - AU TRAVAIL

A Rennes, où je vis, je m'engage dans différentes associations ou manifestations, toutes en lien de près ou de loin avec la lecture et l'écrit (ce dont je m'aperçois bien plus tard !) : je rédige des chroniques littéraires pour une revue associative (L'Œil électrique), je participe à la refondation et à l'organisation d'un festival de bande dessinée et arts graphiques (Périscopages), je fréquente des dessinateurs, auteurs, éditeurs, libraires... Mais le rythme du travail à plein temps à Texto rend difficile la conciliation de tous ces engagements : petit à petit, entre 2003 et 2007, je quitte les associations dont je fais partie mais continue à baigner dans un environnement de personnes qui écrivent, dessinent, publient, vendent des livres et organisent des événements, avec une forte revendication d'indépendance (auteurs indépendants, librairies indépendantes, etc.).

Je peux lire dans les files d'attente, dans le train, dans mon lit, dans une foule. Je peux lire en famille. Je peux lire seule. Je lis pour fuir le vide et le silence. Je lis pour fuir ce qui me dérange, pour me retrouver. Et quand je ne lis pas, les traces de mes lectures m'accompagnent et colorent le monde, viennent résonner avec ce que je rencontre et ce que j'observe. J'ai appris ensuite que je savais écrire pour du fonctionnel. Je découvre l'ambivalence de l'écriture, à la fois simple trace d'un discours et capable de faire loi et autorité. J'ai découvert que je pouvais écrire pour les autres, résumer ce qu'ils racontaient, faire comprendre ce qu'ils avaient envie de dire, me mettre à leur service. J'ai joué avec ça, je me suis mise à leur service en gardant mes propres envies, celle de ne pas employer de mots que je ne comprends pas. Celle de faire comprendre et d'éclaircir le monde plutôt que d'y ajouter de la confusion. Celle de donner du pouvoir plutôt que d'en garder. Je me suis cognée à l'école, aux enseignants qui veulent être les seuls au monde à parler de pédagogie et d'éducation. Je me suis mise en colère. Je me suis cognée aux écrivains qui pensent être les mieux placés pour parler de leurs textes. Je me suis cognée aux lecteurs qui pensent qu'un texte n'a qu'une vérité et que le but du jeu est de la deviner. Je me suis cognée aux bibliothèques, qui ont tant de mal à nommer et regarder leur action. Je me suis cognée à moi en refusant de donner un nom à ce que je faisais.

Mon engagement à Concordia se poursuit et au détour d'une assemblée générale, je rencontre T., animateur, formateur, militant d'associations tourangelles. Début d'une histoire qui dure encore aujourd'hui, fondée sur le plaisir de partager notre vision du monde.

Début 2003, Catherine quitte la Scop sans prévenir, son départ est vécu comme une trahison par une partie de l'équipe. C'est l'occasion d'une réorganisation importante : Isabelle, une autre des co-fondatrices, devient gérante et je prends une toute autre place dans les projets. Elle me confie en particulier la responsabilité du Prix européen des jeunes lecteurs, prix littéraire en création qui s'adresse à des adolescents de différents pays et propose de découvrir des romans de littérature générale étrangère. Mon bagage d'animation et de formation s'allie à l'école d'organisation qu'a été pour moi Texto : je peux animer la réunion des enseignants, poser les principes éducatifs de délibérations pour le prix et organiser l'accueil et la rencontre de 500 lycéens venus de 10 pays différents avec des auteurs, traducteurs, éditeurs dans leurs moindres détails... Le temps fort final se passe à Strasbourg et les quatre éditions composent un de mes meilleurs souvenirs de travail.

Dans le Prix européen, je prépare la sélection qui sera donnée à lire aux lycéens. J'organise les rencontres pour les adolescents, enseignants, auteurs, traducteurs, éditeurs des titres de la sélection. Nous tenons à ce qu'au temps de la lecture réponde un temps de rencontre, de mise en commun : si on lit de la littérature étrangère, hors de question de rester dans un entre-soi national. Les auteurs que j'estime le plus, en rencontre avec les lycéens, sont ceux qui savent être ni simplistes, ni écrasants d'autorité, ceux qui invitent

à lire et à se faire son chemin de lecteur, ceux qui contaminent sans colporter l'idée que l'écriture et la lecture sont des talents innés.

En 2007, nous décidons d'arrêter cette initiative, trop peu financée pour que la Scop puisse le porter. Nous l'avions organisée à partir de notre expérience, dans le bien des élèves et des participants : la recherche de financements est un autre travail, que j'ai découvert à ce moment-là, mais un peu tard.

Je change... je change de visage, de lunettes, de posture. Mon travail change de nature, je me mets à faire de plus en plus de rédaction, réécriture, coordination de documents, tâches que je tente de nommer autrement que communication.

J'écris sur commande, des plaquettes, des transcriptions de colloques, des présentations d'associations, le bulletin de l'Union régionale des Scop de l'Ouest. J'apprends les contraintes de calibrage, de longueur de texte, de mise en page. J'apprends et pratique la relecture, les corrections, l'exigence pour terminer un document et l'envoyer à l'impression. Je travaille avec des imprimeurs, des graphistes. Ces exercices sont pour moi des prétextes à explorer un sujet, à y apprendre quelque chose, puis à traduire ce que j'ai compris dans le cadre de la commande et dans un langage dont je suis capable de définir tous les termes.

Fin 2006, après quatre ans de rencontres de week-ends et vacances, nous emménageons ensemble avec mon compagnon, à Rennes. Il démarre en 2007 une structure d'éducation populaire et de formation d'adultes. Et puisque nous vivons tous les deux dans la même ville, un autre engagement peut pointer son nez : fin 2007, nous attendons un enfant. Un autre le suivra de près, qui naîtra fin 2009.

Mon rythme de lecture s'adapte à mon rythme de vie : je lis dans le train, lors de courts trajets, je lis quand les enfants dorment, je lis quand je trouve quelques minutes entre deux tâches, je grappille des moments. Je lis autrement, avec moins d'exigence littéraire ou formelle, davantage de plaisir immédiat, et sans efforts d'organisation. Je trouve toujours du temps pour lire, je n'ai pas besoin d'en chercher.

Début d'une période de trois ans pour moi où l'arrivée des enfants accentue encore mon changement de place dans la Scop : je découvre que je peux prendre du recul, poser un autre rythme et assumer des responsabilités tout de même. A la fin de la première année de vie de notre deuxième enfant, le besoin de poser mes choix et de retrouver des espaces dégagés des contraintes familiales et professionnelles se fait sentir.

J'organise alors des formations sauvages à tout va, trouve des prétextes pour rassembler des gens dans un cadre légèrement décalé du strict professionnel. Je m'inscris en Dheps en octobre, entérinant mon souhait de formation et de prise de recul : une formation longue, itinérante, engageante, qui invite à formuler des questions à partir de pratiques. Cette demande est une première dans la Scop, qui nourrit encore mon changement de posture et entérine une forme de prise de distance.

Notre équipe de cinq personnes est toujours centrée sur l'organisation d'événements littéraires, j'ai développé une activité liée à la communication écrite et anime de plus en plus de formations destinées aux professionnels et bénévoles de la lecture publique. Lors de ces formations, je propose des journées intitulées « Présenter des livres à un public », « Proposer des animations en bibliothèque », « Communiquer en bibliothèque » : toutes sont l'occasion de revenir sur les missions des bibliothèques, le sens du travail des bibliothécaires, la lecture publique... Je travaille ma posture de formation (ce qui m'amène là, ce que je propose) et mes appuis théoriques. C'est l'occasion d'approfondir des textes qui m'avaient marquée : *Une histoire de la lecture* d'Alberto Manguel et *Comment*

parler des livres que l'on n'a pas lus de Pierre Bayard. Tous deux invitent à penser la place, le point de vue du lecteur lorsqu'on pense la lecture, plutôt que seulement le contenu des livres. Je formalise mes savoirs autour de la chaîne du livre et de l'économie du livre. Je rencontre des résistances inattendues parmi les participants parfois, parmi mes collègues souvent.

J'apprends la rédaction de réponses à des appels d'offres, voire des cahiers des charges pour des appels d'offres. Je rédige des propositions de formation, des compte rendus. J'écris pour préparer les formations, j'écris pour mettre au clair ce que j'y propose. J'écris tout cela pour moi puisque je travaille seule sur ce domaine et la frustration pointe son nez.

5. 2011-2013 – RETOUR SUR EXPERIENCE

J'ai beaucoup de liberté dans mon activité professionnelle, contrainte cependant par le cadre de la prestation de services auprès de collectivités. Je suis de plus en plus frustrée par le sentiment de ne pas partager mes évolutions et par les dissonances, à mes yeux, entre ce que je propose en formation et ce qui se passe lors de nos réunions d'équipe. Je recherche à la fois les temps d'échanges dans la structure et des échappées en dehors, en travaillant avec des partenaires extérieurs. Je me déplace beaucoup, mène pour un territoire proche une étude sur la plus-value économique de ses initiatives autour du livre et de la petite enfance : grand moment de solitude, plus personne ne veut me suivre, même si mes collègues me redisent qu'elles me font confiance.

Après une année conflictuelle, je choisis de quitter la Scop en fin d'année. Dans la suite de ce départ, l'espace du Dheps m'accompagne et annonce la suite.

Pendant tout ce temps, j'ai continué à lire. Je me faisais croire que je n'aimais que les romans, parce qu'ils répondaient à mon besoin de fuite et d'ingurgitation d'histoires. J'ai découvert que je pouvais lire aussi des théories, des réflexions, de la pensée. Que je pouvais lire ce qui n'était pas « beau » parce que ça nourrissait autre chose en moi. J'ai écrit. J'ai essayé d'écrire pour moi, pour m'expliquer tout cela. J'ai découvert que ce que j'écrivais ne serait jamais à la hauteur de la pensée qui se dessine dans ma tête. J'ai découvert que ma façon de parler et de me comporter pèserait toujours plus lourd que ce que je raconte. J'ai découvert que j'étais la seule à pouvoir expliquer, nommer, raconter ce que je pense et ce que je vis. Alors j'ai essayé.

III – La face cachée de l'écrit

1. PREMIERE ANALYSE : FILS CONDUCTEURS

L'élaboration de ce récit m'a donc fourni des pistes d'analyse : pour chaque période ou monde évoqués ici, des traces se manifestent plus tard. En voici un rapide résumé :

- Environnement familial : je suis la plus jeune, et à ce titre souhaite imiter les aînés et parents. Je grandis dans une école, mes parents ont été mes enseignants : l'école, l'éducation sont présents à chaque instant, par ailleurs vecteurs d'ascension sociale pour mes parents. Mon statut de fille d'enseignants, mon langage me signalent parmi mes camarades : je porte quelque chose que les autres n'ont pas.

- Culture familiale : essentiellement rurale, marquée au sens large par l'artisanat et l'agriculture, et une inscription territoriale forte. On travaille à partir de ce qu'on est et on

ne change pas de voie. Des stratégies d'adaptation peuvent s'observer à l'échelle des individus par le biais des engagements associatifs, coopératifs, politiques, syndicaux... largement représentés dans ma famille. Le travail manuel est important.

- Contexte historique : née à la fin des années 70, j'ai accès à une production éditoriale en cours de décloisonnement ; les bandes dessinées sont largement présentes à domicile comme en bibliothèque, la littérature jeunesse en tant que telle se développe, j'ai accès à nombre d'écrits très variés et les habitudes familiales me tiennent relativement à l'écart de la culture télévisuelle. En revanche, l'investissement précoce de mon père dans l'électronique et l'informatique me rendent familiers les supports numériques en pleine explosion, dont j'intégrerai rapidement les usages.

- Milieu scolaire : je suis tout à fait adaptée au système scolaire. Bonne élève dans la plus grande partie de mon parcours sans beaucoup d'efforts, j'en tire la conclusion que je ne suis pas responsable de ce succès. Je suis valorisée pour ce qui n'est pas demandé par l'école (mes lectures buissonnières, l'écriture, la curiosité). Je n'ai pas le sentiment de travailler, or l'école demande de travailler et me récompense tout de même. J'y développe un sentiment de complot généralisé (ce qui est apparemment demandé est rarement la demande réelle...) et un sentiment d'usurpation inquiet (à quel moment s'apercevra-t-on de ma supercherie ?). Je recherche les marges, les espaces qui m'éviteront de m'exposer en compétition avec d'autres selon les règles scolaires.

- Vie sociale : la présence permanente d'engagements associatifs, et plus encore la rencontre avec l'éducation populaire et l'animation ont été un espace d'éducation sociale et politique. Le souhait de tendre vers un fonctionnement démocratique permet d'observer et nommer ce qui se joue dans la structure, et pas seulement dans le contenu. Je suis surprise du peu d'habitude des associations culturelles dans cet exercice.

- Monde du livre : la somme de mes expériences m'a donné une vue panoramique sur le « monde du livre³ », des lecteurs jusqu'aux auteurs en passant par les éditeurs, diffuseurs, vendeurs, en faisant le détour par les rendez-vous littéraires, les questions économiques, la fabrication et l'artisanat, etc.

- Vie professionnelle : une expérience longue de douze ans, dans un cadre propice à expérimenter des activités nouvelles. Un apprentissage progressif des responsabilités, des activités qui s'articulent autour de l'écrit (sans que ce soit nommé cependant), une part importante donnée à l'organisation, à l'anticipation, à la coordination, à la rigueur, une équipe de travail exclusivement féminine, une solidarité importante et un sens collectif très fort, où les individus s'effacent pour se mettre au service de la structure. Une tendance à « faire famille » face au reste du monde, une inscription dans le champ culturel qui renforce ce trait. Une structure qui s'inscrit dans l'économie sociale et solidaire, sous le statut de SCOP⁴.

³ J'emploierai, en référence à H. Becker qui parle du « monde de l'art », cette expression pour désigner l'ensemble des structures qui participent à la circulation et à l'existence de ce domaine.

⁴ SCOP : société coopérative de production, société commerciale dont les salariés sont majoritaires dans l'actionnariat.

2. COMMENTAIRE D'ÉCRITURE

Le récit qui précède résulte de plusieurs vagues d'écriture, qui se sont succédées entre octobre 2011 et l'automne 2014. Les premières versions en sont très évasives, mentionnent peu d'activités. J'ai formulé l'hypothèse que cet exercice me demandait pour la première fois d'écrire pour moi, et non pour répondre à une commande. Stupeur au bout de quelques versions : je pourrais le prolonger indéfiniment. On n'en finit jamais d'écrire une histoire. Dans ce travail d'anamnèse, chaque version nouvelle dévoile une facette inexplorée qui plonge ses racines dans d'autres souvenirs.

Je suis ravie d'écrire pour moi, j'y prends du plaisir. Je suis effrayée de la masse qui résulte de cet exercice. Je suis désarmée devant le travail d'analyse à effectuer, incapable de relire ce texte « comme s'il n'était pas le mien ». Je m'aperçois également que le récit de mon parcours social exclut tout ce qui concerne spécifiquement la lecture et l'écriture : d'autres versions y sont consacrées, réintégrées ici par le biais des passages en italique.

Une évidence pourtant, qui fut bien longue à nommer et qui a son importance dans ce travail de recherche : j'écris parce que j'ai l'habitude d'écrire, parce que mes études, mon parcours, mes activités ont constitué autant d'occasions d'exercer l'écriture, sous contrainte, sur des sujets différents, dans des formats variés. Mes études littéraires, la pratique du théâtre (non mentionnée ici), la fréquentation de plusieurs langues étrangères ou de la linguistique me rendent le langage familier et m'offrent des outils d'analyse que j'ai incorporés. L'attention à la forme d'un discours est devenue un automatisme. De façon très prosaïque, c'est cette familiarité qui me rend l'exercice de transcription plaisant, alors qu'il est réputé être le cauchemar des étudiants en sociologie : c'est au plus près d'un discours que j'en saisis le mieux le propos, ce sont les termes utilisés, les tournures, les registres ou les tics grammaticaux qui m'alertent et me donnent à voir le sens qui se construit.

A cette aisance correspond une difficulté : en bonne élève adaptée au système scolaire, j'ai appris à déchiffrer une commande, à saisir rapidement ce qui est attendu pour y répondre. Dans l'exercice du récit de vie, et plus largement de la recherche, moi seule était aux commandes. Il s'agissait de travailler mes propres questions. Chercher n'est pas trouver.

3. LECTURES LEGITIMES, LECTURES ILLEGITIMES

Ce récit s'ancre dans le monde social, mais pour traiter de la lecture, j'ai tenté d'écrire sur mes propres pratiques. Après plusieurs tentatives infructueuses liées à la difficulté de l'auto-analyse, j'ai souhaité noter deux mois durant l'ensemble de mes lectures. Pour chaque lecture sont évoqués la façon dont je me la suis procurée, les circonstances dans lesquelles je l'ai lue, un résumé rapide du contenu et ce que j'en retiens. Suite à cette liste⁵, un premier commentaire a suivi, puis un second, qui abordent les effets de ce travail. En voici une première analyse.

J'ai d'abord noté que pensant livrer l'ensemble de mes lectures, je n'en livrais qu'une partie : seuls sont présents dans ma liste les livres (essentiellement des œuvres de fiction, quelques essais), nulle mention de ma fréquentation de la presse (hebdomadaires

⁵ Voir Microfiches, en annexe A

d'actualité, mensuels spécialisés, quotidiens...) ni de celle du web (blogs, articles, documents en ligne), pas plus que de mes lectures fonctionnelles (livres de cuisine, mode d'emploi) ou de mes lectures « pour d'autres » (albums pour des enfants, relectures de documents pour des proches).

Une première norme d'importance apparaît ici : si je tente de nommer des pratiques variées, c'est une hiérarchisation par l'objet, puis par le genre qui apparaît. Lecture = livre, et livre = littérature.

4. LES REPRESENTATIONS DE LA LECTURE

En commentaire, je parle de sentiment de honte à l'idée de livrer autant d'intime et devant le risque d'alimenter une image d'intellectuelle. Le *Dictionnaire culturel de la langue française* d'Alain Rey propose plusieurs définitions de la honte, du plus fort, relevé au XVII^e siècle, comme un « sentiment pénible d'infériorité, d'indignité devant sa propre conscience, ou d'humiliation devant autrui, d'abaissement dans l'opinion des autres » à un sens affaibli peut-être plus approprié dans l'usage que j'en fais de « sentiment de gêne éprouvé par scrupule de conscience, par timidité, modestie, humilité, crainte du ridicule ». L'étymologie, chez le même Alain Rey, renvoie au grec *oneidos*, le reproche. Cette vision de la honte comme d'un reproche adressé à soi-même dont on ne se défait pas invite à examiner les injonctions persistantes (et parfois contradictoires) dont nous sommes le théâtre.

Ce « reproche à soi » fait appel chez moi à plusieurs représentations : celle de la lecture comme marque de l'oisiveté (il ne faut vraiment avoir que ça à faire pour lire autant), celle de l'invalidité du savoir dit livresque par opposition au « vrai savoir » tiré de l'expérience, celle du jugement nécessaire (on me prend pour une lectrice, mais à parler de mes lectures, je cours le risque d'être démasquée en dévoilant que je n'y comprends pas ce qu'il faut comprendre).

Je découvre donc, grâce à cet exercice, et pensant travailler de façon objective et scientifique sur un objet de recherche, la puissance des normes qui m'agissent et se manifestent dans les travaux où je ne les attendais pas : une liste et des commentaires de lecture, quoi de plus anodin ? Ces normes (lecture = livre, livre = littérature) et ces représentations (lecture/oisiveté, lecture VS expérience, lecture=jugement) ne me semblent pas singulières à mon parcours, mais significatives du rapport à l'écrit dans la société qui est la nôtre. Cette hypothèse sera mise à l'étude un peu plus loin, une fois qu'une définition de la lecture aura pu être posée dans les pages qui suivent.

Chapitre 2 : Lecture, de quoi parle-t-on ?

I – Définitions générales

1. LES SENS MULTIPLES DE LA LECTURE

Le *Dictionnaire culturel de la langue française* d'Alain Rey définit la lecture comme « l'action matérielle de lire, de déchiffrer, l'action de lire, de prendre connaissance du contenu d'un écrit, son interprétation » et comme « le fait de savoir lire, l'art de lire » (...). Le verbe lire peut désigner l'acte le plus concret, « suivre des yeux les caractères d'une écriture et pouvoir les identifier, jusqu'au plus abstrait, déchiffrer, comprendre, reconnaître comme un signe ». Dans le même registre, un lecteur est à la fois une personne qui lit à haute voix devant un auditoire, un professeur au Collège de France, un professionnel de l'édition ou « une personne qui lit pour son compte ».

Dans l'ensemble des ouvrages sociologiques ou littéraires consacrés à la lecture, peu d'auteurs s'aventurent à en donner une définition précise. La polysémie du terme et ses variations en fonction des contextes invitent chaque utilisateur à considérer son acception comme la bonne : il sera fréquemment question de lire « réellement », de « vraie » lecture⁶, chacun considérant son usage comme le seul valable. Cette remarque attire l'attention sur l'appropriation du terme (et de l'usage) et sur le mouvement d'identification très fort entre un lecteur et ses lectures : le terme se place d'emblée dans le domaine de la subjectivité, et son usage est si courant qu'on négligera d'en préciser le sens, laissant au contexte et au lecteur le soin de le suggérer ou le déduire. Pour des enseignants, la lecture sera celle qui est enseignée à l'école. Pour des bibliothécaires, la lecture sera synonyme de « lecture-plaisir ». Ceux qui ne se reconnaissent pas comme lecteurs sont peut-être les mieux placés pour saisir la puissance tacite de la barrière symbolique entre « lecteurs » et « non-lecteurs » : c'est quand on en est exclu qu'on saisit le plus finement l'ensemble des mécanismes de tri social et la hiérarchisation qui en découle.

2. LA DOUBLE DIMENSION DU LIVRE

La représentation prégnante amenant à songer au livre dès qu'il est question de lecture est liée à plusieurs éléments. D'abord, livre et lecture sont deux facettes du rapport à l'écrit, indissociables de l'écriture, perçue comme le geste de production de ce dont la lecture serait la « réception ». Le livre n'est pas le seul symbole de l'écrit, mais il est devenu un symbole en soi : il suffit de constater la difficulté exprimée à l'idée de se débarrasser de livres, et le traitement particulier qui leur est fait dans le traitement des « déchets » et autres bien usagés. Le simple choix de les qualifier de « déchets » souligne la difficulté à les considérer comme des biens matériels. Pourtant, les définitions données par Diderot, dès le XVIII^e siècle, éclairent les contradictions dont est porteur le livre, en particulier depuis l'invention de l'imprimerie et la spectaculaire progression de sa circulation : tout à la fois

⁶ Par exemple Emmanuel Pierrat, par ailleurs juriste spécialisé autour de l'édition et de la propriété intellectuelle, dans son essai *Aimer lire, une passion à partager*, éditions Dumesnil, 2012

objet matériel, inscrit dans le monde marchand, et bien immatériel fruit d'une production intellectuelle, on ne peut le réduire ni à l'une, ni à l'autre de ces dimensions⁷.

Pour la dimension matérielle, le *Dictionnaire culturel*⁸ d'Alain Rey considère qu'un livre est « l'assemblage d'un assez grand nombre de feuilles portant des signes destinés à être lus ». Est donc évoqué ici à la fois l'usage (destinés à être lus) et l'objet (assemblage d'un assez grand nombre de pages). Cette définition inviterait à jouer de ses limites : à partir de combien de pages, de quel type d'assemblage considère-t-on que l'on a affaire à un livre ? Par ailleurs, les livres d'artiste ou des livres pour la jeunesse interrogent ces définitions : qu'en est-il des reliures dites « à la chinoise », où les pages se déplient comme un accordéon ? Des livres sans texte, sont-ils destinés à être lus ? etc.

L'article développant les définitions évoquent les points de vue en présence autour de la question : « un bon livre, selon le langage des libraires, est un livre qui se vend bien ; selon les curieux c'est un livre rare et selon un homme de bon sens, c'est un livre instructif . Objet marchand, objet d'art, objet de culture : toute définition du livre doit présenter ces trois facettes. Or, ces points de vue ne sont pas exempts de contradiction. Le savoir saurait-il, par exemple, compte pour une marchandise ? (...) En fait, le livre est fondamentalement habité par une double nature : « Nous pouvons distinguer deux choses dans un livre : ce qu'il y a de corporel en lui, le papier imprimé, et ce qu'il y a de spirituel » (trad. De Fichte, *Preuve de l'illégitimité dans la reproduction des livres*, 1791). Cette dualité a d'abord eu des répercussions d'ordre juridique car ainsi défini, le livre pose le problème d'une exception au régime ordinaire de la propriété⁹. Son succès et sa diffusion massive, à la Renaissance en Occident, ont fait surgir la question d'une propriété intellectuelle. (...) On a cherché à codifier une relation triple entre un auteur, un éditeur et un lecteur. »¹⁰

Kant a également abordé cette question, dans un court texte intitulé *Qu'est-ce qu'un livre ?*¹¹ : « Le livre est-il un objet marchand comme les autres, vendu, acheté, possédé ? En un sens oui, j'ai acquis tel livre comme j'aurais pu acheter tel meuble, j'en suis le détenteur légitime. En un autre sens non, car le livre est le reflet d'une intelligence vivante, il est l'expression d'une pensée et donc il est inaliénable. (...) A la fois matière et pensée, le livre est précisément un support (forcément matériel) pour un texte en général reproduit (lui-même expression d'une pensée). Mais ce critère est insuffisant (...). Comment expliquer que nous refusons sans hésiter le statut de livre à de nombreux supports d'écriture ? Le livre est un support certes, mais un support maniable, qui s'oppose en cela à tous les autres. Le livre est mobile et voué à la circulation. »

⁷ Une autre recherche qui interrogerait les débats actuels portant sur le numérique à partir de ces définitions serait sans nul doute fructueuse, explorant la tension entre ces deux dimensions, matérielle et immatérielle.

⁸ Alain Rey, *Dictionnaire culturel de la langue française*, Le Robert, 2006

⁹ Un écho très simple, et tout à fait contemporain de cette question, se rencontre dans le cadre des bibliothèques : les achats de livres sont-ils considérés comme des achats d'investissement ou comme des achats de fonctionnement ? La définition des achats de fonctionnement, option majoritairement choisie dans les collectivités) invite à les réserver aux biens fongibles (« des choses qui se consomment par l'usage », déf. Larousse), un livre peut certes matériellement s'abîmer, mais peut-on considérer qu'à éditions différentes, on a affaire au même livre ?

¹⁰ Alain Rey, *Dictionnaire culturel de la langue française*, Le Robert, 2006

¹¹ Emmanuel Kant, *Qu'est-ce qu'un livre ?*, PUF, 1995 (introduction de Jocelyn Benoist)

Alain Rey rappelle ensuite que « le succès immense du livre, célébré avec un enthousiasme quasi unanime du triomphe du savoir humain contre l'ignorance, ne doit cependant pas faire oublier ses faiblesses et ses impuissances, qu'on n'a pas manqué de dénoncer. La première d'entre elles se formule comme une évidence : le livre n'est qu'un objet mort pour qui ne sait pas lire. (...) Malgré sa vocation à une large diffusion de la culture écrite, il est longtemps resté l'apanage des classes dominantes. Il est (ou fut) un signe social. Au sein même des populations alphabétisées, le livre et le journal entretiennent une concurrence sur fond de contrastes sociaux. (...) Et parmi les livres, ceux qui misent sur l'image sont les seuls à prétendre toucher les masses à partir du XVIII^e siècle : l'écrit seul rebute. »

3. L'ILLETTRISME : L'ENVERS DE LA QUESTION

Selon l'Agence nationale de lutte contre l'illettrisme, « on parle d'illettrisme pour des personnes qui, après avoir été scolarisées en France, n'ont pas acquis une maîtrise suffisante de la lecture, de l'écriture, du calcul, des compétences de base, pour être autonomes dans les situations simples de la vie courante. Il s'agit pour elles de réapprendre, de renouer avec la culture de l'écrit, avec les formations de base, dans le cadre de la politique de lutte contre l'illettrisme. »

L'illettrisme m'intéresse ici en ce qu'il me semble être un sentiment de handicap profondément intériorisé nommé pudiquement « maîtrise insuffisante de la lecture et de l'écriture », sentiment persistant y compris pour des personnes ayant (ré)appris à lire et à écrire. Les manifestations de désorientation et d'exclusion sociale qui s'y associent¹² sont une autre facette de ce que je tente de décrire, plus visibles parce que plus marquées, mais ce qui se passe dans les marges n'est pas étranger à ce qui traverse le centre (d'une société). En fait de marge, l'Agence nationale de lutte contre l'illettrisme avance le chiffre de 7 % de la population des 18 à 65 ans concerné par cette question. La réalité de cette statistique est à prendre avec beaucoup de précautions : d'une part, la définition de l'illettrisme est un sujet délicat, d'autre part, son évaluation est difficile à trancher. Entre des personnes qui ont à « réapprendre » à lire, des personnes qui n'ont jamais appris et des personnes dont le français n'est pas la langue maternelle, les distinctions sont fines et les problématiques assez différentes. Enfin, il n'existe aucun moyen de « tester » l'ensemble de la population. Des occasions comme le service national permettent toutefois de rencontrer l'ensemble des représentants d'une classe d'âge et fondent en partie les statistiques citées plus haut.

Je ne traiterai donc pas de l'illettrisme, mais de la façon dont les questions soulevées par l'illettrisme liées aux enjeux sociaux et politiques autour de la lecture se retrouvent dans des parcours individuels de « lecteurs ». L'illettrisme n'est pas un problème réservé à un public spécifique, mais interroge la place de l'écrit et les enjeux liés à son apprentissage et à ses usages tout au long de la vie.

¹² Cette réflexion se fonde sur le travail documentaire de Marianne Bressy, réalisatrice du film *À la lettre*, sur demande de l'Agence nationale de lutte contre l'illettrisme (film consultable sur le site du CRDP de Rennes).

4. LECTURE ET NON-LECTURE

Dans son essai *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*¹³, mentionné dans le récit de vie comme un des jalons de la réflexion préalable à cette recherche, Pierre Bayard attire l'attention sur le contexte de la lecture, c'est-à-dire sur l'environnement du lecteur. Sous l'apparence d'un manuel malicieux en trois parties et neuf sous-parties, nous sommes invités à revisiter les idées reçues sur la lecture, et ce dès la table des abréviations. Cette table propose quelques annotations inhabituelles : LI (livre inconnu), LP (livre parcouru, LE (livre évoqué), LO (livre oublié), suggérant différents modes de fréquentation des livres, y compris dans un essai rédigé par un professeur d'université en littérature.

La première partie de l'ouvrage propose un jeu dialectique entre lecture et non-lecture : pour qu'il y ait lecture, il faut qu'il y ait de la non-lecture. Très simplement, choisir d'ouvrir un livre signifie, dans le même geste, en fermer quelques milliers. Autre exemple : « les livres dont on a entendu parler », où la relation avec le locuteur, la place de ce locuteur seront bien plus déterminantes que le contenu du livre pour définir la valeur accordée à ce discours. « Les livres que l'on a oubliés », enfin, se réfère à Montaigne lui-même dans son évocation des lectures qui ne lui ont laissé aucune trace et de la redécouverte permanente de ses lectures passées grâce aux notes prises en marge de ses livres.

C'est dans cette première partie que Pierre Bayard propose une définition de la lecture en tant que « capacité d'orientation » : nous sommes dans le premier chapitre, il parle alors de culture (plutôt que de lecture au sens strict) dans ces termes : « Les personnes cultivées le savent – et surtout, pour leur malheur, les personnes non-cultivées l'ignorent –, la culture est d'abord une affaire d'orientation. Etre cultivé, ce n'est pas avoir lu tel ou tel livre, c'est savoir se repérer dans leur ensemble, donc savoir qu'ils forment un ensemble et être en mesure de situer chaque élément par rapport aux autres. » A l'image d'une culture « accumulative », composée de sommes de connaissances qui viendraient remplir les récipients vides que sont les individus, se substitue une image d'ordre cartographique : l'enjeu n'est pas d'avoir tout lu, tout vu, mais de savoir situer ce dont il est question, d'imaginer une cartographie, y compris si certaines zones demeurent floues ou ne seront jamais visitées. Ces quelques lignes insistent sur deux points : la culture comme capacité d'orientation et, très discrètement placée dans une incise en début de phrase, la précision « et surtout, pour leur malheur, les personnes non-cultivées l'ignorent », qui rappelle la difficulté d'explicitier cette réalité et la puissance de cette barrière implicite entre personnes « cultivées » et personnes « non-cultivées ». Cette barrière est encore moins consciente chez les personnes cultivées, qui se considéreront toujours trop ignorantes au regard de ce qu'elles n'ont pas lu, ignorant la capacité d'orientation construite dans leur fréquentation de l'écrit.

Souscrivant à la proposition de Pierre Bayard, je retiendrai donc ici ce premier élément de définition, entendant la lecture comme « capacité d'orientation », dans un texte ou dans une masse de textes. Pierre Bayard inscrit ses lecteurs dans le temps, invitant à considérer qu'un livre supposé « lu » ne peut être considéré comme « acquis » ou « gagné », puisque les traces qu'ils laissent pourront être plus ou moins ténues, plus ou moins fortes selon l'usage qui en sera fait, les raisons qui ont poussé à le lire, etc.

¹³ Pierre Bayard, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus ?*, éditions de Minuit, 2007

II – Conditions d’une histoire de la lecture

1. UNE HISTOIRE MULTIFACTORIELLE

Inscrire les lecteurs dans le temps, c’est également la proposition d’Alberto Manguel, cette fois à une échelle historique. Sa somme érudite intitulée *Une histoire de la lecture*¹⁴ balaie les siècles et les disciplines, pour saisir ce qui demeure dans cette « communauté universelle de lecteurs », présentée en introduction. De nombreuses illustrations abondent cet ouvrage, extraites de peintures, sculptures, représentations de lecteurs à travers les temps.

L’érudition et la culture internationale d’Alberto Manguel brossent un tableau foisonnant, et ne l’empêchent pas d’introduire son travail par sa propre histoire de lecteur. Fils de diplomates, ses souvenirs d’enfance nous donnent voir le choix de la lecture comme d’une patrie universelle : dans les livres, je serai partout chez moi. Plutôt qu’un commentaire détaillé, qui mériterait un travail en tant que tel, c’est une remarque générale qui sera soulignée ici : pour écrire son histoire de la lecture, Alberto Manguel est contraint de s’appuyer sur différentes disciplines (peinture, sculpture, histoire, neurologie, littérature, etc.) et d’évoquer différents aspects (édition, écriture, reliure, éducation, économie, géographiques...). Au premier constat, où la lecture est le point de rencontre entre un lecteur et un livre dans une situation donnée, s’ajoute un deuxième constat : l’étude de cette situation ne peut se faire sous un angle unique.

2. UNE APPROCHE PLURIDISCIPLINAIRE

Cette remarque simple fait écho au travail de Roger Chartier, historien du livre, de l’édition et de la lecture. Son introduction au recueil *Pratiques de la lecture*¹⁵ souligne l’importance de cette approche multidisciplinaire pour « questionner cette représentation commune » de la lecture, « pratique culturelle si immédiate qu’elle semble n’avoir jamais pu être autre chose que ce qu’elle est pour nous aujourd’hui ». Le colloque de Saint-Maximin rassemblait ainsi des chercheurs de différentes disciplines, s’inscrivant tous dans ce projet commun. Plusieurs voies furent empruntées : « remonter l’histoire et repérer des manières de lire tout étrangères à celles de notre temps », questionner ce que les textes eux-mêmes induisent sur la lecture qui en est faite, revenir sur l’apprentissage de la lecture par le récit analysé de quelques « autodidactes », avant d’interroger les conditions de cet apprentissage selon les périodes. Des historiens sont présents, mais aussi des psychologues, pédagogues, sociologues, et c’est un entretien entre Roger Chartier et Pierre Bourdieu qui clôt ce recueil. Dans cet entretien, interrogé par Roger Chartier sur ce qui crée la capacité et le besoin de lecture, Pierre Bourdieu répond en plaçant ce point comme le commun tacite de toutes les interventions, évoquant peut-être l’intention du colloque lui-même : comment faire lire ? Roger Chartier invite alors à « insister sur ce qu’il y a de créateur et de distinctif dans la lecture », tout en interrogeant la contradiction possible avec les responsabilités des intellectuels : « Est-ce que notre métier ne nous amène pas en tant que lecteurs à chercher

¹⁴ Alberto Manguel, *Une histoire de la lecture*, éditions Actes Sud, 1998

¹⁵ sous la direction de Roger Chartier, *Pratiques de la lecture*, éditions Payot et Rivages, 1993. Cet ouvrage rassemble les contributions au colloque du même nom organisé en septembre 1983 à Saint-Maximin

constamment l'interprétation correcte du texte ? ». Pierre Bourdieu suggère alors de « reposer la question de ce que nous faisons quand nous lisons » : plutôt que d'envisager la lecture comme un absolu, comme une activité définie par essence, ces échanges invitent à contextualiser autant que possible la situation de lecture en tant que rencontre entre un écrit et un lecteur, l'un et l'autre et la situation de leur rencontre elle-même étant porteurs d'intentions.

3. CONCLUSION

Le présent travail est bien loin de prétendre à l'exhaustivité ou à la précision des travaux cités plus haut. A l'échelle de la présente recherche-action, ma capacité d'orientation dans ce domaine s'appuie sur le travail d'exploration du monde du livre mentionné dans le récit de vie : des rencontres, échanges, lectures avec des libraires, éditeurs, auteurs, imprimeurs, graphistes, correcteurs, correcteurs-relecteurs, maquettistes, bibliothécaires, traducteurs, juristes, enseignants, et bien d'autres composent le paysage du « monde de la lecture » dont je traite ici¹⁶.

III – « Quand lire c'est faire », la proposition de Stanley Fish

Composé de cinq textes d'une vingtaine de pages chacun (exceptée la postface), *Quand lire, c'est faire*¹⁷ s'inscrit résolument dans le champ de la recherche en matière de littérature : c'est ici un professeur de littérature qui travaille sur sa discipline, la façon dont elle évolue, son histoire et ses contradictions.

1. COMMENT RECONNAITRE UN POÈME QUAND ON EN VOIT UN ?

C'est une anecdote qui fonde l'ouvrage de Stanley Fish. Enseignant la littérature à des étudiants, il laisse au tableau une liste de noms d'auteurs présentés dans le cadre d'un cours de linguistique, et propose aux étudiants du cours suivant de l'étudier comme un poème religieux du XVII^e. Les étudiants se mettent à la tâche avec ardeur et trouvent nombre d'interprétations recevables à ce faux poème.

Stanley Fish insiste alors sur la situation, le contexte qui amène ses étudiants à remplir leur mission avec tant de facilité : entraînés depuis quelques mois à l'interprétation de poèmes religieux, arrivant dans un cours qui enseigne ce type d'interprétation, ils ne

¹⁶ A titre indicatif, on peut citer ici les travaux juridiques d'Emmanuel Pierrat ou de Lionel Maurel ; l'histoire des bibliothèques chez Anne-Marie Chartier, la fonction de bibliothécaire par le biais d'Yves Alix, Dominique Lahary ou Bertrand Calenge ; la définition de la lecture publique à travers le temps chez Noë Richter ou Eugène Morel ; l'économie du livre analysée par André Schiffrin ; le métier d'éditeur dans les textes de Lionel Dubost, Hubert Nyssen ou Maurice Nadeau ; des témoignages ou positions d'auteurs dans les écrits de Pierre Jourde, Annie Ernaux et bien d'autres ; des questionnements de critique littéraire par le biais de Mona Ozouf, Claro ou Philippe-Jean Catinchi ; le domaine de la typographie entre création et artisanat chez Jan Tschichold... ainsi que la revue Livres Hebdo, les ouvrages de François Bon, l'itinéraire de Raymond Queneau, Jean-Marie Laclavetine ou la théorie de la bande dessinée par Scott McCloud ou dans la revue l'Epreuve.

¹⁷ Stanley Fish, *Quand lire c'est faire, l'autorité des communautés interprétatives*, éditions des Prairies ordinaires, 2007 (pour la traduction française, texte original publié en 1980)

pouvaient que trouver du sens puisqu'ils en cherchaient, et que toutes les conditions étaient réunies pour cela. C'est à partir de cette anecdote qu'il propose la notion de « communautés interprétatives » : ce n'est pas le texte lui-même qui fait le poème, mais le regard porté sur lui et tout ce qui influe sur ce regard, le contexte, la personne, etc.

Cette proposition, qui peut également être résumée par « ce sont les lecteurs qui font les textes », ne manque pas de soulever des inquiétudes : si ce sont les lecteurs qui font les textes, quelles sont désormais les limites de l'interprétation ? Tout peut vouloir dire n'importe quoi et son contraire, si tel est le bon vouloir du lecteur qui le lit. Cette inquiétude relativiste peut facilement s'apaiser en rappelant qu'un énoncé hors système de normes n'existe pas, pas plus qu'un lecteur hors système de normes ou situation de lecture. La crainte du solipsisme¹⁸ a également été souvent opposée aux propositions de Stanley Fish, qui y répond de façon toute sociologique : les sensations et sentiments éprouvés devant un texte ne proviennent pas du lecteur, mais des traces que le monde social a laissé en lui sous formes de dispositions à penser, sentir ou agir.

Stanley Fish est professeur de littérature, et parle dans ses pages de théorie littéraire : de nationalité américaine, il situe ses fondements théoriques dans l'étude des rhétoriciens de l'Antiquité et de la Renaissance, chez les philosophes du langage ordinaire, ainsi que chez les pragmatistes américains¹⁹. Son texte se situe clairement dans le cadre de l'interprétation littéraire : les situations qu'il nomme sont celles qu'il rencontre à l'université, face à des étudiants. Les problèmes théoriques posés sont ceux qui se posent dans sa discipline scientifique, les propositions construites sont des propositions qui s'adressent à des théoriciens littéraires.

Autour de la question « qu'est-ce qu'interpréter un texte », il démontre l'écueil des interprétations dirigées par une intention autre que celle de l'auteur du texte lui-même : dans son « argumentaire contre le professionnellement correct de l'enseignement littéraire », il réfute tour à tour l'historicisme, la critique politique et l'interdisciplinarité, pris en tant que visée principale d'un travail interprétatif. Il défend par ailleurs, dans le même texte, l'éclairage historique, l'éclairage politique, et le travail interdisciplinaire. Quant à l'intention, il en vient à rappeler que l'existence de l'intention de l'auteur est la seule réalité irréfutable autour d'un texte : la recherche de l'intention dans un texte n'est pas une méthode, mais un fait sur l'interprétation. Seule la recherche de preuves manifestant cette intention peut faire l'objet d'une recherche et nécessite des concepts théoriques.

A l'image de la lecture comme situation de rencontre entre un texte et un lecteur, Stanley Fish propose d'envisager le travail d'interprétation comme le point de rencontre entre l'intention d'un lecteur et l'intention de l'auteur.

¹⁸ « doctrine philosophique selon laquelle le moi, avec ses sensations et sentiments, constitue la seule réalité existante. » (dictionnaire Larousse)

¹⁹ Stanley Fish, *Quand lire c'est faire*, éd. des Prairies ordinaires, 2007. Page 125

2. LES COMMUNAUTÉS INTERPRÉTATIVES

S'il est possible d'étudier d'un texte son histoire, sa diffusion, son évolution, sa forme, il en va de même pour un lecteur. Et de même qu'un texte invitera à des interprétations différentes selon son contexte, selon le corpus dans lequel il est présenté ou la situation où il est donné à lire, un lecteur sera invité par son contexte, par la situation de lecture, par ses lectures précédentes à l'interpréter de différentes façons. Dans l'anecdote citée plus haut, la « communauté interprétative » des lecteurs se fonde en partie sur leur statut d'élèves à l'université formant un groupe, groupe suivant lui-même un cours bien précis d'enseignement littéraire. On pourrait envisager pour toute situation de lecture l'existence de communauté(s) interprétative(s) tacite(s), entretenue par les circonstances de la rencontre entre le texte et le lecteur, l'environnement du lecteur lui-même, les circonstances de la lecture du texte, etc. Chaque lecteur est sans doute pris dans plusieurs communautés interprétatives, selon les périodes de sa vie ou les situations dans lesquelles il se trouve, et ces communautés peuvent tout à fait exprimer des interprétations contradictoires entre elles.

Imprégné de socio-linguistique, Stanley Fish passe d'exemples fondés sur des livres à des exemples fondés sur des textes ou encore sur des énoncés : s'il se situe bien en tant qu'enseignant de littérature, ce dont il est question sont des faits de langage, et son propos est bien de dire que les qualités littéraires d'un texte ne viennent pas tant du texte lui-même que de tout ce qu'il y a autour. Suite à cette remarque, je m'autorise un exemple afin d'illustrer son propos : prenons le mode d'emploi d'un appareil électroménager. Lu par la personne qui vient d'acquérir cet appareil, il sera mode d'emploi et manuel d'utilisation. Lu par un fabricant concurrent d'appareils électroménagers, il pourra être une source de comparaison ou d'inspiration pour modifier ses propres appareils ou modes d'emploi. Lu par des étudiants en graphisme, il pourra être un modèle de maquette graphique et typographique de document fonctionnel. Lu par des étudiants en Français Langue étrangère, il pourra être un exercice de comparaison des différentes traductions d'une notice technique. Etc. Pour revenir au champ littéraire, un objet littéraire peut donc faire l'objet d'autres lectures que de lectures d'ordre interprétatives dans le champ littéraire. *Madame Bovary* peut être étudié d'un point de vue historique ou sociologique pour recueillir des informations sur l'exercice du métier de pharmacien dans la France du XIX^e siècle, par exemple.

Dans la préface d'un recueil de textes issus d'un colloque²⁰, Pierre Bayard pique la curiosité pour les problématiques liées à l'interprétation littéraire en posant l'hypothèse que Julien Sorel, héros du *Rouge et le Noir* de Stendhal, est noir. Il s'appuie pour cela sur le premier roman de Stendhal, énigme dont la solution n'est jamais dite, et sur plusieurs passages dont le texte peut être interprété comme une référence à la couleur de la peau de Julien Sorel. Il en vient surtout, rejoignant en cela les propositions de Stanley Fish, à inviter à considérer la justesse ou l'injustesse d'une proposition plutôt qu'à chercher à démontrer sa véracité (ou sa fausseté). « Parler de justesse critique, c'est intégrer à l'évaluation d'un énoncé le contexte de sa formulation, à commencer par la personne qui l'a soutenu, et donc, attentif à la mobilité, poser que deux énoncés identiques tenus par deux personnes différentes peuvent ne pas être semblables. » Cette incitation à prendre en compte le

²⁰ C. Mazauric, MJ Fourtanier, G. Langlade (dir.), *Le texte du lecteur*, éditions Peter Lang, 2011

contexte du production du texte est valable tant pour le texte, objet d'étude, que pour l'étude elle-même : elle revient, dans tout domaine scientifique, à inciter à explorer ce qui fait le point de vue du chercheur, sa subjectivité même. La justesse ou l'injustesse d'une proposition tiendrait au degré d'adéquation avec les attentes du lecteur qui en prend connaissance.

Ce point est souligné avec malice dans la postface même de l'ouvrage de Stanley Fish : la traduction française de son livre est préfacée par Yves Citton, professeur de littérature à l'université de Grenoble, également connu pour ses travaux à la frontière du littéraire et du politique, entre autres autour du « storytelling ». Il y évoque la puissance, à ses yeux, des textes de Stanley Fish, après la lecture desquelles aucun lecteur ne serait supposé vivre comment avant : « La fable expérimentale anti-fondationaliste de Fish constitue en effet une formidable machine de guerre contre toutes les formes de fondamentalisme »²¹. Stanley Fish répond lui-même en postface, avec flegme et ironie, que ces propos parlent bien davantage d'Yves Citton lui-même que de son texte. Si Yves Citton, enseignant la littérature, souhaite voir autre chose dans les pages de Fish qu'une proposition concernant l'interprétation littéraire, c'est son affaire.

3. UNE INVITATION A LA SOCIOLOGIE ?

Le ton est donné : « To read is to make », entendu au sens de faire, fabriquer (et non de créer de l'inédit). Et si ce sont les lecteurs qui font les textes, il y a donc lieu de se pencher sur « ce qui fait » les lecteurs : la situation, le contexte, le parcours, etc.

Si la lecture, suivant la proposition de Stanley Fish, est un acte, je prends la liberté d'étendre à la lecture en général une proposition émise dans le champ de la théorie littéraire. S'il s'agit d'un acte de fabrication, de construction effectué par le lecteur du texte, *Quand lire c'est faire* ne répond pas à la question : que faisons-nous quand nous lisons ?

Face à la critique du risque de relativisme (mais alors on peut dire tout et n'importe quoi sur tout et n'importe quoi ?) ainsi que sur l'accusation de solipsisme qui en est proche (il n'existerait aucune réalité dans l'interprétation littéraire autre que la perception que le lecteur a d'un texte), il invite avec rigueur à étudier le contexte, l'environnement du texte, ainsi que le contexte du lecteur, celui de l'auteur, etc.

Il propose par ailleurs la notion de communautés interprétatives : un texte peut être discuté par un groupe d'individus dans la mesure où ces individus possèdent un terrain commun (des codes, des accords, des définitions, des intentions, la plupart du temps tacites). Si cette observation semble relever du bon sens, elle ouvre une porte idéale au travail sociologique dans le champ littéraire (de la réception, faut-il dire encore ?), attirant l'attention sur les expériences et espaces socialisateurs qui forgent le regard individuel sur un texte, et surtout repoussant l'idée de la sensibilité unique et singulière du lecteur à qui ce don est tombé du ciel.

²¹ Stanley Fish, *Quand lire c'est faire*, éd. des prairies ordinaires, 2007. Préface d'Yves Citton, page 24 et suivantes.

Chapitre 3 : Sociologie, d'où parle-t-on ?

I – Paysage de la sociologie sur la lecture

Il a été mentionné plus haut que les travaux effectués en sociologie de la lecture ne s'attardent pas sur la définition donnée au mot « lecture ». Un rapide voyage parmi quelques-uns de ces travaux situera davantage la recherche en cours.

1. UNE SOCIOLOGIE DE LA LECTURE ?

L'ouvrage synthétique proposé par Chantal Horellou-Lafarge et Monique Segré²² réussit le tour de force d'évoquer l'ensemble des aspects en lien avec la lecture. « La lecture et son support », « La lecture et les institutions », « Lire, un apprentissage scolaire déterminant », « Une pratique culturelle différenciée », « Les modalités de la lecture » : ces cinq parties brossent un panorama complet et s'achèvent sur des questions liées à la réception. La dernière partie, intitulée « L'interprétation du texte dépend du contexte social, politique et culturel », évoque les éléments de contexte influant la réception d'un texte. En voici le dernier paragraphe : « Lecture et écriture sont inséparables. Tout le monde lit et tout le monde écrit. La vie quotidienne, domestique, est jalonnée de menus textes écrits, de billets, de listes de commission, de lettres destinées à l'administration ou à la famille, de lettres d'amour. Les correspondances étaient fréquentes au XIX^e siècle (...). Ceux qui ont le goût d'écrire privilégient le journal intime ou les poèmes, parfois des nouvelles. Ce sont les femmes surtout qui écrivent dans la vie domestique, elles aiment se confier à un journal intime, secret. L'activité d'écriture des amateurs est, comme la lecture, une activité privée, intime, qui exclut le regard extérieur. Les écrivains sont généralement de forts lecteurs aimant les romans classiques, les biographies et les romans historiques {Donnat, 1996}. »

Sans affaiblir le propos d'ensemble de l'ouvrage, ces quelques lignes situées en clôture du dernier chapitre, juste avant la conclusion, rappellent qu'il s'inscrit dans une vision traditionnelle de lecture : ce sont les livres qui sont évoqués comme supports légitimes de lecture. Pour appuyer la remarque « Tout le monde lit, tout le monde écrit », sont cités ici des exemples uniquement liés au papier et à des usages essentiellement privés : nulle trace d'usages professionnels (compte rendus, discours, contrat de travail, documents juridiques...) ou de supports numériques (téléphones portables, ordinateurs, etc.). Ce dernier paragraphe induit, à son insu, une représentation de l'activité de lecture dans une sphère de l'intime fantasmée, largement connotée par des activités féminines comme le laisse lire le glissement de sens (tout le monde lit... vie quotidienne... lettres d'amour... correspondances... journal intime... écriture amateur=activité intime... écrivains=forts lecteurs). A cette activité supposée féminine s'opposerait l'activité « publique » (majoritairement masculine, non nommée ici comme telle, si ce n'est par la référence aux « écrivains »). Les usages publics ou médiatiques de l'écrit ne sont pas cités (les sous-titres mêmes de journal de 20h pourraient être un objet d'analyse).

²² Chantal Horellou-Lafarge et Monique Segré, *Sociologie de la lecture*, éditions La Découverte, 2007

La conclusion elle-même s'achève sur « La lecture reste une pratique toujours vagabonde et incontrôlable », après avoir rappelé la profusion éditoriale actuelle. Cette profusion est réelle, mais ne concerne qu'une partie de la question de la lecture : cette pratique est aujourd'hui bien trop omniprésente pour en réduire l'ampleur à la seule production éditoriale. Cet ouvrage synthétique pourrait s'intituler, plus justement, « Sociologie de la lecture de livres », suggérant ainsi d'autres horizons à défricher en matière d'écrit. Tant que la lecture sera étudiée comme une « pratique culturelle » (y compris comme « une pratique culturelle pas comme les autres », selon l'intitulé d'un encart introductif emprunté à Jean-Claude Passeron et daté de 1991²³), ces études ne pourront saisir la portée politique et sociale de sa diffusion et de son apprentissage.

2. LES DIMENSIONS INTIMES DE LA LECTURE

La conclusion de *Sociologie de la lecture* insiste sur la dimension intime de cette activité : Michèle Petit, anthropologue, dans un ouvrage intitulé *Eloge de la lecture, la construction de soi*²⁴, étudie précisément cet aspect. Elle s'appuie pour cela sur des exemples littéraires (matériaux tirés de la littérature, comme une citation de Walter Benjamin dès la première ligne) et des extraits d'entretiens avec des adolescents, essentiellement. Elle conclut sur la dimension intime prépondérante à son sens de la pratique de la lecture : « Si j'en crois ce que m'ont dit des lecteurs, de différents milieux, la lecture est peut-être une expérience vitale plus que sociale, même si son inégale pratique est très largement imputable à des déterminismes sociaux, et si on peut en tirer des bénéfices sociaux. (...) La lecture est un geste plus interindividuel, ou transindividuel, que social. Elle marque la conquête d'un espace et d'un temps intimes qui échappent à l'emprise du collectif²⁵ ».

Ces conclusions de Michèle Petit font écho à nombre d'ouvrages traitant de la lecture, mentionnant la dimension singulière, le rapport à soi potentiellement induit par cette activité et sa possible dimension existentielle. Le juriste Emmanuel Pierrat²⁶, déjà cité, dans son essai *Aimer lire, une passion à partager*, conclut dans des termes très proches de ceux de Chantal Horellou-Lafarge et Monique Segré : « L'écriture, comme la lecture, est une épreuve au long cours qui se pratique en solitaire. Mais, de même que la lecture vous ouvre aux autres, en vous aidant à mieux vous connaître vous-même, l'écriture est un formidable moyen d'atteindre les autres. A condition de se pencher d'abord sur soi-même ». Ces échos laissent à penser qu'il s'agit ici de la conclusion d'un essai, d'une pensée en cours plutôt que d'une conclusion scientifique. D'un point de vue sociologique, on est tenté de se pencher précisément sur ce point où semblent abdiquer les écrits qui portent sur la lecture.

Michèle Petit, indique la quatrième de couverture, « a coordonné une recherche sur le rôle des bibliothèques dans la lutte contre les processus d'exclusion ». On peut supposer, en l'absence de précisions à ce sujet, que les citations de ses rencontres avec des « lecteurs » ont été effectuées dans ce cadre. A la recherche des traces de ce théâtre de l'intime, elle a

²³ Chantal Horellou-Lafarge et Monique Segré, *Sociologie de la lecture*, éditions La Découverte, 2007. Page 5.

²⁴ Michèle Petit, *Eloge de la lecture, la construction de soi*, éditions Belin, 2002

²⁵ Michèle Petit, *Eloge de la lecture, la construction de soi*, éditions Belin, 2002. Page 141.

²⁶ spécialisé dans les domaines juridiques (nombreux !) en lien avec l'édition, code de la propriété intellectuelle, droits d'auteur, droit de prêt, etc. et par ailleurs auteurs de guides juridiques, d'essais, de textes sur la censure et l'érotisme, ainsi que de quelques traductions.

pu les trouver dans de nombreux témoignages. Mais l'absence de précisions concernant les questions posées lors de ces rencontres ne nous permet pas de saisir de quoi il était question dans l'entretien, pointant une interrogation récurrente sur les enquêtes portant sur la lecture : est-ce en interrogeant les lecteurs sur le nombre de livres lus dans l'année ou ce que leur apporte la lecture que les enquêteurs peuvent déduire quoi que ce soit de leurs pratiques réelles ? Les normes à l'oeuvre concernant la lecture sont telles que ces enquêtes seront de bons supports pour évoquer le poids de la culture légitime, ou la représentation de la lecture légitime, mais rarement pour détailler les usages réels qui en sont faits.

Une dernière remarque, sous forme d'interrogation, porterait sur la place de la littérature dans les travaux des chercheurs en sociologie qui travaillent sur la lecture : le texte de Michèle Petit abonde en exemples tirés de textes littéraires (Walter Benjamin dès la première ligne, Semprun et Gide en quatrième de couverture, et bien d'autres), ce qui renforce encore la confusion des registres.

3. SOCIOLOGIE DES INSTITUTIONS

Suivant les invitations de Stanley Fish à contextualiser tout texte, il est possible de s'interroger sur la situation du travail de Michèle Petit. Une recherche n'est pas qu'une recherche : elle est une étape dans le parcours d'un chercheur, elle a pu être en lien avec d'autres recherches, avec des commandes institutionnelles, avec des institutions en lien avec son objet. On peut supposer qu'elle mêle un intérêt individuel et un intérêt social dans son élection et son élaboration, de même que tout autre texte. Partant de là, à quoi contribue Michèle Petit en travaillant sur la lecture comme construction de soi et en invitant à considérer la dimension intime plutôt que la dimension sociale de cette « activité » ? Elle renforce une représentation de la lecture comme un talent inné, comme une compétence dont l'éclosion passe par des voies mystérieuses auxquelles on ne peut pas grand-chose, de même que la somme *Sociologie de la lecture* aboutit au caractère « vagabond et incontrôlable » de la lecture. Il est possible d'étudier des bibliothèques, grâce à leurs chiffres de fréquentation ou à des entretiens avec les personnes qui les fréquentent ou travaillent. Il est possible d'étudier l'école, avec les enseignants, les élèves, d'éventuels parcours sur plusieurs années, etc. Mais la lecture échappe à un lieu public défini : il est des lecteurs qui ne fréquentent pas les bibliothèques. Et les bibliothèques, ces dernières années, se sont souvent demandé « comment toucher les non-lecteurs », c'est-à-dire les personnes qui n'y viennent pas. Il est possible d'étudier l'édition, les chiffres de vente ou les profils des éditeurs²⁷. Il est difficile de trouver comment étudier ce qui se joue dans l'espace entre un lecteur et un texte, quel qu'il soit.

La sociologie en lien avec la lecture s'est essentiellement penchée dans les vingt dernières années sur des questions liées aux institutions (école, bibliothèque), voire plus précisément au rôle social de ces institutions (cf « le rôle des bibliothèques dans la lutte contre les processus d'exclusion » dans le parcours de Michèle Petit). L'une des études de référence en matière de pratiques culturelles a été dirigée par Olivier Donnat (cité plus haut dans la conclusion de *Sociologie de la lecture*) et co-éditée par le Ministère de la culture et de la communication. La définition de la culture et des pratiques culturelles qui y président sont largement liées au contexte de la commande : la « culture à l'ère numérique » (et les questions qui se posent à un ministère français de la culture en 2008) n'est pas la même qu'en 1997 (date de l'enquête précédente du même type, par le même auteur), n'est probablement pas la même que dans un pays voisin. Cette étude rend compte des réponses d'un large panel à un questionnaire établi par les chercheurs concernant leurs « pratiques culturelles ».

La définition de ces pratiques culturelles se fait donc à partir de leurs supports (ce qui s'achète : livres et presse en ce qui concerne la lecture) et de la fréquentation de lieux dédiés (médiathèques et bibliothèques, pour la lecture toujours). Les derniers chapitres de l'enquête portent sur « les pratiques en amateur et production de contenus » et « nouvelle configuration entre écrans, sorties et imprimés » : ces deux thèmes évoquent sensiblement les questions posées par les institutions, par exemple le rôle de l'Etat en matière de

²⁷ Y compris avec finesse et sur des secteurs limités, comme le propos Sophie Noël dans son article *Maintenir l'économie à distance dans l'univers des biens symboliques : le cas de l'édition indépendante « critique »*, revue française de socio-économie, La Découverte, second semestre 2012

protection des droits d'auteur, rôle réinterrogé par les modes de diffusion numériques disponibles depuis une dizaine d'années seulement.

Au travail d'analyse statistique de l'étude dirigée par Olivier Donnat, Bernard Lahire, sociologue également, propose la focale inverse : revendiquant l'appui des travaux antérieurs en matière de sociologie de la culture, il propose, en introduction de *La culture des individus*²⁸, de changer d'échelle d'observation pour « scruter les différences internes à chaque individu ».

II – Pour une sociologie à l'échelle individuelle ?

1. TRAJECTOIRE DE CHERCHEUR

Bernard Lahire fait également partie de la préhistoire de cette recherche, d'une certaine façon : j'avais retenu son nom au sujet d'une enquête²⁹ concernant les écrivains et leurs conditions de vie. Il y interrogeait un certain nombre d'écrivains, mettant à jour leur « double vie » naviguant entre écriture et autres activités professionnelles, y compris rémunératrices de façon régulière. Prenant connaissance de cette enquête, j'en avais éprouvé une forme de soulagement : les écrivains eux-mêmes, pour une fois, avaient le droit d'être des êtres humains plutôt que des esprits éthérés touchés par la grâce de l'écriture. Par ailleurs, les conditions de production d'une œuvre et les conditions de vie de ceux qui les écrivent sont difficilement dissociables de l'œuvre elle-même. A titre d'exemple, une auteur interrogée mentionnait le temps très fractionné qu'elle pouvait consacrer à l'écriture, entre ses activités familiales et ses activités professionnelles : elle faisait elle-même le constat d'une écriture plus « pointilliste », produit sans doute de ces temps d'écriture courts, par à-coups, liés à ses conditions de vie.

La bibliographie de Bernard Lahire s'articule autour d'études sur l'écrit d'une part et d'un travail épistémologique d'autre part. Entre 1992 et 1999, on note plusieurs études sur l'illettrisme, des titres tels que « culture écrite et inégalités scolaires », « rapport au travail, écritures domestiques et lectures en milieux populaires », « l'invention de l'illettrisme », puis la grande somme *La culture des individus, dissonances culturelles et distinction de soi* en 2006. L'enquête sur la double vie des écrivains a eu lieu aux alentours de 2004-2005, a été publiée en 2006, et annonce un texte publié en 2010 : *Franz Kafka, éléments pour une théorie de la création littéraire*. Le parti pris de Bernard Lahire est de poser un regard sociologique sur l'œuvre littéraire de Kafka, faisant appel à des éclairages socio-historiques, à l'histoire, à son journal... pour savoir « pourquoi il écrit comme ça et pas autrement ».

²⁸ Bernard Lahire, *La culture des individus, dissonances culturelles et distinction de soi*, éditions La Découverte, 2004

²⁹ Bernard Lahire, *La condition littéraire. La double vie des écrivains*, La Découverte, 2006

2. UNE POSTURE METHODOLOGIQUE : DANS LES PLIS SINGULIERS DU SOCIAL

Son ouvrage le plus récent à ce jour, *Dans les plis singuliers du social*³⁰, résume la posture de recherche forgée de façon transversale dans l'ensemble de ses travaux. On y trouve développés les points méthodologiques présents dans l'introduction ou la conclusion de *La culture des individus*³¹, ainsi qu'une réponse aux accusations d'individualisme portées sur son choix d'étudier la sociologie à l'échelle individuelle.

Dans sa composition en quatre chapitres, l'ouvrage répond d'abord à ce qu'il nomme « le mythe contemporain de l'individualisme », dénonçant d'une part le manque de rigueur des études concluant à la montée de l'individualisme, posant d'autre part avec méthode l'impossibilité d'une conception qui opposerait individu et collectif.

Il passe ensuite par un regard historique sur sa propre discipline, et plus particulièrement sur les liens entretenus par la sociologie avec l'idée de l'individu : dans une construction où elle s'oppose à la psychologie, la sociologie s'est bien gardée d'étudier quoi que ce soit à l'échelle individuelle. Dans la mesure où la sociologie cherche à définir (et à traquer) ce qui fait le social, on peut concevoir qu'il est lisible à l'échelle de groupes comme à l'échelle des individus. Cette partie plus historique est aussi l'occasion de la reprise détaillée d'extraits de Durkheim, et du dialogue qui peut s'installer entre deux chercheurs à quelques siècles de distance. Bernard Lahire relève en effet les textes où Durkheim s'oppose en tant que sociologue à la prise en compte des individus, mais aussi les notes de lecture où il semble s'apercevoir lui-même des impasses de ce refus. Là encore le contexte se rappelle à nous : difficile d'étudier les textes d'un chercheur sans prendre en compte la réalité du domaine scientifique de son temps.

Le chapitre suivant revient à la méthode : un principe non opérant n'est d'aucun secours à un travail scientifique, la question est donc de trouver scientifiquement les traces du monde social à l'échelle des individus, de saisir quelque chose de ce qu'elles produisent, et de suivre le plus finement possible les dynamiques qu'elles entretiennent entre elles. Le travail scientifique que propose Bernard Lahire à la sociologie contemporaine est de répondre aux questions soulevées par les théories forgées dans les dernières décennies, de les affiner en les mettant à l'épreuve des faits.

Le dernier chapitre, enfin, est une forme de dialogue avec les neuro-sciences : plutôt que de camper dans son domaine réservé, Bernard Lahire réinterroge sa propre discipline à la lumière des recherches neuroscientifiques des dernières années. Plutôt que d'opposer des champs scientifiques, il tente de saisir comment, chacun de son point de vue et avec les outils qui lui sont propres, ils saisissent une réalité commune. De façon très concrète, la notion de plasticité cérébrale (façon dont le cerveau se forme et se transforme tout au long de la vie) résonne avec le dispositionalisme sociologique.

³⁰ Bernard Lahire, *Dans les plis singuliers du social. Individus, institutions, socialisations*, Editions La Découverte, 2013

³¹ Bernard Lahire, *La culture des individus, dissonances culturelles et distinction de soi*, éditions La Découverte, 2004

Ce sont essentiellement dans les deuxième et troisième chapitres que le présent travail forgera son cadre théorique.

3. REFERENTS THEORIQUES ET CHOIX DE VOCABULAIRE

La sociologie s'est longtemps consacrée à l'étude des groupes et de la société... mais il n'est pas de société sans individus, pas plus que d'individu hors construction sociale. Le langage contraint à imaginer des « idées » (l'idée d'individu, l'idée de société), voire à les opposer, pour nommer des réalités indissociables l'une de l'autre. Bernard Lahire invite donc à éviter d'essentialiser les individus, tout comme de personnifier les collectifs : dans un cas comme dans l'autre, ces habitudes mènent à négliger les individus en tant que produits sociaux.

La sociologie proposée par Bernard Lahire « se demande comment la diversité extérieure est faite corps, comment des expériences socialisatrices différentes, et parfois contradictoires, peuvent (co)habiter (dans) le même corps, comment de telles expériences s'installent plus ou moins durablement en chaque corps et comment elles interviennent aux différents moments de la vie sociale ou de la biographie d'un individu »³². Elle a pour cela besoin de concepts utiles (utiles scientifiquement parlant), forgés dans les allers-retours de la pensée entre création de concept, étude de l'histoire de la discipline et études empiriques. Au sujet des socialisations primaires (essentiellement familiales) et secondaires (toutes celles qui suivent), il nuance l'interprétation rapide qui peut en être faite : la socialisation primaire est aussi le théâtre d'influences diverses, la famille est en elle-même un milieu hétérogène, et les socialisations secondaires agissent tout au long de la vie. Les socialisations sont donc des phénomènes dynamiques susceptibles de se modifier les unes les autres plutôt que des strates qui s'ajoutent pour composer un individu mille-feuilles.

Le terme socialisation est utilisé ici au sens où l'entend Bernard Lahire : il s'agit du « processus par lequel un être biologique est transformé, sous l'effet des multiples interactions qu'il entretient dès sa naissance avec d'autres individus et avec tout un monde social issu de l'histoire, en un être social adapté à un univers sociohistorique déterminé³³ ».

La socialisation primaire est essentiellement familiale, et la socialisation secondaire se joue à l'école, dans les groupes de pairs, dans l'univers professionnel, dans les institutions politiques, religieuses, culturelles, sportives, etc.

Les dispositions, dans la définition de Pierre Bourdieu, sont les manière durables d'être ou de faire qui s'incarnent dans des corps³⁴. Reprises par Bernard Lahire, les dispositions sont décrites comme ce qui pousse à agir, croire, sentir les individus. La théorie de l'habitus, forgée par Pierre Bourdieu, définit l'habitus comme un système de dispositions durables et transférables. Cette définition invite au travail : si c'est un système de dispositions, comment les dispositions interagissent-elles entre elles ? Si elles sont durables, qu'est-ce qui les fait évoluer, peuvent-elles disparaître ? De quelle manière sont-elles transférables, et à quelles conditions ? Si la théorie de l'habitus est à l'origine de l'intérêt de Bernard Lahire pour cette sociologie à l'échelle des individus, elle est aussi une invitation à

³² Bernard Lahire, *Dans les plis singuliers du social*, La Découverte, 2013

³³ Bernard Lahire, *Dans les plis singuliers du social*, La Découverte, 2013. Page 116.

³⁴ Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie*, éditions de Minuit, 1984. Page 135.

vérifier de façon empirique les postulats posés dans les concepts qui la précèdent. Ainsi, la sociologie à l'échelle des individus est « une façon de répondre aux problèmes soulevés par la théorie de l'habitus », en apportant de la complexité et des jeux de force et d'influence dans les mécanismes postulés par Pierre Bourdieu.

Notant les effets de résonances et le dépliage nécessaire à l'exercice du récit de vie, le présent travail s'inscrit donc dans une sociologie à l'échelle des individus, cherchant les traces des expériences socialisatrices précédentes dans les capacités à penser, agir, sentir qui se manifestent dans un récit. Pour revenir progressivement à la lecture, ce parti pris méthodologique invite à distinguer, dans des entretiens, ce qui relève du système de normes en vigueur autour de la lecture de la façon dont ces normes sont vécues par les individus, voire de la façon dont ils s'en feront les vecteurs.

Chapitre 4 : De l'acte au geste

I – Retour au récit de vie : distinguer le mouvement transversal

La description de mon rapport à la lecture et de mon parcours social m'ont amenée à chercher les résonances, suivant la thèse de Bernard Lahire selon laquelle tout choix, acte, façon d'agir correspond à une disposition socialement construite. C'est la dissociation que j'opérais entre mon parcours social et le rapport à la lecture qui a attiré mon attention sur ce thème : dans les premières versions de mon « récit de vie », nulle trace de ma vie de lectrice, de mon rapport aux textes, au langage, aux livres, aux réseaux de sociabilité construits dans le monde du livre... J'ai donc rédigé des textes complémentaires (sur « mon histoire de la lecture », « mon histoire de l'écriture », « mon histoire du travail ») et ensuite cherché les résonances entre ma façon d'être lectrice et mes expériences socialisatrices. Ce sont des observations (comme les commentaires d'écriture de Microfiches³⁵) qui ont aiguillé l'analyse, mettant l'accent sur les contradictions à l'œuvre dans mes façons de faire, agir, sentir et m'incitant à écrire les injonctions contradictoires dont je semblais être la dépositaire. A partir de ces « injonctions », j'ai pu mettre à jour une hypothèse d'explication : je tente de concilier une forte demande d'émancipation, d'autonomie (par le savoir, mais pas seulement) et un rapport à l'éducation forgé par l'école de la République (« se former » pour prendre place dans un groupe en tant qu'individu). Parmi les contradictions consécutives à ces hypothèses, on peut noter une tendance à la protection forcenée de mon espace privé de lecture (choix, commentaires, contenu...) alliée à une inscription professionnelle et sociale dans le monde du livre. Monde du livre – ou de la lecture ? – à définir lui-même plus précisément : édition indépendante, prestation de service pour le secteur public dans une entreprise privée coopérative, manifestations littéraires, là encore je cherche les marges. Mal à l'aise pour prescrire des contenus en tant que tels, ce qui constituerait une entorse à mon domaine privé et une intrusion dans le domaine privé des autres, je choisis de construire, provoquer, contribuer à créer des espaces de rencontres entre des livres et des lecteurs, des lecteurs et des lecteurs, prenant le pari que c'est le mode de contamination virale qui sera le plus efficace en matière de transmission. La lecture me permet de découvrir d'autres pensées, d'autres mondes et je souhaite dans mes actions autour de la lecture diffuser le même esprit que ce que je trouve dans mon usage privé. Je cherche à incarner, à donner corps dans ma réalité professionnelle aux multiplicités de pensée qui se dessinent dans mes lectures. Cependant, ce système de dispositions (ici très schématisé !) se heurte à des éléments de contexte : dans mon « monde professionnel » en premier lieu, où mes finalités sont tacites et où les échanges d'ordre politique sont peu prisés (dans ma propre définition du politique, s'entend). Au « monde de la culture » ensuite, qui se voudrait gratuit et libre de toute contrainte sociale et qui se concentre sur les contenus à (faire) ingurgiter plutôt que sur la manière de le faire ou les destinataires. Au « monde du livre », où les questions économiques et matérielles sont considérées comme « moins nobles » que les questions intellectuelles ou artistiques. A la place de l'écrit dans notre monde, d'autant plus pesante qu'elle n'est pas traitée comme telle.

³⁵ voir annexe A

Ma volonté de transmission est donc chargée de morale, celle que j'ai intégrée dans l'école républicaine, dans mon environnement familial, dans mes expériences associatives, dans ma vie professionnelle coopérative, une morale qui voudrait que les intérêts particuliers se subordonnent en permanence à l'intérêt collectif, et que la quête de cet intérêt collectif soit une question éminemment politique. Une partie de mon analyse a été orientée par le jugement des actes d'autres professionnels à l'aune de ces valeurs, dont il m'a fallu me distancier. Elle se heurte également à sa propre incarnation : ouvrir des espaces, y compris de rencontres, est synonyme de recréer des barrières.

Ce souhait de transmission s'est incarné dans l'ensemble de mes activités : en organisation d'événements et en rédaction, où j'avais à travailler des objets, des espaces, des productions, mais aussi en formation, puisqu'elle est l'objet de la commande. J'eus alors à expliciter le sens de ce que je faisais, pour savoir d'où je parlais et pour construire mes propositions de formation. La réflexivité sur mes pratiques professionnelles a trouvé là un espace de choix : j'avais à les mettre en regard avec des textes de référence, à trouver des éléments théoriques pour les éclairer et les situer, à les comparer avec d'autres pratiques réalisées dans d'autres contextes. Les questions que je me formulais de façon diffuse ont pris corps, se sont inscrites plus précisément dans mon travail, et en premier lieu « pourquoi vouloir faire lire ? », « à quoi ça sert de lire, qu'est-ce que ça donne ? ».

II - Une théorie de l'acte à la rescousse

Je saisisais, par ailleurs, chez d'autres professionnels, des mouvements communs, des actes qui manifestement étaient porteurs d'un sens que je cherchais à nommer, sinon à comprendre. Ce qui se présente à moi d'une autre personne que moi sont ses actes, ou la représentation de ces actes : actes réalisés ou décrits lors de discussions. Ces actes ne sont pas isolés : ils sont portés par un sujet, ils s'inscrivent dans un contexte, ils ont une origine et des conséquences dans les registres politiques et éthiques.

La théorie de l'acte formulée par Charlotte Herfray, psychanalyste, dans un ouvrage³⁶ consacré à l'entraînement mental³⁷, a été l'un des guides méthodologiques de mon analyse. Elle l'introduit par un passage qui a retenu mon attention pour sa proximité avec le présent travail : « Pour illustrer notre propos, nous prendrons un exemple portant sur l'initiation à la lecture chez les enfants. Apprendre à lire peut être entendu comme un but. Pour atteindre ce but, il est bien sûr utile de fixer des objectifs à court et à moyen terme. Mais lire pour quoi faire ? Quel type de lecteur s'agit-il de promouvoir ? Un lecteur soumis au texte ? Un lecteur aliéné à tout ce qui est écrit ? Un lecteur critique ? Un lecteur questionnant ? Un lecteur systématiquement rejetant ? Un lecteur qui trouve son miel dans la lecture parce que ce qu'il lit lui permet de filer la métaphore ? C'est ce type de questions qui met en lumière les finalités. Celles-ci sont fonction du rapport au texte de celui qui a

³⁶ Charlotte Herfray, *Penser vient de l'inconscient - Psychanalyse et « entraînement mental »*, éditions Eres, 2012

³⁷ *Entraînement mental : méthode d'éducation populaire*, présentée par Charlotte Herfray comme ayant pour objectif de « s'affranchir des préjugés et des idées reçues pour sauvegarder une pensée libre » et « porteuse de rigueur épistémologique et éthique ».

conduit l'initiation et de la manière dont les moyens, méthodes et techniques ont été mis en œuvre entre celui qui souhaitait initier et celui qui souhaitait être initié³⁸. »

Le propos de Charlotte Herfray au sujet de l'entraînement mental, et de cette théorie de l'acte en particulier, s'enracine dans la théorie psychanalytique³⁹. Elle y propose de distinguer, pour un acte, les moyens, techniques et méthodes utilisés pour l'accomplir, les principes qui en fournissent le cadre, et les finalités qui le tendent. Au centre du schéma qui organise ces catégories, Charlotte Herfray inscrit « le sujet et son désir », pour rappeler que le sujet même est complexe et porteur de contradictions, qui se retrouveront probablement dans l'acte lui-même. Sa présentation rappelle avec insistance que tout acte est porteur de finalités, et que tout acte a des conséquences éthiques et politiques. Son discours, sa pensée s'inscrivent dans une vision humaniste fortement opposée au fonctionnalisme : en matière d'activités humaines, il est impossible d'étudier des faits, des actes sans prendre en compte les finalités qui les sous-tendent, les dynamiques qui les agitent.

Pour demeurer dans le registre sociologique, deux précautions encadreront cette proposition : d'une part, il ne sera pas ici question d'inconscient ou de désir, mais d'une lecture sociale des actes et des sujets qui les porte ; d'autre part, cette théorie permet d'étudier un acte situé dans la réalité, mais pas de nommer en tant que tel le mouvement général qui relierait plusieurs actes entre eux.

III – Des gestes plutôt que des actes ?

Un acte, comme son étymologie le rappelle, est une « chose faite », une chose accomplie. Il est un résultat, la trace ou la manifestation de quelque chose. Si c'est ce quelque chose que nous cherchons à nommer ici, il nous faudra recourir à la philosophie pour trouver d'autres concepts.

1. LE GESTE, MODELE DE L'ACTE

Dans son article *Des gestes, pas des idées*⁴⁰, Philippe Roy propose le concept de geste politique : il invite à saisir le sens par le biais de la forme que prennent les actes.

Tel que définit dans sa thèse, « le geste se distingue de l'acte, sous lequel il se déroule comme son histoire secrète⁴¹ », « il est le double préalable, atopique, intemporel d'un acte qui, en tant que réalité observable, s'inscrit dans un espace et dans une durée⁴² ».

Les actes s'inscrivent dans une réalité, tandis que les idées appartiennent, elles, au monde de la théorie et sont des constructions intellectuelles, donc des abstractions. Une idée n'existe pas en tant que telle dans la réalité, et un acte, même s'il se revendique

³⁸ *idem*, pages 106-107

³⁹ en tant que science du sujet et non en tant que pratique psychanalytique

⁴⁰ Philippe Roy, *Des gestes, pas des idées*, 2013. Article publié par le Centre de réflexion et de documentation sur les philosophies plébéiennes (<http://centre.philoplebe.lautre.net/>)

⁴¹ Philippe Roy, *Gestes et diagrammes politiques*, thèse de doctorat en philosophie, épistémologie sous la direction d'Alain Brossat, Paris VIII, 2014. Page 14.

⁴² *idem*, pages 11-12

explicitement d'une idée, peut être porteur d'autres finalités, contradictoires ou tacites. « Le mot n'est pas la chose », et le choix des mots est un acte. Le geste serait le mouvement qui se manifeste dans un acte tout en dépassant le temps et l'espace dans lequel il s'inscrit. L'illustration proposée par l'article est celle de l'édition de la charte pour la laïcité : « Qu'est-ce qui pousse nos gouvernements à énoncer cette idée sous forme d'une charte pour l'éducation nationale ? (...) C'est un geste de tri (...), il sert à renforcer l'identité de ceux qui sont du bon côté du tri (et dans ceux-ci il y a évidemment les trieurs), ceux qui sont visés du mauvais côté étant évidemment les musulmans. » Il invite là à ne pas confondre l'idée de laïcité de la façon dont elle s'incarne dans une réalité contemporaine : « Ici, dire c'est faire ce qu'on dit ne pas faire », puisque le geste de tri accompli par l'édition de la charte est contradictoire avec l'idée de la laïcité telle qu'elle y est énoncée. Il pointe les conséquences de cette confusion entre l'acte (éditer une charte) et l'idée (la laïcité) : « On fera vraiment comme si ce n'était qu'un problème d'idées (...) alors que ces idées sont les objets d'un geste. C'est le geste qui impose ses problèmes. »

2. LA DIMENSION RELATIONNELLE DU GESTE

Le geste énoncé par Philippe Roy est un geste politique, il est donc étudié dans ses implications avec d'autres personnes : « Tout geste politique est relationnel, il implique plusieurs individus qui en font quotidiennement l'expérience car ils les conduisent comme ils sont conduits par eux. Chaque individu peut les effectuer ou les refuser, créer de nouveaux gestes en fonction de ces gestes dans lesquels il est pris ou qui lui arrivent. Et tout cela sans nécessairement avoir conscience des gestes par un discours, je serais tenté de dire qu'il y a comme une compréhension inconsciente propre aux gestes⁴³. »

La résonance de cette proposition avec le travail sociologique est particulièrement lisible dans cette dimension relationnelle : la sociologie nous dit que l'individu est un être social, il est le produit de ses expériences socialisatrices, qui demeurent en lui sous forme de dispositions. Ces dispositions sont incorporées, et l'habitus défini par Pierre Bourdieu⁴⁴ est un « système de dispositions durables et transférables ». Le geste décrit par Philippe Roy invite à considérer l'habitus en situation, le point de rencontre entre ce système de dispositions et un contexte particulier, tous deux étant porteurs de mouvements, divergents ou convergents, qui vont se renforcer ou s'affronter.

3. LES TEMPORALITES DU GESTE

Chercher le geste c'est chercher le mouvement, la dynamique, la tension plutôt que la description. Cette recherche est indissociable de la distinction des temporalités qui s'expriment dans un discours, voire des hypothèses d'évolution que laissent entendre les traces de ces temporalités. Dans un entretien sociologique, les temporalités en présence sont :

- celle de l'entretien (le moment où la parole se tient, est émise et enregistrée), qui correspond à la situation de l'entretien, décrite dans le chapitre consacré à la méthode,

⁴³ Philippe Roy, *Des gestes, pas des idées*, 2013. Article publié par le Centre de réflexion et de documentation sur les philosophies plébéiennes (<http://centre.philoplebe.lautre.net/>)

⁴⁴ Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie*, éditions de Minuit, 1984

- celles des différentes étapes du passé du locuteur (et le trouble de la remémoration de ce passé : dans un entretien, la personne hésite à formuler ce qui vient, perturbée par le sentiment d'être en train de « réinventer son histoire »),

- celle de la transcription, moment où la parole orale est transformée, traduite en parole écrite, premier moment d'analyse puisque c'est le chercheur qui écrit le discours,

- celles d'autres passés (de passés situés hors de l'histoire du locuteur) : contexte socio-historique, histoire de génération, transmission familiale...

- celle de l'analyse elle-même, où le chercheur trace des fils et malaxe les matériaux,

- etc.⁴⁵

Le geste est donc sujet à variation et interprétation. Il est le modèle de l'acte, et le sujet n'est pas l'origine du geste, mais son vecteur : « Le geste procède de la part de l'acte qui ne passe pas », interprète Nicolas Cagnat dans sa note de lecture sur la thèse de Philippe Roy : il a souvent été question dans ce travail de résonances et de traces, qui invitent à chercher ce qui les a laissées plutôt que le paysage dans lequel elles s'inscrivent. Le même Nicolas Cagnat poursuit : « Le geste fonctionne par rapport à l'acte comme un *modèle*. Le geste préexiste à la fois à l'acte et au sujet qui agit. Tel est le premier postulat ontologique de l'auteur : le monde est comme tissé virtuellement de gestes que les sujets actualisent à travers leurs actes. »

4. PERSPECTIVE SOCIOLOGIQUE

Le passage d'une théorie de l'acte, portée par une psychanalyste, au concept de geste, développé en philosophie, permet des conclusions sociologiques, pour revenir au cadre qui nous importe ici. Nous considérerons qu'un acte, inscrit dans le réel, nous intéresse dans sa dimension relationnelle, en tant qu'il est l'écho d'expériences socialisatrices passées et a des conséquences sur une réalité sociale en cours. Tout acte a des conséquences politiques et éthiques, et tout acte est porteur de finalités. Les moyens à l'œuvre, les principes et les finalités de l'acte résultent du croisement des expériences socialisatrices passées du sujet impliqué dans l'acte et de la situation où l'acte s'accomplit. Ces moyens, principes et finalités expriment un geste, modèle « atypique et intemporel » de l'acte, qui le dépasse. Pour analyser une situation de transmission, il nous faut donc prendre en compte l'individu, la situation et les gestes qui en font la dynamique.

⁴⁵ Il peut être utile de préciser ici que Philippe Roy, professeur de philosophie, a également conduit ses recherches sur les terrains artistiques (cinéma, danse) et physico-mathématique. Les implications des temporalités du geste peut évoquer un aspect de la théorie des cordes, en physique quantique, où le temps ne se présente pas sous une forme linéaire mais sous forme de cordes existant simultanément.

Chapitre 5 : Problématique, que faisons-nous quand nous lisons ?

A partir des questions enracinées dans le travail d'autobiographie raisonnée, nous avons pu voir dans les chapitres précédents que la lecture est un acte, selon le propos de Stanley Fish. Il est donc possible de poser la question suivante : que faisons-nous quand nous lisons ?

Le parti pris méthodologique de ce travail s'inscrit dans la lignée des travaux de Bernard Lahire, postulant que l'individu est du social plié, et qu'il est donc possible d'étudier le monde social à l'échelle des individus, prenant en compte les travaux antérieurs sociologiques et les mettant à l'épreuve des faits et des réalités individuelles et contemporaines.

Nous chercherons donc les échos, traces et résonances des actes de transmission de la lecture en lien avec les trajectoires individuelles des lecteurs, leurs façons et leurs raisons de lire, indissociables elles-mêmes de leur « identité de lecteur ».

Les dispositions sociales, en sociologie, sont les façons de sentir, de penser et d'agir liées à des expériences socialisatrices que les sujets ont incorporées. Les actes, choix et pensées d'un sujet peuvent donc s'étudier du point de vue sociologique en ce qu'ils proviennent, résultent, découlent de ses expériences précédentes. La psychanalyse propose une théorie de l'acte, qui ne l'étudie pas comme un fait isolé et homogène, mais comme l'articulation de moyens, méthodes, techniques, de principes et de finalités. Elle nous permet de rechercher dans un acte les traces des expériences socialisatrices qui s'y manifestent.

La philosophie, avec le concept de geste, propose un modèle de l'acte, considérant que le sujet n'est pas à l'origine de l'acte, mais qu'il en est l'interprète selon un geste qui dépasse sa propre temporalité. On pourrait également dire qu'il est pris dans ce geste, geste qui se manifeste dans la succession ou l'observation d'actes situés dans des temporalités différentes. L'articulation de cet ensemble théorique, pour revenir au point de vue sociologique, nous permet d'interroger la lecture comme acte porté par des gestes dépassant la temporalité du lecteur lui-même : il est scientifiquement possible de chercher les échos, traces et résonances des expériences socialisatrices passées dans la manière dont un sujet interprète la pratique de la lecture.

Pour traiter la question « que faisons-nous quand nous lisons ? », nous avons à déterminer des éléments observables : dans la mesure où un geste est nécessairement relationnel, il nous faudra donc chercher des terrains où la lecture s'inscrit dans une relation. Ce constat nous invite à rencontrer des personnes dont l'activité principale est en lien avec la transmission de la lecture. Nous présumons dès lors que ce qui se transmet dans les situations évoquées est en lien avec les pratiques de lecture de la personne étudiée.

L'une des implications de cette réflexion théorique est que la lecture en tant qu'acte, pour un individu donné, s'enracine dans sa trajectoire biographique : il s'agira de vérifier si les liens entre les trajectoires singulières de lecteurs (trajectoires prises non pour elles-

mêmes mais par rapport à leur contexte social) et l'activité liée à la transmission des mêmes lecteurs sont effectifs.

Dans la mesure où ces liens se vérifient, il y aurait lieu de parler de transaction plutôt que de transmission : l'acte a des destinataires, mais ses finalités ne sont pas étrangères au sujet qui le porte.

Enfin, reprenant ce que nous apporte le concept de geste, tout acte inscrit dans une dimension relationnelle a une portée politique : il s'agira donc de rechercher ce qui est en lien avec l'organisation du pouvoir dans les actes de transmission envisagés dans cette étude, et par là de la lecture elle-même.

DEUXIEME PARTIE :
DEPLOYER LA
QUESTION

Chapitre 6 : Méthode, la lecture au prisme de sa transmission

I – De la rencontre au texte : protocole de recherche

1. CALENDRIER DES ENTRETIENS

Un premier entretien a été réalisé en août 2012, à titre exploratoire, le suivant prend place en janvier 2013. J'ai retenu également un entretien réalisé en janvier 2013 dans mon cadre professionnel, avec les scénographes d'une manifestation littéraire. J'ai rencontré deux autres personnes (une bibliothécaire, un graphiste) en février 2013 puis réalisé les autres entretiens au mois de mai 2013, où j'ai rencontré neuf personnes et finalisé la transcription de l'ensemble des enregistrements.

2. PRISE DE CONTACT

Chaque entretien a fait l'objet d'une prise de rendez-vous : contact téléphonique ou direct, plus rarement par mail, sollicitant une date dans un délai de dix jours maximum, choix du lieu laissé aux personnes. Une seule modification du rendez-vous en dernière minute a eu lieu, pour l'entretien N. En guise de présentation, j'ai évoqué mon thème de recherche lors des premières rencontres, avant de choisir d'être beaucoup plus évasive pour les suivantes. A partir de l'entretien F, je sollicite l'entretien en disant que je fais une recherche sur la médiation de la lecture, dans le cadre d'une formation professionnelle.

3. CONSTITUTION D'UN CORPUS

Souhaitant rencontrer des « personnes dont le métier ou la fonction est d'en faire lire d'autres », j'ai d'abord tenté obtenir deux rendez-vous par « catégorie » rencontrée : deux libraires, deux bibliothécaires, deux enseignants, deux personnes liées à la création (graphiste/dessinateur)... J'ai ensuite tenté de rencontrer des interlocuteurs inattendus pour m'éloigner du « monde du livre » et du secteur culturel, pour me distancier de mes propres habitudes et pour recueillir une matière qui pourrait me servir de comparaison. J'ai donc rencontré une opticienne (après avoir noté la portée symbolique des lunettes sur le rapport au savoir, tantôt handicap, tantôt supériorité⁴⁶ et pour prendre la proposition « dont la fonction est d'en faire lire d'autres » au pied de la lettre) et des cuisiniers (puisque la plupart de mes interlocuteurs me parlaient de « donner le goût de lire »). Pour ces entretiens iconoclastes, la dimension de transmission est bien présente, dans d'autres registres que celui de la lecture.

⁴⁶ Astrid Vitols, Dictionnaire des lunettes, historique et symbolique d'un objet culturel, éditions Bonneton, 1994

4. DES RENCONTRES INSCRITES DANS MON PROPRE MONDE SOCIAL

Le tableau synoptique en annexe B précise le biais de relation avec chaque personne rencontrée : je suis cliente ou usagère pour certains, amie pour d'autres, certains ont croisé mon cadre professionnel, d'autres encore sont mes voisins. J'ai par ailleurs privilégié une certaine praticité dans la rencontre, en sollicitant des personnes de mon entourage proche, pour ne pas avoir de délai trop long entre ma demande et la date de l'entretien et limiter les frais de déplacement. D'autres personnes sollicitées ont décliné (critiques littéraires, libraire) faute de disponibilité.

Souhaitant me distancier de mon cercle professionnel, pour décharger ma demande d'éventuelles implications professionnelles, j'ai rencontré un certain nombre de personnes vivant et/ou travaillant dans le village où je réside depuis un an, qui ne me connaissent pas en tant que professionnelle mais en tant que voisine, mère d'élève ou usagère de la bibliothèque. Il n'est pas dans mon intention de réaliser une monographie sur l'histoire de la lecture publique dans cette commune, mais j'ai noté les remarques où les différents entretiens se répondent (une bénévole parle de la bibliothèque, la responsable de la bibliothèque et la directrice d'école également).

II – Pendant les entretiens

1. LIEUX DES ENTRETIENS

Le lieu de l'entretien était choisi par les personnes rencontrées : la moitié a choisi son lieu de travail, l'autre moitié un lieu privé (leur domicile ou le mien). Je fais l'hypothèse que le lieu de l'entretien influence le propos : l'enseignante K aborde très peu son rapport privé à la lecture, et notre rencontre a pris place dans la salle dédiée aux enseignants de l'école. A l'inverse, pour le graphiste E, l'entretien se déroule dans ma cuisine, proche d'un temps amical, favorisant peut-être l'évocation du parcours individuel.

2. DUREE ET GUIDE D'ENTRETIENS

Chaque entretien a duré environ une heure, pour concentrer les propos et faciliter la transcription. Le temps de parole s'est réparti entre deux thèmes : description et commentaire de la fonction en lien avec la lecture, trajectoire biographique en lien avec la lecture. Pour chacun de ces thèmes, des sous-parties étaient signalées⁴⁷.

La répartition de la parole entre ces deux thèmes peut varier d'un entretien à l'autre, en faveur de la fonction professionnelle lorsqu'il y a déséquilibre.

Quelques entretiens ont connu des intrusions de personnes extérieures : lorsque l'entretien se déroulait sur le lieu de travail, des passages de clients sont venus interrompre l'échange (B, H, F, L). A deux reprises (entretiens J et N), une troisième personne est intervenue dans le cours de l'entretien, prenant part à l'échange et en modifiant le cours.

⁴⁷ Guide d'entretiens : voir annexe B

3. POSTURE D'ENQUETE

Les entretiens A, B et C sont de nature exploratoire : ils ont permis de préciser le guide de conduite des entretiens suivants.

Ces entretiens ont été réalisés en mode semi-directif : à partir d'une question d'ouverture (variable selon la personne, le contexte et le biais de relation), les relances invitent à préciser ou à revenir sur les propos tenus. Lorsque l'hésitation se fait trop longue, une autre question inspirée par le guide peut être posée. L'ensemble des sous-parties mentionnées dans le guide ne sont pas nécessairement abordées dans tous les entretiens : il est signifiant de noter l'absence d'un registre ou d'un autre selon les discours.

En fin d'entretien, il m'est arrivé d'intervenir dans la discussion en donnant mon point de vue ou en positionnant ma recherche : c'était alors signe alors que le propos glissait dans un autre registre et qu'il était temps de clore. Ces prises de partie de ma part ont néanmoins déclenché des réactions ou des propos plus positionnés que précédemment : fournissant mon point de vue subjectif, j'autorise mon interlocuteur à en faire de même, tout autant que j'induis ses propos.

Les entretiens exploratoires m'ont permis de noter la difficulté liée aux liens d'amitié avec les personnes rencontrées : le passif de la relation fait de ce moment d'entretien un meuble à tiroirs multiples. Cependant, cette même proximité a par ailleurs pu être un avantage pour l'évocation de la trajectoire biographique de lecteur.

III – Après les entretiens

1. TRANSCRIPTION

Excepté l'entretien C (réalisé dans mon cadre professionnel), chaque entretien a été enregistré au dictaphone et a fait l'objet d'une transcription complète. L'analyse s'effectue à partir des textes transcrits et des notes prises avant et après chaque entretien, ainsi que pendant la transcription elle-même. Un résumé des entretiens est présenté en annexe⁴⁸.

L'ensemble des textes a été rassemblé dans un document unique dans lequel les locuteurs anonymisés, étape nécessaire pour me détacher des personnes et travailler les propos. Le premier travail d'analyse a été de relever le nombre de pages, nombre de mots, nombre de répliques présents dans chaque entretien, afin de les classer par ordre de longueur et d'avoir une première idée de la « densité » de chaque texte⁴⁹ : à titre d'exemple, l'entretien L est l'un des plus longs (en nombre de pages), mais le nombre élevé de répliques et le faible nombre de mots par réplique indique un échange de type ping-pong, corroboré par le sentiment d'avoir eu à tirer les vers du nez de mon interlocuteur. Ces données, une fois appuyées sur des chiffres, pouvaient devenir signifiantes et intégrer mon matériau de recherche.

⁴⁸ Résumé des entretiens : voir annexe E

⁴⁹ Analyse statistique : voir annexe D

2. TRANSFORMER LES MATERIAUX EN DONNEES

L'étape suivante de l'analyse a été de l'ordre du tramage sociologique. : des relevés de termes systématiques à partir d'un thème donné (ex. la famille) m'ont amenée à lister un certain nombre de questions (la famille, est-ce lié seulement à l'enfance du locuteur ? à sa propre famille à l'âge adulte ? à des remarques générales sur « la famille » ?). Quelques passages superposent transmission et pratique individuelle, indiquant la porosité de ces deux dimensions.

3. CORPUS PRINCIPAL, CORPUS SECONDAIRE

Premier constat suite à ce travail de tramage : toutes les personnes rencontrées n'évoquent pas explicitement leur trajectoire de lecteur. Soit parce qu'elles n'ont pas été questionnées à ce sujet (opticienne, cuisiniers), soit parce qu'elles éludent la question (directrice d'école K). Ce silence peut être porteur de sens, mais ne pourra que générer des hypothèses : la directrice d'école K n'évoque pas son rapport à la lecture parce qu'elle est interrogée sur son lieu de travail, ou parce qu'elle souhaite maintenir une distance professionnelle avec moi dans la mesure où je suis mère d'élève, ou parce qu'elle n'a jamais conscientisé cet aspect de son parcours, ou parce qu'elle ne voit pas de quoi il est question dans cet entretien... Je ne peux que lister ces possibilités sans y répondre.

Un premier choix s'effectue donc de retenir en corpus principal les entretiens mentionnant explicitement l'activité en lien avec la lecture et la trajectoire de lecteur. Le corpus secondaire regroupent donc les entretiens C, F, I, J, K, M et N, qui pourront faire l'objet de commentaires mais ne seront pas étudiés en tant que tels.

Le corpus principal se compose donc de sept entretiens : deux créateurs (graphiste et dessinateur-éditeur), deux libraires, trois bibliothécaires.

4. FONCTION DU CORPUS SECONDAIRE

Cependant, même s'ils ne font pas partie de l'objet d'études, les entretiens du corpus secondaire ont eu plusieurs fonctions : du point de vue de l'analyse statistique du discours, ils permettent de faire masse et fournissent des éléments statistiques de comparaison des textes (nombre de pages, de mots, etc.).

En lien avec la construction de la problématique, ils ont joué un important rôle d'éclaircissement en me permettant de bien situer mon terrain de recherche autour de la lecture (et non de l'optique, de l'éducation ou de la cuisine, terrains où s'inscrivent les entretiens du corpus secondaire) et par là de préciser la problématique de recherche. En effet, même situés dans d'autres terrains, ces entretiens du corpus secondaire parlent de transmission. C'est en travaillant les entretiens que j'ai pu déterminer que la lecture était l'élément fixe (complexe, mais fixe) et le terrain de ma question de recherche et la transmission l'élément mobile ou à questionner.

Dernière fonction, et non des moindres : les entretiens réalisés avec des cuisiniers, en particulier, m'ont permis d'aborder des questions d'éducation au goût (et d'envisager leur transposition en matière de goût culturel), ainsi que de revenir sur les dimensions

symboliques du langage⁵⁰ : ces pistes auraient davantage relevé d'autres domaines, tels que les sciences de l'éducation ou la psychologie, et ont également conforté l'inscription du présent travail dans le champ de la sociologie.

⁵⁰ Gérard Haddad, *Manger le livre, rites alimentaires et fonction paternelle*, Grasset, 1984

IV – La vérité subjective du travail : travail, fonction, activité ?

1. UNE FORMULATION COMPLEXE...

Métiers, fonctions, activité, travail... La variété des termes utilisés révèle bien une difficulté. Le parti pris était de rencontrer « des personnes dont le métier ou la fonction est d'en faire lire d'autres ». La précision de cette formulation (métier ou fonction) est directement issue d'observations empiriques, lors de formations destinées aux bibliothécaires par exemple, qui se trouvent être bénévoles ou salariées. Je souhaitais conserver la possibilité d'interroger des personnes dont la fonction en lien avec la lecture n'est pas *stricto sensu* « professionnelle », en pensant entre autres aux bénévoles engagées dans les bibliothèques des petites et moyennes communes.

Les situations présentes dans les entretiens réalisés fournissent un paysage encore plus varié : la fonction dont il est question correspond pour quatre personnes à leur activité principale et rémunératrice. Parmi les trois autres, le dessinateur A est statutairement en recherche d'emploi mais dessine et auto-édite à plein temps depuis une quinzaine d'années ; la bibliothécaire D est agent des bibliothèques, en congé parental au moment où l'entretien se déroule, et la bibliothécaire H est retraitée de l'Éducation nationale et responsable à titre bénévole de la bibliothèque communale. Il aurait été plus simple de parler de « professionnels du livre », mais ce terme ne recouvre pas la réalité des situations présentes dans les entretiens pour une raison majeure : mon questionnement d'origine ne porte pas spécifiquement sur le « travail », ou le métier, même si l'activité professionnelle, parce qu'elle est déclarée dans le monde social, donne un cadre facile d'accès pour solliciter la rencontre.

Un premier constat, donc, au sujet de ces entretiens : dans la mesure où les statuts professionnels, les cadres et les missions sont différents, difficile de comparer des éléments inscrits dans des paysages aussi disparates.

Un deuxième constat, sous forme de questionnement : les situations présentées ici sont variées et des sous-fonctions apparaissent rapidement lors de l'analyse, derrière la fonction considérée comme principale. Le libraire B a été, à titre bénévole, organisateur de manifestations littéraires. La bibliothécaire H est une ancienne enseignante, a fait partie du conseil municipal de la commune où elle s'inscrit. Le libraire L travaille avec « sa collègue », probablement sa compagne bien que ce fait ne soit pas précisé dans ses propos. Les situations « professionnelles » en présence se résument difficilement au seul champ « professionnel » : la prise en compte de ces engagements, de ces à-côtés où le domaine privé et le domaine professionnel s'entrelacent est une obligation pour le travail d'analyse à effectuer ici.

2. ... POUR UNE REALITE COMPLEXE

Dans un article rédigé en 1975 et complété en 1996, Pierre Bourdieu mentionne un point d'analyse d'importance dans les études concernant les nouvelles formes de dominations dans le travail : la constitution du travail comme objet d'analyse a permis de l'étudier en tant que tel, mais a occulté en partie ce qu'il nomme la « vérité subjective du travail ». Or le travail est difficilement dissociable du monde social dans lequel s'inscrit la

personne : « Il n'est pas rare (...) que le travail produise, en lui-même, un profit lié au fait même de l'investissement dans le travail ou dans les relations de travail (...) ». L'analyse portée par l'article est axée sur l'étude des dominations, et plus particulièrement des nouvelles formes de dominations liées au management et aux conditions de la mise en place d'une auto-exploitation, mais ce point précis éclaire l'impasse dans laquelle la recherche d'une « fonction professionnelle » aux frontières bien définies a conduit mon travail d'analyse. Les frontières entre la sphère professionnelle et la sphère personnelle sont floues et poreuses. Selon les statuts, les fonctions et les postures, elles s'articuleront et établiront ensemble des rapports de force à double sens. Dès lors, la tentative de dissocier ce qui relève du travail de ce qui relève de l'intention, de l'activité, de l'investissement personnel pouvait difficilement être menée à son terme.

Pour revenir vers le monde du livre, un extrait du travail de thèse de Cécile Rabot⁵¹ éclaire et illustre cette porosité : « Mis à part le privilège de (rares) postes spécifiques qui permettent la lecture sur le temps de travail, (...), dans la très grande majorité des cas, la lecture de livres se fait sur le temps libre. Les frontières entre espace privé et espace professionnel s'estompent alors : les bibliothécaires lisent à l'extérieur de leur lieu de travail et en dehors de leur service. » On pourrait questionner la spécificité du monde du livre, où rares sont les fonctions qui permettent de passer des journées à lire, tandis qu'une injonction professionnelle interdit de ne pas lire. Il est donc d'usage de lire sur son temps privé et de s'appuyer sur ces lectures, voire d'y construire sa légitimité ou sa spécialisation, mêlant étroitement les intérêts privés (eux-mêmes d'ordres divers) et les intérêts professionnels (idem).

V – A propos de la transmission

Le terme de transmission est choisi ici pour son sens d'action par laquelle quelque chose passe d'un élément à un autre. Cette définition dynamique permet d'interroger plusieurs éléments : l'émetteur, le récepteur, ce qui est transmis, et les conditions de la transmission. On peut également interroger l'origine de ce qui est transmis et supposer que ce n'est pas l'émetteur qui en est l'origine *sui generis*, mais que ce qui est transmis a donc été d'abord reçu par l'élément qui devient plus tard émetteur à son tour.

L'étymologie latine *transmittere* renvoie au sens de « envoyer de l'autre côté », et développe une autre dimension, celle de l'espace existant entre l'émetteur et le récepteur et de la frontière qui délimite ces deux espaces.

Son utilisation dans le cadre de ce travail suppose que dans la relation entre une personne exerçant une fonction et les bénéficiaires de son action, quelque chose se transmet. Le fait de nommer « transmission » ce qui se passe là invite à considérer ce qui se passe et qui échappe potentiellement à l'acte lui-même. Il permet également d'envisager des situations très distinctes les unes des autres, où l'émetteur et le récepteur (dans un cadre de relations sociales) sont tous deux actifs : l'action ne provient pas de l'émetteur, mais de ce qui se joue entre l'émetteur et le récepteur. Ces précisions de vocabulaire m'ont permis de

⁵¹ Cécile Rabot, *Le choix des bibliothécaires ou la fabrication des valeurs littéraires en bibliothèque de lecture publique*, thèse de doctorat en littérature française et sociologie dirigée par Gisèle Sapero et Alain Viala, Université Paris 3 Sorbonne nouvelle, octobre 2011

rechercher ce qui se jouait dans la relation entre un libraire, ou un bibliothécaire, ou un créateur et leurs clients, usagers, lecteurs, en considérant que cette action dépend autant de la façon de procéder des émetteurs que de la façon de recevoir des destinataires, et du cadre de leur relation. L'étymologie latine invite à considérer les frontières qui se manifestent dans cette relation.

De façon plus précise, l'analyse des entretiens a donc consisté à relever systématiquement les propos évoquant explicitement les destinataires supposés de l'action et à analyser les actes évoqués dans ces propos au moyen de la théorie de l'acte proposée par Charlotte Herfray. Il s'agissait alors de distinguer les moyens, méthodes et techniques à l'œuvre, les principes qui cadrent l'action et les finalités qui pourraient en expliquer le sens. Selon les hypothèses construites en première partie en croisant l'approche sociologique de Bernard Lahire et la conception de la lecture comme un acte, les éléments d'explication ont été recherchés dans le récit des trajectoires sociales des lecteurs. Des signes convergents (registres sémantiques, phénomènes récurrents dans la forme du discours et/ou dans ses termes, résonances entre des parties différentes de l'entretien) ont amené des hypothèses d'analyse de chaque entretien consistant à interpréter le geste à l'œuvre grâce aux signes relevés dans le travail d'analyse.

Chapitre 7 : Trajectoires sociales de lecteurs

Lire, c'est faire... mais faire où, quand, comment, quoi ? Les façons de lire de chacun, les identités de lecteur sont marquées par un certain nombre de facteurs. Ce chapitre, à partir des éléments récurrents dans les entretiens analysés ici, interroge la façon dont les trajectoires évoluent et complexifie une vision trop mécaniste des déterminismes sociaux. Le contexte socio-historique, s'il semble évident, est intéressant à rappeler en ce qu'il situe le lecteur dans une époque, un contexte social, une génération et éloigne de l'idée « absolue » d'une lecture qui traverse les siècles. L'environnement familial est lui aussi le terrain de dynamiques et de lutte des places, invitant à examiner de quelle façon le milieu socio-culturel détermine la suite du parcours. La relation au monde scolaire, espace privilégié du classement et de la qualification (des contenus comme des individus), plutôt que favorable ou défavorable, influera sur les choix postérieurs. Les étapes déterminantes nommées par les lecteurs eux-mêmes se fondent dans les expériences antérieures, expriment des choix : ce qui est présenté comme un déclic n'est souvent que l'occasion d'un déclic. Enfin, le choix d'un genre (d'un genre de textes ou de documents) en particulier peut orienter le parcours tout autant qu'un parcours prédispose à se consacrer à un genre.

I – Le lecteur produit de son époque

La première remarque est une fausse évidence : tout lecteur est produit de son époque, l'époque étant ici une catégorie large qui recoupe les institutions éducatives, la production éditoriale, les conditions de diffusion de cette production (pour le livre), la place de l'écrit selon les milieux sociaux, etc. Dans le corpus étudié ici, un exemple souligne ce constat de façon flagrante : la bibliothécaire H, étant la seule personne du corpus née dans les années 30, porte plusieurs signes d'un contexte clairement différent de celui des autres (quand bien même on s'accordera pour dire que le « contexte » est bien singulier à chacun !).

1. LE CONTEXTE HISTORIQUE : L'EXEMPLE DE LA BIBLIOTHECAIRE H

Elève et jeune institutrice, H a connu les « classes géminées », c'est-à-dire l'enseignement différencié entre garçons et filles. La profusion d'écrits, de textes, d'informations que nous connaissons aujourd'hui n'était pas notoire dans les années 30-40, l'enfance et l'adolescence de H ont donc probablement été marquées par une rareté relative des textes accessibles, à l'école ou à la bibliothèque. Son enfance en milieu rural, sans beaucoup plus de détails que cela, ne ressemble pas à une enfance contemporaine dans la même commune, qui appartient aujourd'hui au tissu périurbain d'une grande ville. Dernier élément marquant de son parcours : l'éducation et la culture ne sont pas différenciées, elles se superposent et H elle-même circule de l'une à l'autre, construit sa propre trajectoire en commençant par être enseignante, puis directrice d'école, puis en prenant sa retraite à 52 ans, elle se consacre à la fonction de responsable de la bibliothèque (municipale) et pour cela entre au conseil municipal en tant qu'élue locale. Cette fonction l'amène également à contribuer à la création de l'intercommunalité du secteur, dans le courant des années 80-90.

Son parcours tout entier peut se lire selon la ligne générale d'une invitation aux enfants à entrer en contact avec la lecture, la culture. Cette ligne résulte d'un parcours marqué par l'idée républicaine, qui veut que l'école donne « sa chance » à tout élève qui y rentre et que les bons élèves se consacrent ensuite à rendre à la société ce qu'ils y ont reçu. La mission de H ne porte pas sur les contenus des livres ou des documents proposés mais sur l'invitation à entrer en contact avec eux : elle ne parle pas de ses lectures, et n'évoque pas les textes eux-mêmes mais les propositions d'actions, animations ou ateliers qu'elle a mis en place avec d'autres autour de la bibliothèque. Une remarque, issue d'un entretien du corpus secondaire, souligne discrètement le versant moral de son action : la directrice actuelle de l'école publique de la même commune⁵², raconte avoir négocié avec la responsable de la bibliothèque (donc H) le droit pour les enfants d'emprunter des bandes dessinées dans le cadre des accueils de classes. Dans l'idée républicaine de culture qui porte H, l'institution se doit de déterminer ce que sont les bons et les mauvais livres, ce qui l'amène, dans le cadre de la bibliothèque, à interdire aux enfants d'emprunter des bandes dessinées quand ils viennent avec l'école, pour se consacrer à de « vrais livres », c'est-à-dire sans images. Elle dit elle-même ne pas avoir l'habitude de la lecture d'images.

Les faits et remarques évoqués ici sont autant de marqueurs historiques invitant à prendre le compte le contexte dans lequel H a évolué, et permettant de prendre conscience du contexte en présence dans les autres entretiens, par comparaison.

2. BANDE DESSINÉE ET PAYSAGE ÉDITORIAL

Dans deux autres entretiens, l'histoire de la bande dessinée en tant que genre marque le cours des trajectoires. Le dessinateur A comme le libraire B sont nés dans les années 70, ils lisent tous deux, durant leur enfance, nombre de bandes dessinées « pour enfants » et forgent leur regard de lecteur dans la fréquentation de cette lecture d'images, avant de rencontrer au cours des années 90 le courant indépendant dont la maison d'édition l'Association est l'une des représentantes-phares. Le fait marquant de ce courant est de réinterroger les codes graphiques et narratifs des bandes dessinées préexistantes, du format des livres aux objets de récit, en passant par le dessin lui-même. Cette rencontre est possible par le biais des revues publiées (A évoque son itinéraire de découvertes, par le biais des revues de bande dessinée *Pilote*, *Fluide glacial*, *A suivre*, avant de découvrir le fanzinat) ou par des rencontres (B s'est investi dans une bibliothèque associative de bande dessinée et a été embauché, pour son premier emploi, dans une librairie où son responsable direct a joué le rôle d'initiateur). Les trajectoires de A comme B sont indissociables de l'histoire de ce genre, avec ses dates précises et ses dévoilements progressifs. Arrivé à l'université, A rapporte que les enseignants en Arts plastiques « n'y connaissent rien à la bande dessinée ». Après son expérience en tant que salarié d'une librairie parisienne, B monte sa propre librairie spécialisée en bandes dessinées, édition indépendante et arts graphiques : il est lors de la création, en 2001, un des lieux précurseurs du genre.

Dernière mention de la bande dessinée comme genre marqueur d'une époque, également dans les propos d'une des personnes liées à l'image : le graphiste E évoque ses propres lectures face à celle de son père, représentant de la culture lettrée légitime. « Je me rappelle de mon papa me parlant de Condorcet, de Hugo, de Zola, et de ne pas avoir les

⁵² Entretien K : voir annexe E

clés, de ne pas comprendre, et finalement Picsou et Pif Gadget tu vois, pfff. Et finalement de rendre les clés et de me barrer» : les rapports de force symboliques au sein de l'environnement familial seront étudiés plus bas, mais la simple mise en balance de Condorcet, Hugo et Zola face à Picsou et Pif Gadget pourrait faire l'objet d'une monographie sur la production éditoriale disponible dans l'enfance du père de E (probablement dans les années 30 ?) et dans l'enfance de E (années 70).

Un lecteur se construit d'abord en fonction de ce à quoi il a accès et de ce à quoi il n'a pas accès, de ce qui lui permet ou lui interdit l'accès à tel ou tel type d'écrit, et selon la façon dont il a appris à lire. La valeur accordée à tel ou tel genre selon les époques influera donc sur l'identité en construction du lecteur qui le fréquente.

II – La lutte des places⁵³ sur la scène familiale

Nombre d'études sociologiques ont mis en lumière l'influence déterminante du milieu socio-culturel sur les parcours des individus : les conclusions de ce travail, loin d'aller de soi quand il a été initié, sont maintenant relativement acquises. La proposition d'une étude à l'échelle individuelle est d'étudier plus finement comment le milieu influe, par quels mécanismes se joue cette influence.

1. PLACE DANS LA FRATRIE, FIGURES D'AUTORITE

L'entretien avec E, mentionné ci-dessus, est le plus explicite concernant la scène familiale : il y évoque en particulier sa place dans la fratrie ainsi que ce que représentaient ses parents. A la figure de son père, représentant et porteur d'une forme de culture classique, à celle de sa sœur, présentée comme celle qui a suivi la voie du père, répond la figure de sa mère, « quand même plus prolo, (...) qui dessinait très bien ». E décrit son enfance et son adolescence par le biais de ses relations avec les autres, son choix de dessiner pour éviter la compétition sur des terrains déjà conquis : « En tous les cas, moi ça n'était certainement pas en rentrant dans les bouquins que je pouvais m'échapper, parce que c'était des terrains conquis. Donc moi j'allais plutôt sur d'autres terrains. Et ça, sur la bande dessinée, j'étais pas emmerdé, j'étais tout seul dans mon royaume, ça branchait personne ». L'environnement familial n'est pas un « milieu » homogène, mais lui aussi est le terrain de jeux et d'affrontement de diverses dynamiques, que les individus incorporent.

La finalité que donne E à son activité de graphiste-affichiste découle de ces remarques : « Et si ça se trouve, au final de tout ça, je fais des affiches pour donner à lire sans écrire ». Il relie ce qui relève de l'injonction paternelle (ou familiale ?) à la culture et à la création avec la place qu'il a choisie (ou qui l'a choisi ?) de celui qui dessine, comme sa mère. Il évoque également à ce sujet une volonté de désacralisation : « pour des gens, aller au théâtre c'est presque plus compliqué que d'aller dans un sex-shop, tu vois. (...) Mon souhait, en tous les cas, c'était de désacraliser ces endroits de culture en disant que c'est aussi simple que de rentrer dans une boulangerie, en tout cas je vous donne la clé pour

⁵³ Cette expression est empruntée à un titre de Vincent de Gaulejac publié en 1994 aux éditions Desclée de Brouwer. Vincent de Gaulejac se revendique de la sociologie clinique, et a travaillé sur la honte en tant que méta-sentiment dont les racines s'ancrent dans l'articulation des différentes expériences socialisatrices du sujet.

avoir le droit de rentrer dedans. » Il se situe là comme celui qui donne les clés, qui peut autoriser à franchir la barrière parce qu'il en a conscience, et qu'il a certains codes qui lui permettent de la franchir. L'une des explications de ce franchissement de barrière tiendrait à l'hétérogénéité (telle qu'il la relate en tout cas) de son environnement familial, où s'il n'a pas les « clés » de la culture lettrée, il l'a suffisamment fréquentée pour en avoir conscience, savoir à quoi elle tient et en incorporer certains codes.

Des parents lettrés peuvent aussi se faire gardiens du temple et en interdire l'accès sans s'en apercevoir : c'est ce que souligne E en évoquant le double deuil de son père et de sa compagne, et l'effet libérateur qui s'en est suivi pour lui. Les figures d'autorité, l'entourage peuvent guider, autoriser, interdire ou symboliser tout à la fois l'accès à un domaine.

2. D'UNE FAMILLE A L'AUTRE

Sa compagne joue un rôle double : figure d'autorité également, qui lit et peut échanger avec le père de E, elle est l'autorisation à devenir lecteur. E mentionne leur rencontre comme un élément déclencheur de sa prise d'autonomie en matière de lecture : « 21 ans, c'est ma rencontre avec A. C'est d'un seul coup vivre avec quelqu'un qui lit beaucoup, qui commence à me dire « Lis, ça va te plaire », qui des fois en plus me fait un tri, qui commence à bien me connaître, qui est dans ma tranche d'âge... qui est la femme que j'aime ». La famille est entendue comme l'environnement familial connu durant l'enfance, mais répond à l'autre scène, celle de la famille qui peut se créer à l'âge adulte, qui mêle vie conjugale, filiation et éventuelles variations. E évoque à ce sujet le rôle des séances de lecture à voix haute avec ses propres enfants, où l'oralisation du texte l'autorise à y porter un jugement (de qualité), jugement qu'il s'interdisait jusqu'alors, faute de légitimité ou par risque de comparaison avec le jugement de lecteurs considérés comme plus légitimes que lui. Devenant lecteur (à voix haute), de fait, avec ses propres enfants, il s'autorise à juger.

Ces interactions revêtent des formes variées : H évoque une période où il était pour elle plus compliqué de lire, du fait du départ de son mari en Algérie, de son investissement professionnel et de ses enfants en bas âge. Le libraire L, qui se garde bien de mentionner quelque détail que ce soit concernant sa vie privée ou sa trajectoire, évoque « sa collègue », dont on peut supposer qu'elle est également sa compagne. G, enfin, décrit sa famille comme « tous assez bourgeois », pour justifier le caractère peu exceptionnel d'y être lecteur : son goût pour les « mauvais genres », qui structure par la suite sa fonction professionnelle⁵⁴, est peut-être une réaction à ce que Gérard Mauger appelle la « monopolisation de la culture lettrée par les élites »⁵⁵, hypothèse renforcée l'expression discrète d'une lecture politique de sa part. Pour G, il s'agit de faire lire pour « montrer qu'un autre monde est possible ».

Le mécanisme de comparaison systématique se met en place et se poursuit tout au long de la vie (on lit toujours par rapport à d'autres, d'autres avec qui on vit ou d'autres qui prennent le rôle de figures d'autorité). Le système de valeurs qui se met en place autour des

⁵⁴ lecteur de mangas, il devient responsable des acquisitions mangas et bandes dessinées de la bibliothèque où il travaille

⁵⁵ G. Mauger, C. Poliak, B. Pudal, *Histoires de lecteurs*, Nathan, 1999. Page 420.

pratiques de lecture démarre dès l'enfance, par ces « luttes des places » familiales, par la présence possible de figures d'autorité à l'intérieur de la famille. Un lecteur lit et se positionne systématiquement par rapport à d'autres lecteurs, qui l'entourent, qui l'ont entouré ou qui prennent une place symbolique dans son tribunal personnel.

III – L'école à double face

1. LE MONDE SCOLAIRE ET SES SCENES

L'école, institution chargée de l'apprentissage de la lecture-déchiffrement, joue un rôle d'importance dans les trajectoires de lecteurs : cité dans presque tous les entretiens, on soulignera cependant la variété des espaces qui s'y trouvent, tantôt couloirs du lycée ou réseaux de sociabilité qui s'y dessinent (A rencontre ses futures collègues dessinateurs en option Arts plastiques, au lycée), tantôt scène où jouer un rôle d'élève face aux enseignants et à l'institution.

Pour certains, l'école est synonyme de lectures imposées et de « relation comptable aux livres » : « Tu vois, le dimanche soir, il reste 192 pages à lire pour le lendemain, tu saucissonnes en tranches de quinze pages, ça n'en finit pas, tu t'emmerdes, quoi », ainsi que de scène d'autorité où il s'agit de « trouver quelque chose derrière {l'ouvrage imposé}, mais que ce soit la même chose que ce que le prof y a mis lui-même ». Au-delà de la question du déchiffrement et de l'apprentissage initial, la construction de sens n'est pas ce qui est demandé aux élèves : B souligne ici la position d'autorité de l'enseignant qui est garant du sens et guide les élèves sur le chemin de ce sens légitime. Après le déchiffrement des lettres, le déchiffrement du sens : là encore, il s'agit de trouver le code et de savoir implicitement si on est exclus ou inclus.

Pour d'autres, le monde scolaire a été l'occasion de rencontres déterminantes, ainsi G citant une de ses enseignantes comme responsable probable de son intérêt persistant pour la lecture à l'adolescence, en lui faisant découvrir la science-fiction. Quant à H, déjà évoquée, le monde scolaire a été pour elle l'occasion de changer de milieu, de travailler et de devenir enseignante. Le moment initial qui illustre cette entrée dans le monde du savoir est très situé : elle le démarre par une exclamation pleine de fierté : « Moi je savais lire à quatre ans et demi ! » et poursuit sur cette précocité « J'ai commencé l'école à deux ans et demi, j'avais un frère aîné qui allait à l'école (...) et je faisais la comédie parce que je voulais aller à l'école, et la maîtresse des petites classes a dit « Laissez-la donc venir ! Je suis allée à l'école à Pâques et j'avais mes trois ans au mois d'août ! Et je me rappelle, ça m'est resté, j'avais un fauteuil en osier, une ardoise avec une boîte en fer et des craies, (...) et j'ai appris à lire comme ça, c'est ma maîtresse après qui m'avait dit ça « je ne t'ai jamais appris à lire, tu as appris à lire toute seule ». » C'est une scène qui est racontée là, avec son décor et sa temporalité : peu importe de savoir si le décor est « réel » ou pas, il se charge d'un sens symbolique par la puissance de son évocation. Les souvenirs de la petite enfance sont rares et l'image du décor ici vient peut-être d'ailleurs : c'est probablement une scène suffisamment fondatrice de son histoire pour qu'elle nécessite une « mise en scène » à la hauteur de son importance. La mention, par ailleurs, d'un dialogue familier avec la maîtresse des petites classes, suggère une relation qui s'est poursuivie après les petites classes, de quasi-transmission : il s'agit du souvenir du regard d'un adulte posé sur un enfant, qui lui rappelle sa propre histoire.

Repoussoir, tribunal ou occasion de dévier de la trajectoire familiale, l'école est omniprésente dans le monde de la lecture. Mais l'école n'est pas plus que le reste une entité en soi ou une idée, elle renvoie à des réalités sociales, des époques, des usages, des habitudes et au projet politique de l'Etat qui met en place son institution éducative.

2. LECTURE ET PROJET POLITIQUE : UNE HYPOTHESE D'EXPLICATION ?

Jean Foucambert éclaire ces remarques par sa lecture politique : les travaux de ce pédagogue proposent une rénovation en profondeur de la pédagogie de la lecture et s'appuient sur une lecture historique de l'école républicaine. animateur de l'Association française pour la lecture⁵⁶, il invite à redéfinir le contexte actuel. Il distingue entre autres la lecture-déchiffrement et la lecture-construction de sens, appelée « lecturisation »⁵⁷. Il pointe également la dimension sociale et communautaire de cet apprentissage : un enseignant n'apprend pas à lire à une somme d'élèves-individus, mais à un groupe. Et ces élèves n'arrivent pas égaux devant la lecture, dans la mesure où le contexte familial et social joue un grand rôle dans les attentes et freins qu'ils pourront développer. Enfin, il pose la lecture comme un rapport à l'écrit qui dépasse l'objet-livre.

Dans ses propositions pour une politique globale de la lecture, il affirme que « une collectivité ne secrète que le nombre de lecteurs dont elle a besoin, c'est-à-dire de gens capables d'éprouver un certain mode de rapport au monde, un comportement construit sur la distanciation et la théorisation de l'expérience en cours pour la transformer et la comprendre ». Distinguant les « lecteurs » en mesure de construire du sens et les « déchiffreurs », il ancre ses réflexions pédagogiques dans une question simple (en apparence) : « Une démocratie peut-elle se satisfaire de 30 % de lecteurs ? »⁵⁸. Il pointe enfin le rôle normatif de l'école républicaine fondée au début du XX^e siècle au service de l'identité nationale projetée par la république française, et interrogea la persistance et la pertinence de ce projet aujourd'hui. Il présente donc la lecture comme un apprentissage social, qui ne peut être pris en charge par le seul milieu scolaire. Au pouvoir des lecteurs, il adjoint une responsabilité : « Les 70 % d'alphabétisés ne conçoivent pas d'autre rapport à l'écrit que celui qu'ils pratiquent. Aussi demandent-ils à l'école de reproduire ce qu'ils savent faire, plus efficacement et plus agréablement (...). Quant aux 30 % qui lisent, leur attitude est pour le moins ambiguë : innocents, ils feignent de ne pas voir ce que la lecture a de spécifique et l'imaginent comme une prime à l'alphabétisation ; coupables, ils mesurent le pouvoir et le privilège dont ils jouissent, le justifient par leur mérite et se soucient dès lors fort peu de le partager. »⁵⁹

L'intérêt des travaux de Jean Foucambert, dont la visée politique et militante est revendiquée et assumée, est de rappeler le lien nécessaire entre éducation et projet politique : l'institution éducative d'un pays est au service du projet de société qui gouverne

⁵⁶ Fondée en 1985, l'AFL est une association éducative complémentaire de l'enseignement public qui se donne pour objectif de « faire évoluer le recours à l'écrit comme composante revendiquée de tout travail, dans l'entreprise, dans la vie associative, dans l'accès à l'information, dans les relations citoyennes, dans les loisirs, dans la formation continue ». (source : www.lecture.org, site de l'AFL accessible en octobre 2014).

⁵⁷ Jean Foucambert, « *La lecture, une affaire communautaire* », extrait des Actes de lecture n°3, décembre 1983

⁵⁸ idem

⁵⁹ idem

les institutions de ce pays. Il n'est pas d'éducation détachée d'une vision du monde et par là, d'une projection sur le monde souhaité. Pour revenir à des terrains observables, ces travaux nous permettent d'interroger l'intention politique à l'œuvre dans les institutions éducatives passées et actuelles. Dans ce cadre de recherche, la question n'est pas de proposer des méthodes ou de pointer des insuffisances, mais d'observer ce qui se joue et de saisir ce qui est en jeu, en rappelant la nécessaire complexité de toute situation réelle : l'institution n'est pas l'Etat, n'est pas les personnes qui y travaillent, n'est pas un projet, n'est pas immuable, etc. On peut demander à tout projet d'ordre éducatif dans quelle visée politique et par rapport à quel projet de société il se situe.

IV – Déclics et déviations

1. LE TOUT-A-COUP EST UNE VUE DE L'ESPRIT

Les récits de trajectoires de lecteurs qui traversent les entretiens jouent parfois du rebondissement narratif : une étape, un déclic et tout a changé. Rappelons qu'en sociologie, le « tout-à-coup est une vue de l'esprit » est un parti pris nécessaire pour examiner ce qui se joue dans les scènes décrites comme des étapes fondatrices.

C'est à nouveau E qui décrit avec une grande précision le moment où il s'est senti lecteur, puisque « à cet endroit-là {en lisant de la bande dessinée, enfant} j'étais lecteur, de fait, mais je ne peux pas dire que je me sentais lecteur ». Jeune adulte, dans les transports en commun, il est tellement absorbé dans sa lecture qu'il rate son arrêt et atterrit au terminus. « C'a été un émoi, certes par le côté érotique de la chose {le livre en question était un recueil de nouvelles érotiques}, mais aussi en tant que lecteur, une jouissance de lecteur, pour le coup ouaah... J'étais capable de me barrer ». Littéralement transporté lors de sa lecture, il a le sentiment d'accéder de lui-même à ce monde dont il n'avait jusqu'alors pas la clé, selon ses propres termes.

Ce type de déclic, situé aux débuts de l'âge adulte, faisant écho à l'enfance, se retrouve dans les propos de B : ayant lu enfant, avec un sens aigü du plaisir immédiat et pour « lutter contre l'ennui » (« j'ai vachement ressenti ça quand j'étais petit, ce sentiment qu'il y avait un monde qui existait quelque part mais qu'il était pas où j'étais moi. Et du coup une grosse frustration que ça a généré, en fait. Et via cette bande dessinée-là, j'avais l'impression d'avoir une connexion à quelque chose qui existait »), il retrouve ce sentiment de sens retrouvé à la vingtaine, alors qu'il dit chercher « une occupation pas dangereuse (...), un truc qui provoque de l'émotion et me permette de rester tranquillement dans mon canap ». E comme B ne sont pas « devenus lecteurs », mais retrouvent une pratique, un sentiment, un espace qu'ils avaient investis dès l'enfance.

De la même façon, le dessinateur A évoque des rencontres qui jouent le rôle d'autorisations : suivant le fil de ses découvertes de revues en chroniques, il en arrive au monde du fanzine et à ses liens avec la musique. Lors d'un concert, il rencontre deux auteurs indépendants qui éditent eux-mêmes leurs livres (sous forme photocopiée). Cette rencontre l'autorise à faire lui-même : « Je m'aperçois qu'on peut photocopier et pas imprimer ! ». Il crée alors dans la semaine qui suit l'association qui éditera ses livres à venir, où il jouera également le rôle d'éditeur indépendant. A dessine depuis qu'il est enfant, il mène ses propres recherches dans l'histoire et dans le monde de la bande dessinée. Ce n'est pas cette rencontre qui l'invite à dessiner, ou qui lui suggère quoi dessiner, elle lui donne

simplement l'autorisation de faire ce qu'il souhaitait faire, possible puisque ça existe déjà par d'autres. Manquait la connaissance d'une technique accessible (ici, la photocopieuse plutôt que l'imprimerie, peu accessible à des adolescents) et l'action peut se lancer.

L'absence de déclics dans le récit est également un indicateur : le libraire L se garde de mentionner tout élément factuel en lien avec sa vie privée, son environnement familial, sa formation, son passé scolaire ou universitaire. De la même façon, il évoque son parcours comme un fait naturel : « J'ai commencé comme tout le monde je suppose. Un truc naturel, comme respirer, comme écouter de la musique (...), vous commencez comme on commence tous, et puis on se met à lire plus que d'autres. C'est assez curieux. De lecteur, on devient liseur (...) », « dès que j'ai commencé à lire j'arrêtais plus. J'étais passionné de lecture. Et je pense que tous mes confrères c'est pareil. Dès que vous commencez à savoir vos lettres, vous lisez de plus en plus de choses, vous remarquez que c'est extrêmement vaste et que vous n'en finirez jamais, un truc à la fois un peu décourageant et en même temps très enthousiasmant. » Ce mystérieux récit des origines, allié à d'autres remarques qui insistent sur le côté naturel de ce fait, à l'absence d'évocations des aspects les plus factuels de sa librairie, au peu de mentions des usages qu'il fait de la lecture autres que d'ordre littéraire, inscrivent L dans le monde des « lecteurs lettrés » décrit par Gérard Mauger, Claude Poliak et Bernard Pudal dans leur somme *Histoires de lecteurs*⁶⁰. La tendance de ces « lecteurs lettrés » est de se figurer la lecture comme un acte totalement gratuit, qui n'a d'autre sens que lui-même. L'ensemble des intérêts particuliers, sociaux ou économiques qui pourraient y être associés sont simplement passés sous silence. Le rappel de la simple fonction professionnelle de L, libraire indépendant, pourra interroger cette gratuité supposée du lecteur esthète. Les étapes du récit présentées comme des déclics participent de la mise en récit de soi et de la capacité à se situer dans le monde, à choisir le sens dans lequel on lit sa propre histoire selon le présent dans lequel on se situe.

2. HISTOIRES DE LECTEURS

L'enquête menée par Gérard Mauger, Claude Poliak et Bernard Pudal⁶¹ tente d'inscrire les pratiques de lecture des personnes enquêtées dans des dimensions sociales plurielles. Ses auteurs tirent de leurs observations une proposition de typologie des usages de la lecture observés, qui se répartiraient (s'additionneraient, se conjugueraient) entre quatre fonctions : la lecture de divertissement (lire pour s'évader), la lecture didactique (lire pour apprendre), la lecture salubre (lectures politiques ou religieuses) et la lecture esthète, ou lecture lettrée⁶² (lire pour lire). La lecture dont il est question ici est principalement la lecture de livres.

L'enquête présente quinze monographies, établies selon un protocole identique : visite et examen des bibliothèques des personnes rencontrées (quels livres sont présents dans leur domicile, comment sont-ils rangés, quelle valeur leur est accordée, quelle trace

⁶⁰ G. Mauger, C. Poliak, B. Pudal, *Histoires de lecteurs*, Nathan, 1999

⁶¹ idem

⁶² Une hypothèse développée au sujet de cette lecture lettrée, serait que les personnes chargées de transmettre quelque chose de la lecture se situeraient majoritairement dans cet usage, induisant une survalorisation de la lecture prétendue gratuite (encore cette gratuité serait-elle à vérifier) au détriment des autres usages de la lecture, contribuant à un ethnocentrisme littéraire.

manifestent-ils de leur parcours de lecteur), suivie d'un questionnaire en trois parties : entretien autour du parcours biographique de ces personnes (conditionnements, évolution, moments de vie marquants...), circulation des livres dans l'espace social des enquêtés : qu'est-ce qui préside à leur choix et leurs goûts propres, de quelle façon se font-ils prescripteurs de lectures pour d'autres, intérêts investis dans la lecture ou les manières de lire. Un dernier ensemble de questions se propose d'aborder le crédit accordé à l'écrit par les enquêtés, en interrogeant leurs propres usages de l'écrit dans la vie quotidienne.

La conclusion de l'enquête invite à travailler les intérêts particuliers en jeu dans les pratiques de lecture, y compris (surtout ?) dans les pratiques lettrées qui mettent en avant une préoccupation esthétique et gratuite.

V – Des genres d'élection

L'autre dimension du déclic décrit par B est l'entrée dans le domaine jusqu'alors interdit de la littérature : lecteur depuis son plus jeune âge de bandes dessinées, il ne semble pas légitimé par le monde scolaire et dit « avoir commencé à lire à vingt ans ». Si cette distinction est consciente, elle n'en est pas moins surprenante de la part d'une personne qui a fondé son actuelle activité professionnelle sur la présentation de la bande dessinée comme genre narratif en tant que tel, susceptible d'aborder tous les domaines (autobiographie, politique, documentaire...) et de renouveler les formes. B a lu beaucoup de bandes dessinées à l'enfance, puis à l'adolescence. Le déclic décrit plus haut à l'âge de vingt ans l'amène à écumer les rayonnages de la bibliothèque universitaire, et à y construire ce qui constituera sa « culture littéraire ». En parallèle, la fréquentation de musées avec ses parents dans l'enfance lui donne une culture graphique et picturale, qu'il a pu mobiliser plus tard pour re-découvrir la bande dessinée. La reconstruction de cet itinéraire, qui semble logique, ne peut expliquer la dévalorisation du genre même autour duquel il fonde son commerce, si la place de la culture légitime n'est pas évoquée. De la même façon que G avec le genre du manga, une forme de défiance vis-à-vis de la lecture légitime les pousse à élire ou s'installer dans des genres dévalués pour y construire leur singularité. L'hypothèse d'une forme d'exclusion par rapport à la culture légitime lors des expériences socialisatrices antérieures est envisageable, culture légitime dont le poids persiste à s'exercer sur des parcours construits en réaction à elle.

Dans le cas de G, il serait trop réducteur de le qualifier de « lecteur de mangas ». G est bibliothécaire. Lecteur depuis son enfance, il découvre à l'adolescence d'autres domaines (science-fiction, politique, spirituel). Adjoint de bibliothèque, puis titulaire, il se voit confier les acquisitions de bandes dessinées et mangas parce qu'il est « fan de Japon ». Arrêtons-nous un instant sur la construction de cette place particulière : comment son goût personnel intervient dans sa fonction professionnelle ? Que met-il en place pour ne pas se cantonner ou être cantonné à ce goût ? G est un homme, et à ce titre présente déjà un profil minoritaire dans les rangs des bibliothécaires, profession majoritairement féminine⁶³. Ses lectures personnelles le distinguent parmi les membres d'une profession marquée par la littérature et une « culture humaniste », ainsi que son usage ou sa familiarité des supports numériques. L'ensemble de ses lectures lui ont donné un panorama d'ensemble de la

⁶³ Intervention d'Yves Alix lors de la journée professionnelle « Bibliothécaire aujourd'hui, est-ce encore un métier ? » organisée par l'ABF Bretagne et Pays de la Loire le 10 avril 2014.

production éditoriale et des supports existants, qui lui permettent de s'orienter et de conseiller les usagers. L'une de ses prédilections, le manga, amène sa hiérarchie à lui confier les acquisitions de mangas, genre à la fois peu ou mal connu (surtout il y a quelques années) des bibliothécaires, et très prisé parce qu'il était supposé faire venir les adolescents en bibliothèque. G évoque lui-même le possible pied de nez à une culture légitime, en choisissant sciemment de valoriser des genres mal-aimés ou méconnus, proposant ainsi des déviations aux chemins prévus, des alternatives comme il en a lui-même connu lors de son initiation de lecteur.

Choisit-on un genre particulier ou est-on choisi par lui ? Ces remarques pourraient se poursuivre autour de la construction de valeurs littéraires en bibliothèques, comme l'a proposé Cécile Rabot⁶⁴, ou faire l'objet d'une déconstruction sociologique sur ce qui construit ces goûts et ces couleurs supposés ne pas se discuter. Dans le cadre de ce travail, nous en resterons au constat que des choix faits en réaction à une norme ont des raisons qui dépassent largement le strict cadre des « lectures » et peuvent avoir des conséquences sur la fonction, l'orientation, la singularisation d'une personne dans un domaine professionnel donné. Cécile Rabot rappelait la porosité particulière au monde du livre entre les lectures « privées » et les lectures « professionnelles »⁶⁵.

VI - Conclusion

L'importance du contexte socio-historique nous rappelle que tout lecteur existe dans un contexte précis, contexte qui comprend le monde social, les composantes du monde du livre (ce qui détermine la production, la diffusion, la circulation et l'accès aux documents écrits), le système éducatif (ce qui est demandé en matière de lecture), et l'ensemble des valeurs qui découlent de la rencontre de ces différentes influences.

L'observation de cette lutte des places dans l'environnement familial amène à l'idée que chaque lecteur se construit par rapport à d'autres lecteurs : ce mécanisme de comparaison, très lisible dans la socialisation primaire des entretiens cités ici, se retrouve plus tard sous forme de valeurs incorporés et de figures d'autorité symboliques ou réelles.

A propos de l'école, plutôt qu'une étude des souvenirs scolaires mentionnés par les personnes rencontrées, c'est le lien entre projet politique et éducation qui sera soulevé ici. L'école n'est pas un espace détaché du reste de la société, elle est l'espace qui révèle dans quelle direction un gouvernement se projette. Les questionnements soulevés par Jean Foucambert autour de l'école républicaine participe de l'élaboration de propositions nouvelles en matière de pédagogie de la lecture, propositions nommant clairement le projet politique émancipateur dans lequel il s'inscrit.

Les déclics et moments déclencheurs figurant dans les entretiens étudiés ici n'ont rien de hasardeux, dans le sens où ils révèlent ou autorisent une possibilité déjà en germe

⁶⁴ Cécile Rabot, *Le choix des bibliothécaires ou la fabrication des valeurs littéraires en bibliothèque de lecture publique*, thèse de doctorat en littérature française et sociologie dirigée par Gisèle Sapiro et Alain Viala, Université Paris 3 Sorbonne nouvelle, octobre 2011

⁶⁵ Cécile Rabot, *Le choix des bibliothécaires ou la fabrication des valeurs littéraires en bibliothèque de lecture publique*, thèse de doctorat en littérature française et sociologie dirigée par Gisèle Sapiro et Alain Viala, Université Paris 3 Sorbonne nouvelle, octobre 2011

dans les étapes antérieures. L'absence d'épisodes déclencheurs est intéressante en ce qu'elle compose le portrait d'un lecteur détaché de tout contexte et de toute inscription sociale, détachement qui participe au mythe de la lecture lettrée, qui n'existe que pour elle-même.

Enfin, quelques liens directs relevés entre les « goûts » particuliers et les parcours professionnels et sociaux viennent souligner la porosité entre les trajectoires sociales des lecteurs et leur activité principale. Par ailleurs, les hypothèses émises sur le choix de ces genres d'élection en réaction à la culture légitime renvoient aux interactions possibles entre différentes dispositions antérieures.

S'il n'y avait qu'une chose à noter, ce serait la présence permanente des normes et des valeurs attachées à la lecture lors de l'évocation des pratiques de lecture : à l'image de la mère « good enough » du pédiatre Winnicott, les lecteurs se sentent majoritairement « never good enough ». Bien peu d'entre eux ont le sentiment de lire suffisamment, ou suffisamment bien et les « très grands lecteurs » du point de vue de la statistique sociologique (plus de 20 livres par an) sont eux aussi exemplaires de l'exercice de cette norme⁶⁶.

⁶⁶ Le libraire B, qui s'estime piètre lecteur, dit lire environ 100 à 150 livres par an. La fourchette des grands lecteurs utilisée en sociologie, dans les enquêtes d'Olivier Donnat ou l'ouvrage de Chantal Horellou-Lafarge déjà cités, est d'environ vingt livres par an. Sont « très grands lecteurs » ceux qui en lisent plus de cinquante. Dans ses propos, B s'estime quant à lui trop spécialisé, pas assez généraliste pour mériter à ses propres yeux le titre de « grand lecteur ».

Chapitre 8 : Ouvrir des espaces

Nous avons vu que l'activité liée à la transmission de la lecture était liée de multiples façons aux trajectoires sociales des lecteurs, voyons maintenant en quoi consistent ces activités : Comment, de quelle manière et pourquoi agissent-ils ? Qu'est-ce qui se manifeste dans la relation décrite aux destinataires privilégiés de leur action : les usagers pour les bibliothécaires, les clients pour les libraires, les lecteurs pour les créateurs ? Quel sens donnent-ils à leur activité ?

La transmission prend ici des formes et des espaces différents selon les fonctions, selon les cadres, selon les individus. Dans les entretiens réalisés ici, les libraires (tous deux de type indépendant, dans de petites surfaces, fonds spécialisé) ouvrent un espace privé qui présente « ce que pourrait être leur bibliothèque ». Les bibliothécaires, dans des cadres plus variés, sont responsables de l'accueil de lecteurs (de façon différente selon qu'ils sont seul salarié, salarié dans une équipe ou responsable bénévole). Les créateurs, eux, ouvrent un espace d'interprétation, d'ordre métaphorique, dans leurs images ou leurs livres. Mais ouvrir un espace, physiquement ou symboliquement, signifie également recréer des barrières pour délimiter cet espace.

I – Aménager un lieu

Les fonctions de bibliothécaire ou de libraire sont associées à des lieux, la bibliothèque ou la librairie. Les bibliothécaires et libraires sont amenés à aménager ces lieux et à signifier, de plusieurs façons, qu'il est ouvert. Les méthodes, moyens à l'œuvre pour cela ont également une fonction de tri, adressant ces lieux à certains plutôt qu'à d'autres.

1. TENTER D'OUVRIRE LA PORTE

L'un des souhaits de la bibliothécaire D serait d'inviter tout le monde à rentrer : puisque la bibliothèque est un lieu public, elle doit donc pouvoir s'adresser à tout le monde. Une boutade à ce sujet souligne son intention : « C'est un lieu, un lieu public la bibliothèque. Mais c'est tout sauf public. Puisqu'il n'y a que les gens qui lisent qui vont rentrer dedans ! Tu vois, c'est pas ouvert. On devrait aussi avoir des gens qui viennent mais qui lisent pas. » Elle rapporte avec précision ses initiatives, lors de son entrée en poste, pour signaler que le lieu est ouvert, au sens le plus concret du terme : « Ah ! Mais oui ! La porte ouverte de la bibliothèque ! C'est tout con, mais j'ai pas choisi le lieu à G., les élus ne se sont pas posé la question, mais il y a une porte, elle est pleine, donc les gens arrivent d'abord sur une porte vitrée, et il y a deux portes pleines, et la bibliothèque est derrière. Sauf que rien ne disait que la bibliothèque était ouverte. Donc déjà quand je suis arrivée, j'ai pu mettre un panneau "Ouvert" sur la porte vitrée, et ensuite cette double porte qui était toujours fermée pour une histoire de radiateur... parce que l'autre partie n'était pas isolée... Bref, c'était toujours fermé. Quand les gens arrivaient, la bibliothèque, c'était super clos. Il fallait encore ouvrir une autre porte, et puis elle était pleine, on ne savait pas ce qu'il y avait derrière, il pouvait y avoir un sanglier avec des haches, enfin tu vois, moi ça me donne pas envie. Donc je pensais aux lecteurs. Et moi quand j'y suis, la porte elle est ouverte. La bibliothèque est ouverte, les portes sont ouvertes. Sinon ça marche pas. » Malgré ses

efforts, la bibliothèque est un lieu consacré à la lecture, et celles et ceux qui ne se sentent pas concernés par la lecture auront peu de raisons d'y pénétrer. La porte physique est aussi une porte symbolique entre deux espaces dont D aurait la responsabilité.

2. SELECTIONNER LES VISITEURS

Le libraire L, évoquant l'aménagement de sa librairie (difficile à ignorer puisque l'entretien d'y déroule), est aussi laconique que lorsqu'il évoque sa trajectoire de lecteur : refusant d'abord tout commentaire à ce sujet, il en vient à préciser l'élaboration de cet aménagement réalisé en fréquentant d'autres librairies. Les choix effectués sont évoqués par la négative : « On a évité d'avoir une caisse enregistreuse, on a évité pas mal de choses comme ça. On a essayé d'ouvrir, et puis voilà. Et puis les bouquins. Il n'y a pas de pub pour les éditeurs, ça c'est un truc que je veux pas. Il n'y a pas de promotion pour trois bouquins achetés, un gratuit, il n'y a jamais ça. Des choses comme ça. On a essayé d'enlever tout ce qui était superfétatoire et de garder l'essentiel. Des étagères et des bouquins dessus. Ça, ça nous paraissait assez évident. Et puis voilà, et puis les plantes ont poussé. » De la même façon que sa trajectoire de lecteur est « naturelle », l'aménagement de la librairie centre l'attention sur les livres, prenant garde à minimiser ce qui peut rappeler l'activité commerciale, comme la caisse enregistreuse. Ce même libraire dit ne pas savoir ce qui pousse une personne à rentrer ou pas dans son lieu : à propos de ce qui pourrait empêcher des gens de rentrer, il répond : « Certains disent que c'est parce que c'est petit, première raison, alors que les gens ont peur de pas pouvoir sortir sans rien acheter, par exemple. De se retrouver un peu coincés comme ça. Que ce soit spécialisé, paradoxalement c'est aussi un handicap, dans un certain sens, parce qu'ils se disent "ben je vais passer pour une andouille, je vais arriver ici, je connaîtrai rien du tout". C'est souvent ça, je pense que c'est les deux raisons... Ou alors peut-être que j'ai une tête d'assassin, je sais pas. Il y a forcément un truc qui fait que des gens ne vont pas rentrer... et que d'autres vont rentrer au contraire, il y en a aussi, heureusement d'ailleurs. Sinon on serait plus là depuis longtemps ! Mais c'est difficile de trouver comment ouvrir un endroit, c'est toujours une grosse question que se posent tous les commerçants, pas seulement les libraires... C'est la grosse question. » Il mentionne également la découverte plaisante de la qualité sélective de l'endroit : « On s'est rendu compte qu'il n'y avait jamais de fâcheux à rentrer ici, ce qui est très agréable. Les gens sont toujours des gens sympathiques, il y a un crétin sur 100, même pas, c'est très très agréable aussi, ça » et émet l'hypothèse que pour rentrer dans cet endroit, il faut être curieux, et que les gens qui aiment la littérature doivent donc être majoritairement des gens curieux qu'il lui est agréable de côtoyer. La fonction sélective du lieu n'est pas évoquée en tant que telle, mais suggérée : la librairie se signale par une vitrine présentant des livres et la sobriété de l'endroit est visible à travers la porte. Les choix effectués par L ne sont pas faits pour inviter tout le monde à rentrer, mais pour trier ceux qui oseront rentrer de ceux qui ne l'oseront pas.

Ouvrir un espace signifie également signaler ses limites, ses contours et recréer des barrières. La barrière dont il est question ici est une barrière symbolique qui opère également une sélection.

II – Sélectionner des textes

Dans une situation comparable, le libraire B (également libraire indépendant, également spécialisé) manifeste une certaine perplexité : « En rencontrant des gens ici et en commençant à discuter, c'est que j'ai entendu pas mal l'inquiétude des gens... Il y en a plein qui m'ont dit "j'ai jamais osé rentrer". Là je pense qu'il y a un truc de sacralisation, effectivement, qui m'étonne un peu parce que j'ai pas l'impression, à la base, de participer à un truc, enfin je sais pas. Pourquoi... Je ne vois pas ce qu'il y a d'impressionnant, mais à force d'avoir ce retour-là, je me suis posé la question de ça. Obligé. Ce qui doit être impressionnant, c'est d'avoir l'impression d'avoir affaire à un truc ultra-codifié, qui demande des connaissances préalables et que du coup si on ne les a pas, l'impression que j'ai eu c'est la peur de passer pour un con, en fait, en gros. En disant "je connais pas ces bouquins-là, je sais pas de quoi ça cause, tout ça". Alors que l'idée au départ c'était de proposer des bouquins, autant que possible, pas repérables du premier coup d'oeil, à l'inverse. Et du coup il y a un truc qui marche dans l'autre sens. qui tient sûrement beaucoup d'une espèce de vision surévaluée de la culture ou de la contre-culture, sur le coup. Et ça marche encore plus sur la contre-culture. » Sa volonté première était de présenter une sélection de livres pour y donner accès. Il constate que cette sélection produit également un effet de repoussoir et une crainte de ne pas être suffisamment (bon) lecteur pour y accéder. Revenant sur le genre présenté, il s'aperçoit que sa sélection, effectuée dans l'intention de valoriser des genres ou des domaines mal connus, créer une nouvelle norme, liée à l'espace qu'il construit lui-même en réaction à la culture légitime ou encore à ce qu'il nomme « la grosse librairie » (« Ici, je suis parti sur le contre-pied de ça - et sans doute un peu trop le contre-pied, hehe »).

Les lieux évoqués plus haut sont le cadre de présentation d'une sélection de livres, qu'il s'agisse d'une sélection spécialisée dans le cas des librairies de B et L ou d'une sélection généraliste dans le cas des bibliothèques. Dans les deux cas, choisir des documents signifient en exclure d'autres. Présenter une sélection spécialisée d'ouvrages demande au visiteur de posséder (ou d'acquérir) les codes pour s'y repérer.

Nombre d'espaces associés à la lecture, et plus encore au monde du livre, consistent d'une façon ou d'une autre à présenter certains textes et à en écarter d'autres : l'édition, les bibliothèques, la librairie, les manifestations littéraires. Les codes selon lesquels ce tri est effectué sont parfois nommés, parfois tacites. Et peuvent susciter tantôt un effet d'invitation, tantôt un effet d'exclusion selon le degré de proximité et les capacités d'orientation du visiteur avec ces codes. Sélectionner des documents, même en réaction à la culture dominante, revient à créer une nouvelle norme.

III – Inviter à l'interprétation

Les fonctions en lien avec la création relèvent également de l'ouverture d'espaces, mais métaphoriquement cette fois. A comme E, dessinateur et graphiste, investissent l'espace du texte, du document, du livre, de l'affiche selon le support et y jouent de l'implicite et de l'explicite pour ouvrir au lecteur un espace d'interprétation.

1. FABRIQUER DE L'IMPLICITE

Suite à un développement long et assez virulent sur un livre qu'il n'apprécie pas pour expliciter son avis, A passe d'une réflexion sur l'indissociation entre le fond et la forme (puisque c'est par la forme que l'on accède à l'œuvre, c'est elle qui nous transmet et qui porte le fond) à ce qu'il recherche, tant comme lecteur que comme dessinateur. Cette recherche passe par un apprentissage des codes et techniques de la bande dessinée, pour pouvoir les interroger ou les détourner en fonction du propos qu'il souhaite tenir. « Les personnages doivent aller de gauche à droite, dans le sens de la lecture. Si tu fais l'inverse, on a l'impression qu'ils reculent. Des trucs hyper basiques, mais à un moment tu peux te poser la question « Mais pourquoi le personnage doit aller de gauche à droite ? » Moi si j'ai envie de le faire aller de droite à gauche, ça ne signifie pas la même chose. Et en fait, peut-être que j'ai envie qu'on comprenne que le personnage recule. Alors c'est une aberration, mais des fois ça a du sens, quelqu'un qui avance en reculant, qui a cette difficulté d'avancer. » Ce sont ces détournements, ces jeux avec les codes du genre⁶⁷, mis au service d'un propos singulier, qui créeront des espaces d'interprétation, de petites failles dans ce que comprend le lecteur où il aura à s'engouffrer pour y construire son propre sens, du moins pour imaginer plusieurs hypothèses⁶⁸. La description ci-dessus présente l'exemple d'un code particulier (lié au mouvement et au sens de lecture d'une bande dessinée), mais les moyens de fabriquer ces espaces d'interprétation sont multiples : en jouant du double discours potentiel de l'image et du texte, en modifiant le format lui-même, en introduisant des questions sans réponses⁶⁹...

La fin de cette étape de la discussion en vient à aborder plus explicitement ce que A recherche : il nomme « ce qui éveille, ce qui laisse plein de questionnements et peu de réponses », s'appuyant sur la description d'une case en particulier⁷⁰. A se situe lui-même

⁶⁷ Codes eux-mêmes rarement édictés dans des manuels, mais érigés par l'ensemble des albums ou planches qui y souscrivent... et transmis par les dessinateurs formant de jeunes dessinateurs, par les éditeurs à la recherche d'œuvres correspondant à ce qui existe, par les lecteurs eux-mêmes reconnaissant leurs repères et manifestant leur plaisir.

⁶⁸ Cet échange fait écho avec l'entretien du corpus secondaire K, où une directrice d'école primaire revient sur les grandes étapes de l'apprentissage de la lecture tout au long du cycle primaire. Un moment déterminant se joue selon elle au CM1, où il est demandé aux enfants de saisir l'implicite d'un texte, et de ne pas se contenter de ce qui est explicitement décrit : de déchiffreur, l'enfant devient lecteur.

⁶⁹ Scott McCloud, *L'art invisible*, Vertge Graphic, 1999 pour l'édition française. Théoricien de la bande dessinée, Scott McCloud y émet l'idée que la narration et le temps narratif se jouent dans l'espace entre deux cases, ou entre deux dessins : cet espace, dans n'importe quelle bande dessinée, force le lecteur à recomposer un fil de récit pour poursuivre l'histoire. C'est également cette image de fil narratif qui fonde nombre de comparaisons entre la bande dessinée et le cinéma, lui aussi succession d'images fixes qui donne l'illusion d'un mouvement.

⁷⁰ « Et l'implicite, c'est la part de non-dit, la part d'interprétation, ce qui va dire "Pourquoi..." ? Il y a une image que j'aime bien dans *Klas Katt*, il y a une brique en l'air et quatre personnages, et "Lequel de ces personnages le plus heureux va recevoir la brique ?", un truc comme ça. Et ça je trouve ça bien - en plus là c'est mon interprétation, je suis sûre que l'image n'est pas comme ça. Mais c'est ce truc "Mais logiquement c'est le plus heureux, et il va recevoir la brique, etc alors ?" C'est idiot, mais quelque part c'est ça : je doute que les gens puissent être entièrement heureux. C'est tout. C'est juste une façon simple de dire les choses. »

dans une frange de lecteurs exigeants : « Je suis conscient aussi que ça fait partie de « parce que je fais de la bande dessinée, je cherche cet aspect. On pourrait appliquer ça aux cinéphiles des Cahiers du cinéma, je suis ce public-là en bande dessinée. Evidemment c'est une partie, c'est comme un club ! ». Cette dernière remarque ne relève pas de la fierté des happy few, mais d'un simple constat : voilà où je suis, pour la simple raison que depuis mon enfance, mon travail, mes efforts, mes lectures sont orientés vers la compréhension et l'utilisation de ces codes de la bande dessinée.

2. L'EVOLUTION D'UN GESTE

E, dans des termes moins théoriques, décrit précisément le processus de création d'une affiche pour une pièce de théâtre : « Maintenant je demande plutôt un entretien très court et une synthèse. Et aussi pourquoi ils le montent et pourquoi ils le font. C'est ce qui va me permettre de nourrir mon image. Mais j'ai l'impression que je fonctionne beaucoup sur un (...) fonds d'images en moi, des images banks, des images rétinienne, des choses bloquées, enkystées, qui sont mon référentiel et c'est avec ça que je vais bâtir, c'est mon vocabulaire ». Son rapport à l'implicite a évolué entre ses débuts et aujourd'hui : « Ce que je peux te dire, c'est qu'avant, quand j'ai démarré, je savais très bien l'image où je voulais aller. J'avais une image très précise de ce que je voulais faire. Et je faisais tout pour arriver à cette image. Et des fois c'était laborieux et compliqué. L'expérience, la vie font qu'aujourd'hui, j'accepte beaucoup plus les accidents, et je crois que ça va dans le même sens. C'est-à-dire que mon regard accepte de diverger, de converger, en tous cas entre l'image que j'ai au départ et ce que je produis au final, il peut y avoir une distorsion énorme. Et je crois que ça veut dire aussi que j'accepte que mes images soient lues de diverses façons. (...) Avant j'avais très peur de ne pas être compris, aujourd'hui, j'accepte vraiment qu'il y ait un champ polysémique, un truc... ». Plusieurs passages de son récit évoquent l'idée de se laisser guider par l'image en train de se faire, par la nécessité de faire confiance au geste en cours. L'évocation de son évolution va dans ce sens : d'un artisanat des débuts (parfois « laborieux et compliqué ») régi par sa volonté, il en vient à des propositions « qui acceptent les accidents ». En effet, si son intention est de laisser plusieurs espaces d'interprétation dans ses images, d'en proposer une lecture polysémique, il est difficile d'envisager son geste comme étant totalement maîtrisé et conscient. Cette capacité de production d'espaces d'interprétation serait donc issue, chez E, d'un ensemble de techniques, d'images, d'atmosphères acquises et incorporées dont l'ensemble se mobilise lorsqu'il cherche à produire une nouvelle image.

Ces deux exemples de façons d'ouvrir des espaces dans des documents appellent plusieurs remarques :

- D'abord, il est ici question d'image mais je fais l'hypothèse que la proposition de codes à acquérir et l'enjeu de créer des espaces d'interprétation peut se transférer sur du texte.

- Ensuite, la succession des exemples rappelle bien que les gestes créatifs évoluent : avançant en expérience, E apprend à jouer des accidents et des inattendus qui se présentent à lui. Les expériences se succèdent, y compris les expériences de création, chacune venant confirmer ou infirmer des dispositions antérieures.

- Le geste (de création) domine la partie raisonnée de leur travail, et on peut faire l'hypothèse que là est la différence entre art et artisanat. Dans d'autres échanges, A a pu

mentionner que « c'est la main qui guide l'œil », se rapprochant par là des remarques de E qui « accepte les accidents ».

- Une limite cependant à la capacité d'invitation de l'implicite : si leur intention à tous deux est de créer des espaces d'interprétation, ce que donneront ces espaces dépend bien sûr de ce que le lecteur viendra y chercher. Ce n'est pas parce que l'espace existe que tout le monde est susceptible d'y entrer.

- Limite qui se poursuit dans ce constat : leurs propos évoquent également une forme d'initiation. S'il importe de s'appropriier des codes, d'éprouver comment un texte, une image, un livre est construit, de se demander pourquoi il produit cet effet et comment il procède, cette démarche suppose du temps et un lent travail d'incorporation de ces codes. Ouvrir un espace, c'est toujours poser des barrières : plus les codes utilisés et le propos sont fins, plus il nécessiteront de travail d'initiation pour y accéder, produisant dès lors un effet de rejet sur celles et ceux qui seraient « insuffisamment initiés ».

IV - Conclusion

Ouvrir un espace, réel ou symbolique, fait exister d'autres barrières, conscientes ou non, et recrée d'autres normes : dans la deuxième partie de *Ce que parler veut dire*, intitulée « Langage et pouvoir symbolique »⁷¹, Pierre Bourdieu examine les rites d'institution susceptibles de légitimer une parole. Du domaine des échanges linguistiques, il passe dans le domaine symbolique, via une incursion par le religieux où les rites en question sont institués. Il souligne que dans les rites d'institution, ce qui compte n'est pas tant le rite lui-même que la ligne invisible dont il vient autoriser la transgression. Il prend pour exemple le rite de la circoncision, qui ne sépare pas tant les jeunes garçons (qui ont à le subir) des hommes (qui l'ont déjà subi), mais bien les hommes (concernés par le rite) des femmes (qui ne le seront jamais). « Tout rite tend à légitimer une limite arbitraire » : le rite d'institution tend à intégrer des oppositions proprement sociales (comme la différenciation culturelle homme/femme et les valeurs qui la régissent et qu'elle régit) dans des séries d'oppositions cosmologiques (soleil/lune) pour les faire passer pour naturelles.

« Les rites d'institution agissent sur le réel puisqu'ils agissent sur la représentation du réel. » Tout rite, en entérinant cette limite imaginaire, participe à l'installation de systèmes de valeurs sans dire sur quoi ce système s'appuie. « Instituer, c'est signifier à quelqu'un ce qu'il est et qu'il a à se conduire en conséquence » : l'acte d'institution signifie à quelqu'un son identité au sens à la fois où il la lui exprime et la lui impose. Ces limites arbitraires interviennent dans le réel par l'échelle de valeurs et le classement qu'elles imposent dans la vision du réel.

Le mécanisme du pouvoir symbolique à l'œuvre décrit par Pierre Bourdieu nous oblige à questionner plus finement les barrières symboliques décrites dans pages précédentes : si l'action de transmission de la lecture consiste, en partie, à ouvrir des espaces, quelles barrières symboliques recrée-elle alors, et quelles oppositions culturelles tend-elle à faire passer pour naturelles ?

⁷¹ Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire*, économie des échanges linguistiques, Fayard, 1982. Pages 121 et suivantes.

La question de l'initiation posée dans la partie consacrée aux gestes de création (qui peut également se retrouver dans d'autres parties, de façon plus diffuse : par exemple dans les propos du libraire B) invite donc à examiner ce qui, dans une trajectoire de lecteur, s'incorpore et devient le lecteur, rendant si difficile à identifier ces étapes de construction. Cette initiation renvoie directement, dans une perspective sociologique, à la trajectoire sociale des personnes interrogées, déplaçant la question sur un terrain symbolique : quelle succession d'expériences leur a permis ou interdit de se sentir lecteurs ? Quels lecteurs sont-ils à leurs propres yeux ?

Et puisque l'évocation du travail de création nous amène à parler de gestes, il est temps de revenir aux gestes des lecteurs mis en lumière par le travail d'analyse sous l'angle de leur inscription sociale.

Chapitre 9 : A l'épreuve du réel

Un premier mouvement d'analyse a établi les liens entre trajectoires sociales et activité liée à la transmission de la lecture, un deuxième mouvement a invité à concevoir ces activités sous l'angle de l'ouverture d'espaces (réels et symboliques). Cette troisième partie de l'analyse se propose d'étudier les dynamiques à l'œuvre pour les gestes étudiés : quelles autres dynamiques, quels autres gestes rencontrent-ils dans les contextes où ils s'expriment ?

Rappelons rapidement que les gestes dont il est ici question, dans la lignée des travaux de Philippe Roy, sont des gestes politiques : ils s'inscrivent dans un espace relationnel et sont le modèle des actes, les actes étant inscrits dans le réel. Les gestes ne proviennent pas d'une personne, le sujet est à l'origine de ses actes dans le sens où il se fait le vecteur et l'interprète de gestes dont il est dépositaire, ce qui nous invite à une lecture sociologique. Les gestes qui le traversent et dans lesquels il se trouve pris s'enracinent dans sa trajectoire sociale. Ces gestes se réalisent sous forme d'actes lorsqu'ils s'inscrivent dans une réalité. Cette réalité est également étudiable en tant que telle, en tant que contexte social où différents gestes se manifesteront.

Les gestes lisibles dans les entretiens étudiés ici sont soumis à l'épreuve du temps et de l'impermanence, à l'épreuve du réel (par le biais du cadre de la fonction par exemple) et à l'épreuve d'autres gestes lisibles dans le champ d'action des locuteurs.

I – A l'épreuve du temps

L'analyse des entretiens a conduit à des hypothèses de gestes : ces hypothèses se fondent dans le récit des actes effectués dans le cadre de la relation aux bénéficiaires de l'action. Elles sont confirmées par les récurrences de champs sémantiques dans les autres parties de l'entretien (évoquant la trajectoire de lecteur, contexte de l'activité, jugements, réactions, etc.). Différentes temporalités sont donc convoquées pour, à partir d'un entretien, faire l'hypothèse d'un geste transversal qui irrigue les actions, jugements, sentiments du locuteur.

Puisque les gestes, modèles des actes, sont transmis par le biais du système de dispositions décrit par Pierre Bourdieu, il est nécessaire de rappeler le caractère mobile de ces dispositions : toute expérience est socialisatrice. Les dispositions ne viennent pas s'ajouter les unes aux autres, mais interagissent entre elles. On peut supposer que certains changements, certaines modifications d'importance pourraient venir bousculer cet agencement, et par là réinterroger le geste lui-même.

L'exigence de sens posée par le dessinateur A l'amène à travailler le fond et la forme dans un même mouvement : ce parti pris a été étudié pour son activité de dessinateur, peut s'envisager aisément pour celle d'éditeur, mais se retrouve également dans les façons d'exercer ces fonctions. Le prix de son exigence est à rechercher dans une volonté d'indépendance très affirmée : son statut n'est pas évoqué dans l'entretien, mais les choix posés depuis son adolescence continuent à le conduire, l'amenant, au moment où l'entretien a lieu, dans une situation de précarité relative (titulaire de minima sociaux, il a

peu de perspectives financières, d'emploi, et prend toute modification dans le travail qu'il s'impose de plein fouet). Tout changement envisageable dans un autre domaine de son existence risque de remettre en cause ce choix radical d'exercice, qui l'amène à un fragile équilibre et l'oblige à rester fidèle aux choix mis en place à l'adolescence.

Le geste de décodage qui traverse les actions et propos du graphiste E s'enracine dans le sentiment d'exclusion du monde de la culture légitime, représenté par la figure d'autorité de son père, relayé partiellement par sa compagne. Suite au double deuil de ces proches, qu'en est-il de sa nécessité de décodage ? Si les gardiens du domaine interdit n'agissent plus, le décodage pourrait perdre son sens ou sa raison d'être. Et d'autres gestes apparaîtront, portés par le réagencement des dispositions de E.

« Rien ne reste, tout coule » selon Héraclite, et les hypothèses échafaudées sur des entretiens réalisés deux ans plus tôt ont de bonnes chances d'être déjà obsolètes dans la réalité des personnes à l'heure où s'achève cette analyse.

II – A l'épreuve du cadre

L'individu est du social plié, et évolue dans un (ou plusieurs !) contexte social. Lorsque la bibliothécaire D décrit ses démarches pour « ouvrir la porte » de la bibliothèque, le premier obstacle qu'elle évoque est sa propre tutelle, les élus représentant la collectivité qui l'emploie : « J'ai pas choisi le lieu, les élus ne se sont pas posé la question », revers de son choix de « continuer ce qui a été commencé par d'autres », ne se considérant pas en mesure d'être à l'initiative d'un tel lieu. Elle complète plus loin par le récit de ses démarches auprès de ces mêmes élus : « Et pourquoi la bibliothèque elle serait pas dans la mairie, comme ça (...) ça serait un espace ouvert, et pourquoi quand vous avez fait votre espace culturel vous avez pas mis la bibliothèque dedans, on aurait eu vachement de place... C'est juste des questions quoi, mais ça les a grattés un peu. (...) "On n'y a pas pensé", "C'était pas dans les cartons", "On n'avait pas de sous", mais la plus grosse réponse c'était "On n'y a pas pensé". Ca c'est juste dommage. »

Le récit de cette scène s'analyse sous différents angles : on s'appuiera ici sur la mention des élus locaux pour la mettre en relation avec la trajectoire de la bibliothécaire H, responsable de la bibliothèque une fois retraitée de ses fonctions d'enseignante et directrice d'école. Elle associe à cette fonction bénévole liée à la bibliothèque un mandat de conseillère municipale, qui lui donne accès aux lieux de pouvoir politique locaux (conseil municipal, intercommunalité en construction) pour y faire valoir l'espace qu'elle est en train de créer à la bibliothèque. Elle en vient, dans le cadre de l'intercommunalité, à proposer des réunions de bibliothécaires bénévoles de différentes communes, moment évoqué parmi les plus enthousiasmants de son expérience : l'espace en construction résonnait, s'inscrivait dans un tissu plus large d'autres espaces similaires, contribuant pour elle à la construction d'une intercommunalité faite de croisements, de rencontres et de lieux qui s'entraident. L'un de ses principaux regrets est précisément lié au devenir de cette intercommunalité : « C'est-à-dire qu'on a séparé les choses, et puis bon. Je ne sais pas d'où ça vient. Moi je ne vais plus aux réunions techniques. Parce que je sais que j'ai tendance à ruer dans les brancards, et c'est pas dans mon esprit. C'est pas comme ça que j'ai vu lever {l'intercommunalité}, dont je suis à l'origine avec certains autres (...), c'est pas dans cet esprit-là qu'on l'a créée. Je trouve que c'est un peu trop directorial, et financier. »

Les statuts sont différents (D est titulaire, H est bénévole), mais n'expliquent pas tout. Pour H, âgée de plus de 80 ans, la proximité avec l'espace du pouvoir public était nécessaire pour faire valoir son action, pour y porter sa voix et possible du fait de son parcours républicain et de sa volonté d'engagement. Pour D, les élus semblent loin : loin d'elle, loin de ses préoccupations, loin de sa conception de la lecture publique. Pour résister à la stricte interprétation individuelle, nous souhaitons souligner la remarque de H elle-même sur le changement qu'elle constate, non des individus-élus, mais de l'institution : le « on a séparé les choses » introductif est mystérieux et invite à interroger ces choses qui ont été séparées, entre le moment où elle s'investissait comme élue, bénévole, personne, et le moment où elle décide de ne plus venir aux réunions parce que « c'est trop directorial et financier ».

Particulièrement manifeste dans le cas des bibliothèques (même s'il n'est pas inexistant dans le cas des librairies, toutes indépendantes qu'elles soient), le cadre de la fonction allie ici la collectivité en tant qu'entité morale et les élus, représentants de cette entité. De la même façon que les pratiques et les normes sont indissociables, les institutions et les individus qui les représentent interagissent et s'entretiennent. Pour étudier ces interactions, il est nécessaire de dévier notre regard de la trajectoire de la personne rencontrée en entretien, pour nous concentrer temporairement sur le regard qu'elle porte sur son contexte.

III – A l'épreuve d'autres gestes

1. REALITES ECONOMIQUES ET GESTE POLITIQUE : EN BIBLIOTHEQUE

Pour achever le tour des bibliothécaires représentés dans les entretiens, il reste à noter les propos du bibliothécaire G sur la collectivité qui l'emploie : titulaire dans l'un des établissements de la bibliothèque municipale d'une ville de taille moyenne, la situation qu'il connaît est bien différente des petites communes où s'inscrivent D et G. Interrogé sur les aspects déplaisants de sa fonction, il mentionne en premier lieu « une politique culturelle qui n'est bien souvent que de la com », et s'explique : « Là, par exemple, on part sur proximité, visibilité, tu vois, nous on a certaines demandes concernant ça, ça se traduit par un nom choisi par des communicants, le nom du réseau. Je sais pas, tu n'as pas vraiment de... c'est un peu de la poudre aux yeux, c'est juste de la com. Entre se donner les moyens de ses ambitions et se faire mousser, il y a une énorme marge. Faut quand même mettre du pognon. Ce que ne fait pas la mairie, à mon sens. (...) Dans les équipements, ne serait-ce que ça. Il y a un projet de médiathèque qui a capoté, c'était une question de pognon aussi. Dans le centre-ville, compte tenu de la population, il nous faudrait 2000 m², et on en a 400. Donc voilà. Après on te demande toi d'avoir un poste Internet mais t'as pas de médiateur Internet, pas de personnel supplémentaire, d'offrir un service supplémentaire sans avoir de personnel supplémentaire, et puis après comme je te dis, c'est pas... Nous on a des demandes spécifiques pour répondre aux demandes de la population, qui ne sont pas entendues. Ca c'est très frustrant. Même une boîte de retour, nous on nous a dit que c'était trop cher. En parallèle, dans une autre bib, ils ont mis une boîte de retour automatique. Nous on demande juste une boîte pour que les gens ne se cassent pas les dents quand c'est fermé pour mettre leurs bouquins. Là ça a coûté 34 000 euros pour mettre une boîte automatique qui est complètement bidon. Alors que dans la communication d'une mairie, ça fait moderne d'avoir une boîte automatique, avec un système RFID, mais c'est pas ce

que les gens demandent. Pour l'image de la ville, effectivement, ils ont l'impression que ça joue et que ça fait d'eux des gens à la pointe de la technologie. Alors que ça suffit pas. Ça peut être une des optiques qui permettent de développer la lecture publique, mais c'est poudre aux yeux. »

Il m'importe peu ici de juger de la véracité ou pas de ce qui est mentionné, c'est la façon et les raisons de porter ce discours qui concernent le présent travail : G sélectionne ici différents faits, les met en relation dans un même paragraphe pour expliquer pourquoi, de son point de vue, sa collectivité de tutelle manifeste clairement par ses actes et ses choix économiques qu'elle ne partage pas ses propres vues en matière de lecture publique. G effectue ici une lecture du geste politique qui semble motiver la collectivité dont il dépend. Sa lecture de la réalité lui permet de saisir le geste⁷² en mettant en relation différents faits pris dans des contextes différents, à savoir plusieurs arbitrages effectués par la collectivité concernant son réseau de bibliothèques.

2. REALITES ECONOMIQUES ET GESTE POLITIQUE : EN LIBRAIRIE

Pour quitter les bibliothèques, des constats d'ordre économique apparaissent également dans les propos du libraire L, interrogé à son tour sur ce qui le pèse : « Tout ce qui est strictement commercial, tout ce qu'on doit faire pour essayer de subsister, qui est un peu difficile parfois. Parce que finalement ce n'est jamais simple, vous faites des choix comme ça, c'est pas... Le monde de l'édition prend une dérive, du livre par pile, ça c'est un peu pesant. (...) Des remises inférieures aux autres, très inférieures. C'est ça. C'est la première condition. Plus vous cherchez à avoir des éditeurs différents, à chaque éditeur, ça réduit la marge, forcément. Ça c'est un truc... Mais pour nous aussi c'était un choix de départ, d'avoir beaucoup d'éditeurs qui nous intéressaient ».

Le même libraire L déplore, par ailleurs, les sollicitations de la part de l'Union des commerçants du centre-ville à son égard, rappelant que lui n'est pas un commerçant « comme les autres », on peut entendre qu'il place son attachement et le sens de son activité

⁷² A propos du sens des missions des bibliothèques, il conclut : « C'est assez étrange de voir du pognon qui est mis pour genre aider les gens à trouver un emploi en faisant leur CV tout en ne mettant pas de pognon pour les collections. C'est un choix politique. » Cette remarque suit la mention du « troisième lieu » pour décrire les missions actuelles de la bibliothèque. Les projets récents de construction de médiathèques et de nombreuses formations destinées aux bibliothécaires (auxquelles D et G ont probablement participé) se réfèrent depuis quelques années à ce concept de « troisième lieu », qui insiste sur l'importance de l'accueil et de la dimension d'invitation qui se joue dans la configuration des lieux, leur confort, et les autres usages possibles (venir prendre un café, passer un moment pour le plaisir, se donner rendez-vous, etc.). Ce concept fait référence au mémoire de Mathilde Servet, élève conservatrice à l'ENSSIB en 1999, qui se rapporte elle-même au concept marketing développé par Starbuck Café (à partir du concept des *third places* forgé par Ray Oldenburg dans les années 80, pour désigner des espaces publics qui fabriquent du commun) avant de se trouver transposé sur les bibliothèques. Si le concept de « troisième lieu » a l'avantage d'interroger bon nombre d'évidences (aménagement des lieux, importance de l'accueil, façons d'accueillir, diversité des usages et des publics) et d'idées reçues sur les bibliothèques, on pourrait souligner le risque qu'il présente de faire passer les moyens (accueillir, faire en sorte que les gens viennent pour quelque chose) pour des finalités (faire en sorte que les gens viennent pour qu'ils soient nombreux à venir). Le glissement observé des bibliothèques du secteur culturel vers le domaine social tend à renforcer ce risque.

avant son intérêt commercial. Il est possible de s'interroger sur son refus volontaire de reconnaître des intérêts d'ordre particulier dans son activité, alors même qu'elle est directement rémunératrice. Mais quand bien même ce refus serait réel, reste que si c'était l'appât du gain qui attirait les libraires dans cette profession, il s'ouvrirait davantage de librairies indépendantes au coin des rues qu'il n'en ferme... Dans ses définitions, il différencie les libraires des marchands de livres, les seconds étant motivés par les bénéfices à réaliser, les premiers par des goûts (et des dégoûts) à partager.

Il serait tentant de souscrire à l'image du « littéraire » allergique à toute dimension économique. Rappelons simplement que dans le contexte actuel, tenir une librairie indépendante de taille réduite demande des qualités de gestion avérées⁷³ : les chiffres publiés par Livres Hebdo, les constats du Ministère de la culture sur le paysage des librairies et une comparaison du nombre de ces librairies entre 2000 et aujourd'hui sont éloquentes, et ne parlent pas de stéréotypes mais de faits. L a beau orienter l'ensemble de son discours sur la littérature et éviter les éléments plus prosaïques de son activité, le simple fait que sa librairie soit encore ouverte en 2012 après une dizaine d'années d'existence et un fonds très spécialisée ne peut être imputé au hasard ou à la chance – d'autant plus dans un contexte où les remises (pourcentage accordé aux libraires par les diffuseurs qui leur expédient les livres) sont d'autant moins importantes que la librairie est petite. Là encore, les éléments économiques ne parlent pas d'une réalité naturelle, mais d'un ensemble de choix, de décisions et d'actes qui, articulés les uns avec les autres, dessinent un geste.

3. L'AIR DU TEMPS DE LA CULTURE-DIVERTISSEMENT ?

L conclut sa remarque sur les aspects économico-commerciaux qu'il juge déplaisants par un constat d'ordre plus palpable : « Et puis (...) la culture qui est en général plus malmenée de nos jours. On finira un jour par devoir s'excuser de s'intéresser à quelque chose, quoi. C'est l'impression que j'ai. De plus en plus. (...) Euh... Le... Souvent, on est regardés non pas avec intérêt mais avec une espèce de... répulsion faut pas exagérer, mais ça fait vraiment territoire étranger, de plus en plus. C'est-à-dire qu'à partir du moment où on n'est pas dans la distraction, parce qu'on sort de ce registre-là, il y a une espèce de... de recul, c'est ça, c'est assez surprenant. Pas tous les jours mais souvent le samedi, par exemple, c'est typiquement le samedi. C'est un jour assez curieux pour ça. {Vous pensez à des gens qui viennent dans la librairie ?} Non justement, qui regardent ça avec effarement, "comment on peut lire ? on peut perdre du temps à bouquiner ?" »

Là encore, il est tentant de renvoyer la balle au lecteur lettré, qui s'offusque de ne pas être compris d'un monde qui ne le vaut pas. Mais le lien entre les deux remarques laissent soupçonner d'autres signes convergents. Tout lecteur lettré qu'il est, L défend une pratique de la lecture au long cours, qui réclame une initiation. Initiation nécessaire également décrite par B, perplexe lui devant les résistances que pouvait susciter l'entrée dans sa librairie. L comme B ont pour point commun de présenter des sélections de livres qui ne sont pas faites pour « s'adresser à tout le monde ». Leur travail invite à cheminer parmi un corpus, à rechercher les effets de résonance d'une œuvre à l'autre, à l'image de la façon dont ils ont l'un et l'autre construit leur propre regard de lecteur. Que ce soit pour

⁷³ en plus d'un projet solide, d'un dos à toute épreuve et de qualités relationnelles notoires

lutter contre l'ennui ou par plaisir, l'un et l'autre ont défriché leur chemin, et invitent à faire de même.

Les propos de L invitent néanmoins à interroger sa mention de « culture-divertissement », en allant voir comment se définit la culture aujourd'hui. L'enquête de 2008 d'Olivier Donnat⁷⁴, déjà citée au début de ce travail et qui fait référence en matière de sociologie de la culture, découpe ses principaux chapitres de la façon suivante : « Équipement audiovisuel, sorties et loisirs / Ordinateur et internet / Télévision, DVD et cinéma / Radio et écoute de musique / Lecture de presse et de livres / Fréquentation des équipements culturels (Bibliothèques et médiathèques, Spectacle vivant, Lieux d'exposition et de patrimoine) ».

Le geste politique manifesté ici est de classer et définir la culture en fonction des biens qui sont supposés en être le support, et non des pratiques ou des usages qui en sont faits ou de leur contenu. On peut donc demander quelle vision politique a intérêt à faire passer des biens et des supports pour des finalités.

VI – Conclusion

Si le présent travail proposait d'enraciner le geste dans la trajectoire sociale d'un individu, ces dernières parties viennent rappeler tout ce qui relève de la situation où l'individu est pris : la dimension du temps tout d'abord, qui rappelle l'évolution permanente du réel, et des dispositions qui interagissent à l'échelle d'une personne. Le cadre immédiat (évoqué ici par le cadre institutionnel des fonctions des personnes rencontrées), particulièrement visible pour des salariés, porte lui aussi de gestes convergents ou divergents. Des données économiques ont été convoquées à plusieurs reprises et associées à d'autres signes pour tenter de saisir les finalités des collectivités de tutelle des personnes rencontrées ici. Cette lecture par le biais économique peut également s'appliquer aux librairies, et en vient à interroger le terme même de culture. Pris comme synonyme de « produits culturels », il ne peut prendre en compte les usages et finalités, mais seulement les supports et techniques qui s'y rapportent.

Le fait de classer la lecture parmi les « pratiques culturelles » renforce donc la norme dominante de lecture=livre, qui interdit d'envisager les usages de la lecture liés à d'autres supports que le livre, et plus largement la place particulière de l'écrit dans la société contemporaine. Si la lecture s'inscrit dans une dimension sociale et que le monde social est la scène où se jouent des rapports de pouvoir et des luttes pour des classements et des hiérarchisations, alors la transmission de la lecture est politique puisqu'elle vient toucher à l'organisation du pouvoir et des relations de pouvoir sur une scène sociale.

⁷⁴ Olivier Donnat, *Pratiques culturelles des Français à l'ère numérique*, Ministère de la Culture et de la communication et éditions La Découverte, 2009

CONCLUSION

GENERALE

I – Du point de vue de la recherche

Cette recherche s'achève donc à la lisière des sciences politiques. Revenons un instant sur le chemin parcouru.

1. CHEMIN FAISANT : RAPPEL DE LA RECHERCHE

L'autobiographie raisonnée et ses allers-retours du récit à l'analyse donne lieu à une mise en récit de mon parcours : comme toute mise en récit, elle propose un point de vue particulier, celui du moment où elle s'écrit. Bien plus que du passé qui fait mine d'en être l'objet, un récit parle toujours du présent de l'écriture. Cette mise en récit aboutit à la mise en lumière d'équivalences faisant figure de normes : parmi toutes les réalités de la lecture, c'est la lecture de livres qui est valorisée, et parmi les livres, ce sont les livres de fiction qui font figure de référence. Cette remarque invite à contextualiser : ces normes s'appliquent au monde dans lequel je m'inscris, à une société française du début de XXI^e siècle. Elle rappelle également que les pratiques sont indissociables des valeurs qui se manifestent dans le monde social, et que toute tentative de description ou de pensée est sujette à l'exercice de ces normes.

Le premier constat qui s'impose est celui de la complexité de la lecture : terme polysémique, ses définitions sont variables selon le contexte et l'usage. L'étude qui peut en être faite à l'échelle individuelle permet de mettre en lumière les domaines qui s'y croisent, mais prend le risque de se perdre dans la complexité. Le travail pluridisciplinaire et la multiplicité des références s'impose, tout autant qu'un axe choisi qui restreindra la réflexion et lui donnera une dynamique. Le recours à la théorie littéraire et son extension au texte pris de façon générale (extension suggérée par Stanley Fish lui-même par l'utilisation de la linguistique parmi ses références) amène à la conclusion que « lire, c'est faire ».

C'est alors vers la **sociologique** que se tournera la réflexion pour poser la question : que faisons-nous quand nous lisons ? La référence théorique choisie pour ce travail est celle de la sociologie à l'échelle individuelle telle qu'elle est présentée par Bernard Lahire. Cette approche prend le parti d'étudier les manifestations du monde social à l'échelle individuelle, refusant l'opposition de principe entre individu et collectif posée dans des travaux antérieurs pour délimiter des objets d'études abordables. L'individu est une construction sociale, le social est composé d'individus.

Dès lors, il est possible d'interroger les racines sociales des actes, pensées, sentiments manifestés par des individus : les actes sont observables dans un contexte

donné, à un moment donné. La prise en compte de la dimension du temps invite à considérer la succession des actes, les échos entre différentes temporalités chez un même individu, et à rechercher le « modèle de l'acte » qui se manifeste dans ces échos. Une telle approche est développée par Philippe Roy, dans le concept philosophique du geste.

Pour tenter de traiter la question « que faisons-nous quand nous lisons ? », nous nous proposons donc d'étudier des activités liées à la transmission de la lecture en tant que situations sociales où se manifestent des actes portés par des lecteurs. Quels liens, échos, résonances entre ces actes de transmission et les trajectoires sociales des individus qui les effectuent ? Si les destinataires de la transmission sont les bénéficiaires supposés de l'action, on peut toutefois en interroger les finalités : dire qui reçoit ne dit rien des raisons et principes qui régissent cette transmission. Enfin, dans la mesure où le monde social est un monde de classement et de comparaison, en quoi les gestes en présence concernent-ils l'organisation du pouvoir, c'est-à-dire la dimension politique de la situation ?

D'un point de vue méthodologique, nous soulignerons les étapes où la méthode a permis d'affiner la problématique : des entretiens réalisés autour de la transmission auprès de différents corps de métier ont rappelé l'importance de la délimitation d'un terrain d'études (ici celui de la lecture), la définition des « personnes dont la fonction est d'en faire lire d'autres » a invité à concevoir la porosité entre les pratiques dites individuelles et la sphère sociale, le travail du texte des entretiens enfin a permis de transformer des matériaux de recherche en données exploitables.

L'étude des résonances entre trajectoires individuelles et fonctions de transmission a rappelé le caractère indissociable des pratiques et des normes, ancrant les discours sur la lecture dans un contexte social : toute personne lit et perçoit sa pratique par rapport à d'autres personnes, parmi son entourage ou dans la fonction symbolique de figures d'autorité.

Les situations de transmission étudiées ici ont été abordées sous l'angle de l'ouverture d'espaces : qu'ils s'agissent d'espaces réels (lieux, sélection de textes) ou symboliques (espace d'interprétation), tous convoquent de nouvelles barrières, de nouvelles limites. Ouvrir un espace est synonyme d'en organiser l'accès, d'en définir l'intérieur et l'extérieur. Les barrières mentionnées ici participent de l'entretien de normes sociales en venant rappeler (avec des variations selon les espaces) qui est concerné par la lecture et qui n'est pas concerné.

Enfin, puisque les personnes étudiées sont prises dans des gestes politiques du fait de leurs trajectoires, les limites qu'elles mentionnent peuvent être étudiées comme la mise à l'épreuve de leurs propres gestes : mise à l'épreuve du temps et de l'impermanence (les dispositions changent tout au long de la vie), mise à l'épreuve du cadre et du contexte, et mise à l'épreuve des autres gestes qui se manifestent dans ce contexte. Des signes convergents invitent à concevoir quels gestes focaliseraient l'attention sur les supports plutôt que sur les usages ou les finalités.

2. LIMITES DE CE TRAVAIL

Des limites de plusieurs ordres se manifestent ici.

En premier lieu, le concept de geste, mentionné par Philippe Roy, se fonde dans des travaux de Gilles Deleuze (en particulier autour du diagramme). Première limite d'une

recherche qui articule différents domaines théoriques : la connaissance limitée des disciplines dans lesquelles s'inscrivent les concepts mobilisés. Le présent travail s'inscrit dans le champ de la sociologie, et s'est concentré sur les perspectives sociologiques ouvertes par l'interprétation du travail de Philippe Roy.

Autre limite : l'ampleur du terrain et sa complexité. Une étude portant sur la lecture sollicite de nombreux domaines, et le nécessaire travail de sélection prend le risque de de l'arbitraire ou d'un résumé trop rapide des étapes de la pensée. L'autre difficulté tient à l'utilisation, dans un travail de recherche, du terrain comme outil : lecture et écriture sont les premiers outils de ce travail, imposant une réflexivité permanente et courant le risque, là encore, de confondre terrain, contexte et méthode. Pour en revenir au geste, on pourrait avancer que ce qu'on fait est ce qui ne se nomme pas : à partir du moment où le langage intervient, il introduit une distance avec le geste en train de se faire. De la difficulté de travailler sur l'innommable, de l'invitation à concevoir la pensée et l'écriture comme des actes (et à suivre la proposition de « pensée gestuelle » formulée par Philippe Roy) ?

Le travail d'analyse des entretiens, le malaxage des matériaux, le tri des données et l'interprétation selon des étapes scientifiquement fondées aurait pu faire l'objet d'un mémoire méthodologique en tant que tel : c'est ici le travail d'analyse, donc de choix, qui a été privilégié plutôt qu'une suite de portraits monographiques.

Enfin, le choix du corpus inscrit l'analyse dans le monde du livre, alors même que l'équivalence lecture=livre est dénoncée en première partie. Ma propre inscription dans ce monde du livre et la puissance de la norme a induit ce choix, en partie déjoué par l'évocation de l'image et de la bande dessinée. Comme l'évoque l'une des personnes rencontrées, la frontière entre l'image et le texte est floue et ces champs sont beaucoup plus poreux qu'on ne le suppose à première vue, ne serait-ce que par le biais de la typographie et des choix formels nécessaires à l'édition d'un texte. L'analyse picturale convaincra qu'il est possible de parler de lecture d'images, et la bande dessinée en tant que récit narratif permettra d'y envisager le jeu entre explicite et implicite.

3. PISTES DE RECHERCHE ET OUVERTURES

Devant la notion de lecture d'images, la question de l'éducation à l'image peut se poser : de la même façon que le déchiffrement et l'apprentissage des codes sont des étapes de l'apprentissage de la lecture de textes, la lecture d'images pourrait faire l'objet d'un apprentissage organisé et proposé dans le monde scolaire. La profusion d'images et leur utilisation mérite que les sciences de l'éducation se penchent sur les mécanismes qui y sont à l'œuvre (et les finalités, etc.).

Le geste politique tel qu'il est évoqué par Philippe Roy pourrait se transposer à d'autres terrains : le corpus secondaire, laissé à l'écart de cette recherche faute de connaissance suffisante des terrains où il s'inscrit, aurait pu en faire l'objet. Il sollicitait la transmission du goût à l'œuvre dans le travail de trois cuisiniers, en vue d'interroger les échos entre éducation au goût alimentaire et éducation au goût culturel. De façon plus précise, la recherche de résonances entre les trajectoires individuelles et la fonction sociale pourrait faire l'objet de recherches dans le champ de la sociologie du travail, pour revenir sur ce que Pierre Bourdieu nommait la « dimension subjective du travail » et interroger le sens qui s'y manifeste pour des individus donnés. A la lisière des sciences ou de la

philosophie politiques, ce même geste amène à se demander s'il n'est pas l'autre nom de l'éthique ?

Enfin, pour revenir sur le terrain de l'écrit, les questions mentionnées rapidement ici touchant au numérique mériteraient de plus amples développements : dans la définition adoptée ici de la lecture, il nous semble bien que les supports numériques n'engagent pas autre chose que des gestes de lecture et d'écriture. Les supports changent, modifient les usages et la relation au contenu, mais les questionnements posés demeurent les mêmes. Ce qui est présenté parfois comme une « révolution numérique⁷⁵ » est considéré par les historiens comme une évolution des supports et des usages, évolution dont il ne s'agit pas ici de minimiser l'importance, mais qui n'annule en rien les questions posées par l'apprentissage de la lecture et de l'écriture – voire qui les accentue. De façon très concrète, les supports numériques ne répondent en rien aux questionnements politiques soulevés par l'illettrisme : dans la mesure où de nombreuses institutions⁷⁶ proposent de passer par leur interface numérique pour bénéficier de leurs services, que se passe-t-il pour la portion de la population qui ne bénéficie pas d'une capacité d'orientation et de déchiffrement suffisante pour y accéder ? Quel est le projet politique d'une société qui organise sciemment l'exclusion d'une partie de sa population par ses choix de méthodes et de supports ?

II – Du point de vue de la chercheuse

1. ITINERANCE ET INVITATION

Le parcours Dheps qui touche à son terme était inscrit sous le signe de l'itinérance : les rendez-vous qui ont rythmé ces trois ans, offrant un panorama du champ des sciences humaines, se sont déroulées dans dix-sept lieux différents. Dix-sept villes, régions, salles, espaces de formations, dix-sept occasions d'agrandir mon territoire, physiquement et intellectuellement. A l'invitation de décentrage de la pensée répondait une invitation au décentrage du corps et à la construction de nouveaux repères, rendez-vous après rendez-vous. Au terme de ce parcours, je me permets d'y lire un geste de formation : comment envisager une pensée agile en demeurant statique dans son état ? J'ai gagné au long de ces trois ans une conception plus nette des places respectives de la théorie et de la pratique, ne les concevant plus comme des champs opposés, mais comme des espaces de nature différente qui s'interpellent l'un l'autre. Et comme dans le domaine de l'interprétation littéraire, j'ai appris l'intérêt de penser en juste et injuste (au sens musical, harmonique du terme) plutôt qu'en vrai et faux : les jugements moraux, s'il est impossible de s'en dégager, sont le premier ennemi de l'observation de la réalité.

2. LA FACE CACHEE

De façon plus prosaïque, la réalisation de ce travail m'éclaire sur les raisons pour lesquelles un mémoire antérieur de littérature comparée, pendant mes études, n'a jamais vu le jour. Il m'a également permis de revisiter les outils qui sont les miens dans le rapport au

⁷⁵ Intervention de Pascal Desfarges lors de la journée professionnelle « *Bibliothécaire aujourd'hui, est-ce encore un métier ?* » organisée par l'ABF Bretagne et Pays de la Loire à Rennes le 10 avril 2014.

⁷⁶ CAF, Pôle emploi...

langage, ainsi qu'à en envisager la face cachée. De façon plus générale, cette image de face cachée pourrait illustrer le mouvement qui s'est opéré durant ces trois ans : l'exploration de ces faces cachées désillusionne en ce qu'elle nous plonge dans la complexité du réel, mais le retour au réel gagne en humilité et invite à chercher la satisfaction du geste même qui s'accomplit.

Cette face cachée s'éclaire également des nombreux dialogues et relations qui se sont noués (et dénoués, donc) au cours de ce travail : le compagnonnage de deux promotions d'étudiants, l'attention méthodologique de formateurs d'adultes, les invitations à explorer des différents intervenants, mais aussi les découvertes et rencontres successives avec des textes et des personnes engagées dans la recherche et l'action ont été autant d'occasions de « démultiplier nos vies étroites⁷⁷ ».

III – Du point de vue de l'action

Concernant la lecture, c'est l'enjeu d'orientation et de sélection qui me semble primordial pour l'éducation des enfants et des adultes, enjeu encore accentué par la profusion des supports et des contenus véhiculée entre autres par le numérique. Cet enjeu ne concerne pas que le monde scolaire, mais l'ensemble des espaces qui pourront apporter des éléments qui y contribueront. Et pourquoi pas les bibliothèques, si elles s'inscrivaient dans un projet d'ordre éducatif ?

Des travaux examinant des aspects des questions liées au numérique sous l'angle des contenus, des usages, des implications des supports changeants permettraient d'obtenir des éléments de comparaison et de penser dans une continuité d'usages plutôt que dans une rupture de pratiques.

Enfin, me concernant, je souscris au mot du Manifeste de Peuple et Culture⁷⁸ qui propose que « la culture vienne de la vie et retourne à la vie » en observant les pistes d'action qui se dessinent maintenant, après ce détour théorique autour de questions ancrées dans mon histoire sociale. Ne nous leurrions pas, la vie ne s'est pas arrêtée au cours de ces trois années, et le fait le plus marquant pour moi à ce jour est peut-être le départ de la structure où j'ai passé les douze dernières années à titre professionnel. Ce sont des suites d'ordre professionnel qui ont maintenant à s'agencer plus précisément.

Même en ayant découvert sa dimension dialectique et normative, c'est toujours l'angle de l'ouverture d'espaces qui me semble le plus représentatif de l'action que je souhaite mener : multiplier les espaces pour donner une chance aux dispositions déjà présentes de se réagencer, pour inviter à observer et éprouver cette dimension sociale à l'œuvre, non dans un objectif de développement personnel, mais bien pour ne pas abdiquer sur la compréhension du monde et sur les actions que nous pouvons y mener. Formations d'adultes, formations professionnelles, rencontres, espaces de travail, manifestations, tous les prétextes seront bons à « engendrer des résonances gestuelles, des lignées ou enchaînements de gestes qui déploient de nouvelles puissances chez ceux qui sont

⁷⁷ Mona Ozouf, *La cause des livres*, Gallimard, 2011. Page 17.

⁷⁸ *Manifeste de Peuple et culture*, 1945

subjectivés par ces gestes⁷⁹ », selon la proposition de geste émancipateur formulée par Philippe Roy.

⁷⁹ *Des gestes et des idées*, article de Philippe Roy, déjà cité

Epilogue

« Si vous vous demandez, comme beaucoup d'entre nous, à quoi nous sommes bons du point de vue de ceux qui souhaitent guérir le cancer ou apporter la paix au Proche-Orient, la réponse ne peut qu'être démoralisante ; mais si, en réponse à la demande de justification, nous racontons à nous-mêmes et aux autres l'histoire de notre discipline, et si nous nous plongeons (...) dans les traditions et techniques d'un savoir-faire spécialisé, il se peut que nous trouvions une satisfaction dans cette histoire ; et si nous apprenons véritablement à vivre avec nous-mêmes et non pour celui ou celle que nous rêvons de devenir, il se peut même que nous trouvions de la satisfaction dans notre satisfaction. Tout bien pesé, il n'y a aucune raison qu'une discipline ou qu'une entreprise existe en dehors de ce qui est apporté au monde par la possibilité de sa pratique. Ce que vous gagnez en poursuivant une entreprise, ce sont les plaisirs et les consolations très spéciaux et très spécifiques qu'elle vous apporte. Ces plaisirs et ces consolations ne devraient être considérés ni comme des véhicules de votre salut, ni comme des obstacles à celui-ci ; ils sont ce qu'ils sont et nous de même. »

Stanley Fish

Quand lire c'est faire, l'autorité des communautés interprétatives

éditions des Prairies ordinaires, 2007. Page 122

BIBLIOGRAPHIE

TRAVAUX SCIENTIFIQUES

- Pierre BOURDIEU, *Ce que parler veut dire, l'économie des échanges linguistiques*, Fayard, 1982
- Pierre BOURDIEU, *Esquisse pour une auto-analyse*, Raisons d'agir, 2004
- Pierre BOURDIEU, *Questions de sociologie*, éd. De Minuit, 1980
- Pierre BOURDIEU, *La double vérité du travail*, Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 114, septembre 1996. Les nouvelles formes de domination dans le travail (1)
- Pierre BOURDIEU, *L'illusion biographique*, Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 62-63, juin 1986. Pp. 69-72
- Roger CHARTIER (direction), *Pratiques de la lecture*, Payot, 1985
- Henri DESROCHE, *Entreprendre d'apprendre, d'une autobiographe raisonnée aux projets d'une recherche-action*, Les Editions ouvrières, 1991
- Olivier DONNAT, *Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique, éléments de synthèse 1997-2008*, in Culture études, 2009/5, pp. 1-12
- Stanley FISH, *Quand lire c'est faire, l'autorité des communautés interprétatives*, Les prairies ordinaires, 2007 (préface de Yves Citton)
- Jean FOUCAMBERT, *La lecture, une affaire communautaire*, extrait des Actes de lecture n°3 , décembre 1983
- Jean FOUCAMBERT, *Sept propositions pour une politique globale de la lecture*, ressources Association française pour la lecture
- Jean FOUCAMBERT, *Pouvoir, savoir et promotion collective*, extrait des Actes de lecture n°20, décembre 1987
- Jean FOUCAMBERT, *Travailler la pensée sauvage*, extrait des Actes de lecture n°111, septembre 2010
- Vincent de GAULEJAC, *Les sources de la honte*, Points, 2011
- Jean-Jacques GUERRIER, *La place du cuisinier de collectivité dans le projet éducatif de la ville de Bruz, entre santé et éducation au goût*, Dheps-Reps Collège coopératif de Bretagne, février 2011
- Gérard HADDAD, *Manger le livre, rites alimentaires et fonction paternelle*, Grasset, 1984
- Chantal HORELLOU-LAFARGE, Monique SEGRE, *Sociologie de la lecture*, La Découverte, 2003
- Dorothea KRAUS, *Appropriation et pratiques de la lecture, les fondements méthodologiques et théoriques de l'approche de l'histoire culturelle de Roger Chartier*, Labyrinthe n°3 – 1999

Bernard LAHIRE, *La culture des individus, dissonances culturelles et distinction de soi*, La Découverte, 2004

Bernard LAHIRE, *Dans les plis singuliers du social, individus, institutions, socialisations*, La Découverte, 2013

Bernard LAHIRE, *Individu et mélange des genres*, Réseaux 2004/4 n°126

Bernard LAHIRE, *La condition littéraire, la double vie des écrivains*, La Découverte, 2006

Gérard MAUGER, Claude POLIAK, Bernard PUDAL, *Histoires de lecteurs*, Nathan, 1999

Gérard MAUGER et al., *Comprendre le « monde des choses humaines »*, Agora débats/jeunesse, 2008/2 n°48

Gérard MAUGER, Claude POLIAK, *Les usages sociaux de la lecture*, Actes de la recherche en sciences sociales, volume 123, juin 1998

Catherine MAZAURIC, Marie-José FORTANIER, Gérard LANGLADE (dir.), colloque *Le texte du lecteur*, éd. Peter Lang, 2011

Sophie NOËL, *Maintenir l'économie à distance dans l'univers des biens symboliques : le cas de l'édition indépendante « critique »*, in La revue française de socio-économie, La Découverte, second semestre 2012, pp. 73-92

Cécile RABOT, *Le choix des bibliothécaires ou la fabrication des valeurs littéraires en bibliothèque de lecture publique*, thèse de doctorat, littérature française et sociologie, Université Paris 3 Sorbonne nouvelle, octobre 2011

Anne REVILLARD, *Lexique : initiation à l'investigation empirique* (<http://annerevillard.com/about/cv>)

Philippe ROY, *Des gestes, pas des idées*, communication faite au colloque « La philosophie dans tous ses éclats », Flagey - septembre 2013 (disponible en octobre 2014 sur http://centre.philoplebe.lautre.net/?page_id=63)

Philippe ROY, *Gestes et diagrammes politiques*, sous la direction d'Alain Brossat, université Paris VIII

Astrid VITOLS, *Dictionnaire des lunettes, historique et symbolique d'un objet culturel*, éd. Bonneton, 1994

Six conditions pour devenir lecteur, anonyme, ressources Association française pour la lecture

ESSAIS

Yves ALIX, *Le métier de bibliothécaire*, éd. Cercle de la librairie, 2010 (12^e édition)

Normand BAILLARGEON, *Liliane est au lycée, est-il indispensable d'être cultivé ?*, Flammarion, 2011

Pierre BAYARD, *Comment parler des livres que l'on n'a pas lus*, éd. de Minuit, 2007

Pierre BAYARD, *Aurais-je été résistant ou bourreau ?*, éd. de Minuit 2013

Olivier BESSARD-BANQUY, *Les mutations de la lecture*, Presses universitaires de Bordeaux, 2012

- François BON, *Après le livre*, Seuil 2011
- Robert DARNTON, *Apologie du livre*, Gallimard, 2010
- Jean-François DRAPERI, *Parcourir sa vie, se former à l'autobiographie raisonnée*, Presses de l'économie sociale, 2012
- Charlotte HERFRAY, *Penser vient de l'inconscient, psychanalyse et entraînement mental*, Eres, 2012
- Lire est le propre de l'homme*, témoignages et réflexions de cinquante auteurs de livres pour l'enfance et la jeunesse, Ouvrage collectif, Ecole des loisirs, 2011
- Alberto MANGUEL, *Une histoire de la lecture*, Actes Sud, 2006
- Alberto MANGUEL, *Pinocchio et Robinson*, L'Escampette, 2005
- Eugène MOREL, *Bibliothèques, essai sur le développement des bibliothèques publiques et de la librairie dans les deux mondes*, éd. Mercure de France, 1908 (numérisé par l'ENSSIB)
- Eugène MOREL, *La librairie publique*, éd. Armand Colin, 1910 (numérisé par l'ENSSIB)
- Michèle PETIT, *Eloge de la lecture, la construction de soi*, Belin 2002
- Jacques RANCIERE, *Le maître ignorant, cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, Fayard, 1987
- Noë RICHTER, *La lecture et ses institutions, la lecture publique, 1919-1989*, Plein Chant, 1989
- Noë RICHTER, *La lecture et ses institutions, la lecture populaire, 1700-1918*, Plein Chant, 1987
- Noë RICHTER, *La conversion du mauvais lecteur et la naissance de la lecture publique*, Plein Chant, 1991
- Jean-Paul SARTRE, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Gallimard, 1948
- André SCHIFFRIN, *L'édition sans éditeurs*, La Fabrique, 1999
- André SCHIFFRIN, *Le contrôle de la parole*, La Fabrique, 2005
- André SCHIFFRIN, *L'argent et les mots*, La Fabrique, 2010

SOURCES LITTÉRAIRES

- Annie ERNAUX, *L'écriture comme un couteau*, entretien avec Frédéric-Yves Jeannet, Stock, 2003
- Richard HOGGART, *33 Newport Street, autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, Gallimard, 1991
- Mona OZOUF, *La cause des livres*, Gallimard, 2011
- Bernard PIVOT, *Le métier de lire*, Gallimard, 2001
- Emmanuel PIERRAT, *Aimer lire, une passion à partager*, éd. Du Mesnil, 2012

SITES WEB

(adresses valides en octobre 2014)

APPEL DES 451 : <http://les451.noblogs.org/>

Association française pour la lecture : www.lecture.org

Bertrand CALENGE : <http://bccn.wordpress.com/>

Dominique LAHARY : <http://www.lahary.fr/pro/>

Lionel MAUREL aka Calimaq : <http://scinfolex.com/> (droit et sciences de l'information)

PHILOSOPHIES PLEBEIENNES (Centre de réflexion et de documentation sur les) : <http://www.philoplebe.lautre.net/>

REVUE

Bibliothèque(s), revue de l'association des bibliothécaires français –numéro spécial « L'ABF a 100 ans », juin 2006

ENQUETES

JF HERSENT, *Sociologie de la lecture en France*, essai de synthèse à partir des travaux de recherche menés en France – Direction du livre et de la lecture, juin 2000

SYNDICAT NATIONAL DE L'EDITION/IPSOS, *Les Français et la lecture*, mars 2014

CHARTES, MANIFESTES

PEUPLE ET CULTURE, *Manifeste*, 1945

CONSEIL SUPERIEUR DES BIBLIOTHEQUES, *Charte des bibliothèques*, novembre 1991

UNESCO, *Manifeste de l'Unesco sur la bibliothèque publique*, 1994

JOURNEES D'ETUDES

Bibliothécaire aujourd'hui, est-ce encore un métier ? organisée par l'ABF Bretagne et Pays de la Loire aux Archives départementales d'Ille-et-Vilaine, 10 avril 2014

Penser le numérique organisée par la Ville de Nantes sur le salon Atlantide le 31 mai 2013 à la cité des Congrès de Nantes

Penser le genre, mai 2012, ateliers du Séminaire itinérant des acteurs sociaux à Rennes organisé par le réseau des Crefad

DICTIONNAIRES

Petit Larousse illustré, 1989

Alain REY, *Dictionnaire culturel en langue française*, Le Robert, 2005

Jacqueline PICOCHÉ, *Dictionnaire étymologique du français*, Le Robert, 2009

ANNEXES

A – Microfiches (février-mars 2013)

Février 2013

Trop n'est pas assez – Ulli Lust, bande dessinée allemande (prêtée par M., une voisine). Le voyage initiatique à travers l'Italie et la Sicile de deux punkettes autrichiennes au début des années 80, la confrontation violente au machisme et le « viol moral » permanent, fait de l'accumulation des seuls regards et remarques persistantes. Retour au bercail, à la fin, on voit sur le volet de la couverture que la punkette est devenue éditrice et réjouie vingt ans plus tard – la morale est sauve ? Je garde en tête la représentation graphique de l'agression, de l'isolement, de la violence sous toutes ses formes. Et l'exercice de réécriture à partir de ses carnets de route originaux.

La vie sexuelle des superhéros – Marco Mancassola, roman américain (trouvé en librairie). Acheté pour le titre, et en écho à des discussions récurrentes sur les superhéros avec des amis. En fait de vie sexuelle, il est surtout question de mort de superhéros. D'un démarrage un peu décevant (grosse ficelle narrative, ambiance américaine sur le déclin), je suis passée à une belle métaphore façon « que sont nos héros devenus », trente ans plus tard... et notre monde a-t-il encore besoin de superhéros ? Peut-il encore vivre avec eux ? A force de mettre des assurances et du juridique partout, les superpouvoirs n'ont plus leur place. Et ça me rend un peu triste quand même.

L'utilitarisme – John Stuart Mill, essai de philosophie et d'économie, XIXe. Trouvé dans une librairie, acheté pour un arpentage. Arpenté avec une dizaine de personnes à Rennes, je reviens dessus dans un autre texte. J'y découvre qu'avec Mill, la pensée économique s'intéresse au bonheur (individuel, collectif), qu'elle se fonde sur une culture classique et humaniste importante, et le contraste avec ce qu'on croit entendre aujourd'hui par économie est flagrant. A quel moment l'économie est-elle devenue si pauvre (de pensée en tout cas...) ? Autre découverte, le libéralisme si vilain pour mon petit monde d'altergauchistes militants a des fondations philosophiques solides (et passionnantes). Enfin, dernière découverte sur moi : je tranche dans mon for intérieur et décide de trouver Mill sympathique en lisant qu'il répète régulièrement que ses livres rendent compte de la pensée construite entre sa femme et lui, et qu'il a eu une vie heureuse (il ne s'est pas suicidé, n'a pas abandonné ses enfants, n'a tué personne...)... Quand je repense aux histoires catastrophiques des logiciens et philosophes-penseurs du monde du XIXe, ça me rassure d'en trouver un qui n'est pas devenu fou.

Gazza 1956 – Joe Sacco, bande dessinée. Une enquête historique extrêmement rigoureuse pour tenter de trouver une réalité des faits autour de l'histoire d'un massacre en Palestine en 1956. Voyage, rencontres, entretiens, travail d'historien dévoilé page à page, doutes, hésitations, acharnement. Je n'ai jamais si bien compris en quoi consiste l'histoire

qu'en lisant Sacco. C'est S. (un ami dessinateur) qui m'a prêtée ce livre l'été dernier, il m'a fallu plusieurs mois et l'arrivée de l'hiver pour en trouver la porte. Je suis contente : de l'avoir lu, de pouvoir le rendre à S. en l'ayant lu, d'avoir découvert un pan supplémentaire de la bande dessinée.

Goodbye Berlin – Wolfgang Herrndorff, roman allemand publié pour les adolescents. Envoyé à Texto par une ancienne collègue, qui en est l'éditrice, et qui s'en disait particulièrement fière. J'ai beaucoup ri en lisant ce road-trip hasardeux de deux ados à travers l'Autriche pour se faire des vacances de rêve. Bon condensé d'humanité : le personnage principal, vilain canard en passe de devenir un faux dur, est particulièrement fin, et drôle, et juste. Il y a plusieurs moments de rire aussi absurde que des blagues d'ado, un jeu de mots foireux, une association d'idées absurdes et ça enchaîne. Il rentre dans ma liste des livres à prêter ou offrir pour appâter des non-lecteurs.

Ellen Foster – Kaye Gibbons, roman américain. Emprunté à la bibliothèque de S. à cause de son éditeur (Rivages). Un récit à la première personne d'une petite fille de onze ans dont la mère meurt, dont le père est violent, dont la meilleure copine est noire, qui va finir par choisir elle-même sa famille d'adoption, puisque visiblement on ne peut pas compter sur les adultes. Jamais charitable, jamais larmoyant, aussi sordide qu'évident, une histoire de bayou.

Mars 2013

Les dix femmes de l'industriel Rauno Rämekorpi – Arto Paasilinna, roman finlandais. Acheté à la gare d'Austerlitz, un vrai roman de train, pour le plaisir d'être absorbée lors d'un long trajet, de me perdre dans une histoire. Littérature loisir en plein qui me parle aussi de la Finlande avec des tas de renvois acides (une manie d'alcoolique, sûrement). De vieux souvenirs de ses premiers livres, que j'ai beaucoup prêtés, beaucoup offerts : *La cavale du géomètre*, *Le lièvre de Vataanen*, où je trouvais une épaisseur qui s'est atténuée avec les suivants – mais s'agissait-il des livres ou de mon souvenir ?

Ce qu'aimer veut dire – Mathieu Lindon. Acheté à la gare d'Austerlitz. Essai français où Mathieu Lindon (fils de Jérôme Lindon, LE éditeur avec des majuscules) raconte ses jeunes années parisiennes, ses amis qui écrivent, sa vie en compagnie de Michel Foucault, l'atmosphère de Paris années 70-80 pour une jeunesse brillante, éduquée, à la rebellion sous acides. Une belle histoire de filiations, pour le coup, et la preuve par l'histoire que l'amour, l'amitié, la famille sont bien plus complexes et bien plus riches que les petites cases où on voudrait les ranger. J'en tire une grande envie de lire Foucault, maintenant que j'ai entendu parler du bonhomme « de près ».

Jérôme Lindon – Jean Echenoz. Trouvé chez des amis alors que je venais d'achever le précédent. Essai français, portrait du grand éditeur par un de ses grands auteurs, de leur rencontre à sa mort. La figure de Jérôme Lindon m'intrigue, je gagne là un point de vue supplémentaire sur son personnage.

Infrarouge – Nancy Huston. Roman français, acheté aussi à la gare d'Austerlitz, à lire dans le train. Je sais que Nancy Huston peut m'accompagner dans des trajets longs, je la choisis pour le romanesque et l'introspectif, pour le dévoilement intérieur. Récit mêlé d'une photographie qui emmène son père et sa belle-mère en voyage en Italie (vacances ratées parfaites) et de l'histoire de sa vie, son enfance, ses amants, ses pensées secrètes confiées à

une amie imaginaire, Subra. Plaisir d'une lecture absorbante surtout, je verrai après coup si des images m'en restent ou non.

Les chiens ont soif – Normand Baillargeon. Pioché à la maison, dans la bibliothèque de T.. Essai québécois-français sur la responsabilité des intellectuels. Baillargeon me nourrit sur « que faire du savoir, de la culture » dans le monde d'aujourd'hui. Comment éviter la scission entre « ceux qui pensent et font le savoir » et « ceux qui agissent et sont dans le monde ». Libertaire assumé, il parle aussi d'anarchie et je retiens surtout ses passages sur l'éducation. Son titre, malgré une explication dans le livre, reste mystérieux pour moi et très imagé à la fois, cette résistance à la transparence me plaît beaucoup.

Aurais-je été résistant ou bourreau ? – Pierre Bayard. Commandé sur Amazon, je le voulais pour partir en vacances. Essai français récent, le deuxième livre de Bayard que je lis seulement (les énigmes littéraires m'amuse, dans l'idée, mais pas au point de les lire intégralement, je me contente du résumé). Il est désormais psychanalyste, en plus de professeur d'université, dit la 4^e de couv, et pose des questions morales. Enfin un livre qui revient sur la 2^e guerre mondiale en assumant son point de vue contemporain, en posant une question d'éthique contemporaine, avec sources théoriques, développement des raisonnements et exercice pratique appliqué. J'en tire l'envie de le transformer en ateliers de voyages dans le temps en formation, je ne sais ni où ni comment, mais ça donne envie. Et mon estime pour Bayard s'ancre encore un peu plus. Envie de lui écrire, un de ces jours.

Tropique du pervers et Double peine – Virginie Brac. Romans noirs français. Conseillé par une amie cinéphile qui m'a présenté son auteur comme une excellente scénariste. Chouette personnage de psy qui intervient dans les prises d'otages ou les menaces de suicides appelée par la police, imbrication trop invraisemblable à mon goût de ses histoires familiales avec les intrigues pro. Je suis curieuse des personnages de médecins, dans les romans comme dans les blogs des jeunes généralistes qui écrivent sur leur pratique. Ceux-ci me parle de psy, très bien. Résonance avec Winckler pour la question des intersexes, moins pédagogique mais plus subtile. Lecture absorbante, d'une traite, en une soirée pour chaque livre – plaisir très addictif.

Graine de crapule et Le vagabond efficace – Fernand Deligny. Commandé sur Internet, noté depuis longtemps après une discussion avec une amie qui me parlait de son cinéma. Essais français, années 40 à 60, d'un éducateur spécialisé tellement intègre (ou tellement radical ?) qu'il n'a jamais été reconnu par l'institution. Préceptes et aphorismes pour partager ses choix de postures de travail, dans le premier. Récit de ses différentes expériences (accueil, centre d'observation, travail en hôpital psy, séjours d'essai...) pour être avec (= au plus près) des ados dont plus personne ne veut s'occuper, que plus personne ne veut accueillir. Sa posture éducative m'intéresse évidemment (contre l'empathie, invitation à se mettre au clair avec ses intentions, et à les lâcher pour être dans l'éducation), mais plus encore son rapport au savoir : élève de classe préparatoire, universitaire, il écrit très bien. Il tente à plusieurs reprises de dire à quel endroit il souhaite placer le savoir théorique dans sa vie, comme une source d'inspiration mais surtout pas comme un cadre dans lequel travailler. Il exhorte à l'observation, à la vie et invite à choisir son camp, surtout... Quasi-paradoxe de son écriture et de son discours. Très envie de voir ses films.

Open – Andre Agassi. Conseillé par un ami critique littéraire, commandé sur Internet. L'autobiographie d'Andre Agassi, co-écrite avec un journaliste lauréat du Prix

Pulitzer. Surprise parfaite : je ne connais rien au tennis, ni à Agassi et ce livre m'offre une profusion d'images, d'histoires, de résonances à partir d'un point de vue, celui d'Agassi. Enfin le sport me raconte une histoire, les matchs sont décrits sur des dizaines de pages, l'enchaînement de la narration rend la tension, les contradictions, les hésitations, les pertes de repères dans la vie, les découvertes... C'est un exemple parfait de ce que je cherche quand je lis : apprendre par des histoires bien racontées sur des domaines qui me sont étrangers.

Commentaire

- Rythme de lecture sur une période de vacances avec de longs trajets en train, de journées avec les enfants où je peux passer du temps à lire.

- Impression nette d'addiction quand je lis le soir (« je suis fatiguée et je devrais dormir mais je continue à lire parce que j'ai envie de savoir ce qui vient après »).

- Je lis dans le train, dans mon lit, à la maison dès que je peux (dans les périodes de grosse lecture ou quand je suis absorbé dans un livre), jamais à mon bureau, aux toilettes, parfois en marchant quand je veux finir un chapitre avant d'arriver, dans le bus, en faisant la queue n'importe où, en mangeant (si je mange seule).

- Envie d'ouvrir les horizons et d'être absorbée dans ce qu'on me raconte. De fait, je m'ennuie un peu dans mon travail ces temps-ci et puise mon enthousiasme dans les livres.

- Livres majoritairement achetés, ou en librairie, ou sur Internet : si c'est sur Internet, j'utilise les listes de titres notés dans un carnet quand j'en entends parler. Si c'est en librairie, je pioche dans les rayons. Quelques emprunts à la bibliothèque, aussi.

- Ça parle beaucoup de psy ou d'exploration du sujet en tout cas. Je lis pour que ça me parle d'humanité, et pas du monde matériel, c'est sûr. D'éducation, de personnages, de figures.

- Ça me parle beaucoup d'entraînement mental tout ça, ou plus exactement je me parle d'entraînement mental à beaucoup d'occasions quand je lis ces temps-ci. Mention spéciale sur les questions liées à l'éthique.

- J'ai lu peu de romans en 2012, été et automne, et y ai replongé en hiver, en me demandant comment j'avais pu oublier le plaisir que j'y trouvais. De fait, ce que je lis doit être intimement lié avec les périodes de ma vie : quand je trouve du nouveau dans ce que je vis, je lis moins de fiction ; quand je m'emmerde je lis pour me nourrir de surprises et d'inconnu.

- Je n'ai pas noté les magazines, revues ou livres survolés dans la période : *Le Monde libertaire* sur l'éducation, *Témoignage chrétien*, *le Guide du routard* sur les châteaux de la Loire, *La panique morale* de Ruwen Ogien, *L'homme et le sacré* de Roger Caillois, les livres pour enfants lus avec mes enfants ou ceux des autres, les blogs ou journaux web...

Ma sacralisation à moi ?

- Quand je note tout ça, sentiments diffus de honte : si je dis tout ce que je lis, je vais encore passer pour une intello ou pire, révéler que je suis une intello oisive qui a le

temps de lire tout ça. Image de handicap : si je me dis que je lis quand je m'ennuie dans la vie, c'est par incapacité de vivre des choses ou pour vivre par procuration ? Peur de mes souvenirs de fille d'institut extraterrestre, de ces habitudes de lecture qui me singularisaient par rapport aux autres enfants, conscience et honte de la force que ça pouvait me donner. Honte aussi puisque je n'y suis pour rien, je suis tombée dedans quand j'étais petite.

Gêne et hésitation aussi à dévoiler mon intimité dans une liste exhaustive de mes lectures : ce que je lis correspond profondément à mes désirs et mes envies du moment. En les écrivant, je donne prise sur le fond de mon cerveau (que je crois, bon...). Gêne similaire en bibliothèque ou en librairie, de ce que pourraient penser de mes lectures « les autres », libraires, bibliothécaires, peur de leur jugement. Le prêt automatisé en bibliothèque ou les commandes sur Internet me conviennent bien aussi pour ça et j'efface furieusement tout ce que les sites gardent en mémoire de mes commandes précédentes, je ne supporte pas les conseils automatisés qui recourent mes choix – impression là aussi d'intrusion violente dans ma vie privée. En prenant le train avec une voisine de S., je me vois lui cacher le livre que je lis, et refuser de lui répondre quand elle me demande à trois reprises de quoi il s'agit (un bouquin de développement personnel sur les émotions). Il y a les livres qu'on aime (publiquement), ceux qu'on aurait cru aimer et ceux avec qui l'on dort...

B – Guide d’entretiens

FONCTION EN LIEN AVEC LA LECTURE

Description de la fonction (actuelle)

Cadre de l’exercice (lieux, locaux, horaires)

Historique (arrivée dans ce lieu, évolution)

Environnement (hiérarchie, équipe, etc.)

Formation et/ou apprentissage

Aspects satisfaisants, aspects insatisfaisants

TRAJECTOIRE BIOGRAPHIQUE DE LECTEUR

Environnement familial (milieu socio-culturel des parents, « culture » familiale, place dans la fratrie, vie conjugale, enfants...), personnes marquantes

Textes, auteurs, livres évoqués

Environnement scolaire, parcours universitaire

Déclics, étapes marquantes

Réseaux de sociabilité (associations, groupes d’amis...)

Parcours professionnel

C – Présentation synthétique des entretiens

Ent.	Profession	Age	Sexe	Lieu ent.	Date entretien	Biais de relation
A	Dessinateur-éditeur	38	H	Chez moi, bureau	17/08/12 après-midi	Amicale
B	Libraire	43	H	Lieu de travail	18/01/13 après-midi	Amicale
C	Musiciens/scénographes	35/40	H et H	Dans un bar	11/01/13 matin	professionnel
D	Bibliothécaire	35 ?	F	Chez moi, salon	25/01/13 après-midi	Voisinage + amical
E	Graphiste	46	H	Chez moi, cuisine	8/02/13 soirée	Professionnel et amical
F	Instituteur	50	H	Chez moi , bureau	8/05/13 après-midi	Voisinage
G	Bibliothécaire	34 ?	H	Chez des amis, bureau	9/05/13 matin	Par voisinage amical interposé
H	Ex-instit et bibliothécaire bénévole	82	F	A la bibliothèque	13/05/13 après-midi	Voisinage, usagère
I	Opticienne	43	F	Lieu de travail	16/05/13 matin	cliente
J	Cuisinier-traiteur	50 ?	H	Lieu de travail/domicile	16/05/13 après-midi	Amical et professionnel
K	Institutrice, directrice d'école	35 ?	F	Lieu de travail	17/05/13 matin	Usagère
L	Libraire	40/45	H	Lieu de travail	28/05/13 après-midi	cliente
M	Cuisinière en restauration collective	35 ?	F	Lieu de travail	29/05/13 matin	Usagère
N	Cuisinier en restaurant	35/40	H	Lieu de travail	28/05/13 après-midi	Cliente

D – Analyse statistique des textes des entretiens

Entretien	nb pages	nb mots	nb signes	répliques	mots/page	mots/réplique	moy signes/pg
A	20	8200	47000	72	410	114	2350
B	10	5200	30000	20	520	260	3000
D	13	5900	32000	54	454	109	2462
E	10	6200	34000	26	620	238	3400
F	12	6200	34500	40	517	155	2875
G	13	6000	33000	54	462	111	2538
H	21	10000	55000	87	476	115	2619
I	13	7900	42500	33	608	239	3269
J	20	11700	64000	54	585	217	3200
K	10	6400	36000	30	640	213	3600
L	18	7800	43000	74	433	105	2389
M	17	5000	28000	32	294	156	1647
N	25	11000	60000	120	440	92	2400

E – Résumé des entretiens

Les entretiens sont ici présentés par ordre chronologique de réalisation. Pour chacun sont mentionnés le cadre de l'entretien lui-même, un résumé subjectif des propos du locuteur et une brève mention de l'évolution des personnes rencontrées deux ans après l'entretien.

A : DESSINATEUR, 38 ANS

L'entretien

L'entretien a lieu à l'été 2012, à mon domicile. Il s'agit d'un des entretiens exploratoires qui m'ont permis de construire un guide d'entretiens pour les rencontres suivantes. A est un ami de longue date, il me rend visite pour quelques jours, nous profitons d'un moment pour effectuer l'enregistrement, où j'ai le sentiment de n'avoir aucune idée du guide d'entretiens ou des questions à poser. La discussion est détendue, n'aborde pas les aspects qui ont déjà fait l'objet d'échanges entre nous. A manifeste son souhait d'être compris, d'expliquer son propos.

Trajectoire, récit, fonction

A est dessinateur indépendant, dans le fond et dans la forme. Le récit de sa trajectoire relate avec précision les lectures et rencontres déterminantes de son enfance à vingt ans environ qui ont fait le dessinateur et l'éditeur qu'il est aujourd'hui, sur toile de fond de l'histoire éditoriale de la bande dessinée elle-même. Il évoque de nombreux livres et auteurs pour appuyer son propos, qu'il s'agisse de son livre de chevet (*Le Jeune Albert* d'Yves Chaland) ou d'un album à succès qui à ses yeux ne comporte aucun implicite. Ce dernier titre est l'occasion d'un passage où sa critique vive incarne son souhait, son exigence de lecteur comme de dessinateur : celle de la posture (ou de la forme) qui donne à voir, qui exprime le sens (ou le fond). Il assume cette exigence, et exprime son souhait aujourd'hui de travailler seul, maintenant que les étapes précédentes et les rencontres lui ont fourni les autorisations nécessaires (à publier, à s'auto-publier, à photocopier des livres plutôt qu'à les imprimer, etc.).

Deux ans plus tard

Depuis un an et demi, A occupe un emploi d'assistant de vie scolaire, activité rémunératrice qui lui permet de travailler en parallèle la bande dessinée et la maquette d'autres travaux. C'est ce choix qui me permet d'exprimer l'hypothèse de l'enfermement dans sa propre exigence présente dans le mémoire.

B : LIBRAIRE, 43 ANS

L'entretien

L'échange avec B est davantage fait de propos de type analytique (questionnements théoriques, explications, élaboration de la pensée) que de données factuelles. Trois éléments d'explication à cela : mes propres questions trop théoriques d'une part, puisqu'il s'agit du deuxième entretien exploratoire (je pose en l'état ma question de recherche du moment, alors autour de la sacralisation) ; nos échanges précédents puisque nous nous connaissons depuis une dizaine d'années et avons souvent échangé autour de la lecture, la culture dans leurs différentes dimensions ; et l'intérêt de B pour l'analyse et la réflexion plutôt que pour un mode de récit factuel.

B manifeste à plusieurs reprises le sentiment qu'il est en train de « réinventer l'histoire » : pris dans le fil de son récit, il s'interrompt pour se demander si ce récit est fidèle à la réalité de ce qu'il a vécu. La dimension d'anamnèse de l'entretien est ici à l'œuvre, dans son intérêt comme dans sa difficulté. Le propos est aisé, l'entretien a lieu dans la librairie et se trouve interrompu par l'entrée de clients.

Trajectoire, fonction, récit

B tient une librairie consacrée à la bande dessinée indépendante et aux arts graphiques, ouverte en 2001. Il y présente également quelques rayons de romans, essais, ouvrages consacrés à la musique, à l'érotisme, à l'histoire de l'art ou à la typographie et une importante collection de fanzines indépendants difficilement trouvables. Il relate essentiellement sa trajectoire de lecteur, de ses souvenirs d'enfance marqués par l'incompréhension du monde scolaire jusqu'à l'âge adulte. Il situe son déclic de lecture aux alentours de la vingtaine, pour (re ?) trouver quelque chose qui « émeuve sans lui faire de mal ». Il mentionne également la construction de son regard vis-à-vis de la peinture, véritable parcours initiatique, de son enfance en visiteur de musées à la redécouverte de l'art contemporaine, jeune adulte, jusqu'à aujourd'hui où il peut se repérer et saisir les échos d'une époque à l'autre, d'un genre à l'autre. Concernant sa vie sociale, B ne mentionne ni sa vie privée, ni ses activités associatives, activités qui sont le biais par lequel nous nous sommes rencontrés, qu'il m'est donc difficile d'ignorer.

Ses propos sur la librairie parlent de son désarroi ou de sa perplexité devant les phénomènes de rejet ou de crainte suscités par l'existence même de son magasin, et surtout de la contradiction entre son souhait originel de faire découvrir, donner à voir une sélection atypique et l'effet normatif de sa sélection (consacrée à la contre-culture, selon ses termes), construite justement en réaction à une norme dominante culturelle. Il mentionne également ses choix professionnels (l'ouverture de la librairie, sa posture) en réaction à son expérience précédente de salarié d'une grosse librairie parisienne dans les années 90.

Deux ans plus tard

La librairie de B a fermé à l'été 2014, pour des raisons mêlées d'économie (chiffre d'affaires limité), de difficulté à développer d'autres secteurs (par exemple la vente en ligne), de malchance (dégât des eaux et parasite générant six mois de fermeture), de déplacement de son domaine spécialisé (la bande dessinée indépendante, peu représentée dans les librairies généralistes au début des années 2000, s'est trouvée portée par quelques succès comme *Persepolis* de Marjane Satrapi et présentée dans des lieux beaucoup plus

nombreux...) et de relations complexes avec les diffuseurs (remises fondées uniquement sur les chiffres de vente et des analyses logicielles, où la dimension de relation n'intervient pratiquement plus). B réfléchit à sa reconversion.

C : SCENOGRAPHES, LA QUARANTAINE

L'entretien

Réalisé dans le cadre d'une étude menée par ma structure pour une collectivité, cet entretien est le seul de la série qui n'a pas été enregistré et transcrit, mais pris en notes et rédigé, puis validé par les locuteurs. Il a lieu dans une brasserie de ville moyenne et j'interroge les scénographes d'une manifestation littéraire consacrée à la petite enfance, par ailleurs musiciens. L'échange n'est pas dirigé par le travail de recherche, mais par celui de l'étude en cours. Cependant, nous y abordons à la fois leur fonction professionnelle (celle de scénographes), l'articulation avec leur « métier » (musiciens) et quelques éléments de leur trajectoire de lecteurs. J'ai donc retenu ce texte au titre de matériau exploratoire, en raison du travail de rédaction et de réorganisation du texte qu'il m'a demandé, ainsi que pour quelques détails de leurs propos.

Trajectoire, fonction, récit

C et C (puisqu'ils sont deux) sont d'abord musiciens, inscrits dans leur région d'origine et évoquent leur parcours organisé par la musique, qui leur a permis d'évoluer dans leur région. L'organisation d'événements publics (concerts, festivals) leur a permis d'apprendre la scénographie et le travail de régie avec des moyens dérisoires, raisons pour laquelle ils ont été sollicités pour une manifestation lecture et petite enfance. Ils expliquent leur intérêt pour ce cadre par la volonté d'introduire une dimension populaire dans le monde du livre, dimension incarnée par un souci de l'accueil du public (présence d'un bar, attention aux besoins de l'ensemble des visiteurs), et par l'intérêt de travailler l'aménagement d'un lieu à la fois d'un point de vue esthétique et d'un point de vue technique (électricité, sécurité).

Le récit de leur rencontre avec les bibliothécaires résume bien les représentations des uns et des autres : « elles, les mamans, calmes et silencieuses » et « nous, les petits fous », et l'évolution de cette relation édition après édition rend compte d'un apprentissage mutuel (elles ont appris à nous connaître et à nous demander des coups de main, on a eu des enfants et on était contents de découvrir des livres jeunesse). Leur participation en tant que prestataires à cet événement a partiellement modifié leur rapport au livre et à la lecture : déjà lecteurs, ils ont découvert de nouveaux espaces et rappellent l'importance pour eux de croiser les salariés de la librairie du festival lors de concerts ou d'autres manifestations culturelles.

Deux ans plus tard

Ils ont conservé leur ancrage local, ce qui n'a pas empêché leur groupe de connaître un certain succès en 2012, et continuent de panacher leurs activités de musiciens, accompagnateurs de groupes en création, animateurs d'ateliers pédagogiques, scénographes, etc.

D : BIBLIOTHECAIRE, 37 ANS

L'entretien

L'entretien a lieu à mon domicile, D souffre d'un tympan percé et la parole lui est partiellement douloureuse, elle a cependant souhaité maintenir notre rendez-vous. Nous nous connaissons peu et cet entretien bénéficie des conclusions méthodologiques des précédents, je suis donc prête à solliciter des éléments factuels, à ne plus mentionner ma question de recherche, et attentive à la progression de son propre discours. En congé parental au moment de l'entretien, D m'indique par ailleurs qu'elle est dans une phase de réflexion et d'interrogation sur son retour potentiel au travail, elle envisage une reconversion et convoque des souvenirs distants de quelques mois de son quotidien du moment.

Trajectoire, fonction, récit

L'échange démarre sur son parcours de formation et ce qui l'a amenée à devenir bibliothécaire : elle me reprend sur ce terme à plusieurs reprises pour utiliser la dénomination statutaire d'« agent des bibliothèques ». D'abord bénévole dans la bibliothèque de la commune où nous résidons toutes les deux, D a remplacé la salariée lors d'un congé maternité et bénéficié d'une formation professionnalisante dispensée par l'ABF. Cette formation lui a permis par la suite de postuler en tant que titulaire dans une commune voisine, qu'elle évoque ici. Ce qu'elle retire de cette formation semble relever davantage de l'autorisation ou de la légitimité que de savoirs indispensables à l'exercice de sa fonction. Son insatisfaction lors des accueils de classes en bibliothèque est l'occasion d'évoquer l'importance de la relation dans sa posture, et de l'accueil des enfants comme des usagers adultes. Sa trajectoire de lectrice évoque d'abord une fonction de divertissement ou d'évasion, liée à l'adolescence, ainsi qu'une partie didactique (« j'ai l'impression que je peux tout apprendre dans les livres »).

C'est une question sur l'accessibilité et l'inaccessibilité de la bibliothèque et son action à ce sujet qui transforme des remarques générales en récit détaillé d'initiatives de sa part pour « ouvrir la porte de la bibliothèque ». Ce récit, véritable porte d'entrée de l'entretien, est alors l'occasion d'évoquer la porte d'ordre symbolique entre lecteurs et non-lecteurs. L'entretien s'achève sur une comparaison avec la bibliothèque communale où elle a démarré comme bénévole et sur l'affirmation de son intérêt pour les relations et rencontres rendues possible par ce lieu plutôt que sur la mission culturelle elle-même. Elle parle de son estime pour le travail de la personne qui a fondé cette bibliothèque, porteuse à ses yeux de cette inscription dans la commune, tout en réaffirmant avec sérénité son souhait de « continuer ce qui a été commencé par d'autres » en bibliothèque plutôt que d'initier un lieu. Ces remarques me poussent à prendre contact avec cette fondatrice, rencontrée lors de l'entretien H.

Deux ans plus tard

D a aujourd'hui repris son poste à temps partiel et s'investit par ailleurs dans la société de son conjoint. Elle a dit avoir retrouvé avec plaisir les lecteurs et usagers et s'inscrit à des journées de formation professionnelle pour poursuivre sa réflexion et la nourrir.

E : GRAPHISTE, 46 ANS

L'entretien

E est la seule personne rencontrée avec qui j'ai travaillé dans le cadre de mon activité professionnelle. Pour l'entretien, il dîne chez moi et la conversation commence en présence de mon compagnon. C'est en fin de repas que démarre l'enregistrement, où ne figure donc pas cette introduction : j'y mentionne mon travail de recherche, la formation, et redis à E que c'est pour l'ensemble de son travail et non seulement pour la réalisation de couvertures de livres que je le sollicite. La parole est facile, E est disert et se prête au jeu avec plaisir, enthousiaste et curieux de la redécouverte engendrée par le récit de son propre parcours. A la transcription, la précision de son vocabulaire et la structuration de ses propos me frappent : il présente très peu de marques du langage oral habituellement frappantes à l'écoute, répétitions, hésitations ou phrases en suspens.

Trajectoire, récit, fonction

L'environnement familial de E est présenté par le biais des personnes (ou personnages ?) qui le composent : son père, sa mère, sa sœur, et plus tard sa compagne et ses enfants. A l'écart et/ou en réaction à la culture lettrée représentée par son père et relayée par sa sœur, il se décrit à la porte, à la fois désireux d'y rentrer et soucieux de se construire son propre territoire, par le biais du dessin, pour éviter d'entrer dans un jeu de comparaisons qu'il perçoit perdu d'avance. Il situe sa naissance en tant que lecteur autonome vers la vingtaine, moment de la fin de ses études et de la rencontre avec sa compagne, qui se fait prescriptrice et conseillère. Son activité professionnelle de graphiste est essentiellement en lien avec le champ de la culture et décrite avec pour but de désacraliser les lieux de culture, d'autoriser à y rentrer en déjouant ses codes. C'est toujours cette image des codes qu'il utilise pour décrire son travail de fabricant d'images : l'image produite est le point de rencontre entre sa propre « banque d'images » intérieure et ce qu'il saisit de l'intention du metteur en scène ou de l'organisateur qui le sollicite pour une affiche ou un document. De la relation entre sa trajectoire et son activité, il dit avoir fait tout cela pour « donner à lire sans écrire ». Le double deuil de son père et de sa compagne bouleverse son rapport à la lecture, puisque la perte de repères est synonyme de réagencement des figures d'autorité : leur absence l'autorise à écrire, à s'appropriier des terrains jusqu'ici défendus, à s'approcher de la frontière floue entre texte et image.

Deux ans plus tard

E s'oriente aujourd'hui vers une activité de création ou activité artistique, un projet réalisé ensemble lui a permis de candidater au titre du 1% culturel pour une collectivité, ce qui était une première pour lui. Il semble s'éloigner des travaux graphiques de commandes et se diriger vers des réalisations personnelles et des ateliers de réalisation et médiation artistique.

F : ENSEIGNANT, 50 ANS

L'entretien

Après un message de sollicitation envoyé aux voisins enseignants résidant dans ma commune, F vient à mon domicile pour y répondre amicalement à mes questions. L'entretien se déroule dans mon bureau, encadré de ma propre bibliothèque faute d'un lieu plus neutre et disponible à ce moment. Je lui dis travailler sur la médiation de la lecture et souhaiter rencontrer des enseignants, y compris de maternelle, pour les entendre parler de leur travail.

Trajectoire, récit, fonction

F est devenu enseignant après avoir un BTS de construction navale et quelques années en tant que moniteur de voile et animateur de classes de mer. Il a enseigné à l'étranger et occupe depuis douze ans un poste titulaire d'enseignant en classes maternelles dans une commune voisine. L'évocation de sa fonction est riche d'exemples et de précisions sur le travail en équipe (des enseignants), la relation aux enfants et s'appuie sur des parallèles entre éducation physique et éducation tout court (jusqu'à sept ans, l'essentiel n'est pas à l'apprentissage de gestes mais à la découverte de milieux et d'environnements différents). Il évoque son plaisir à travailler avec les enfants, avec ses collègues, dans la relation aux parents, pour arriver en fin d'entretien sur les aspects plus déplaisants, en particulier de la relation à son institution de tutelle. Il exprime un sentiment de manque de reconnaissance et de soutien de la part de l'institution, renforcé par de récentes déclarations sur l'enseignement en classes maternelles. Il mentionne également la singularité de sa place d'homme enseignant en maternelle, dans un milieu très majoritairement féminin. En fin d'entretien, interrogé sur son propre rapport à la lecture, il rapporte un parcours de lecteur « sur le tard », où il se situe essentiellement par rapport à sa compagne, « grosse lectrice » et correspondant davantage à l'image habituelle de la lecture. Ce sont des questions de ma part qui l'invitent à mentionner sa propre lecture de bandes dessinées, de revues ou d'ouvrages spécialisés consacrés à la navigation, manifestement inconsiderés dans le champ des lectures légitimes et déclarables dans ce cadre.

Deux ans plus tard

F est toujours enseignant, toujours en maternelle et a toujours du plaisir à parler de ses élèves lorsque je le croise.

G : BIBLIOTHECAIRE, 34 ANS

L'entretien

Pendant la période de réalisation de mes entretiens, des amis me signalent qu'un ami à eux, bibliothécaire titulaire, vient passer le week-end en leur compagnie. Je rencontre G brièvement pour évoquer le cadre de l'entretien, mentionne de façon évasive mon thème de recherche, et le retrouve le lendemain matin pour l'enregistrement. Nous nous installons dans le bureau-bibliothèque de nos amis communs. Ses réponses sont d'abord brèves et précises, c'est une impression de retenue qui marque l'entretien, je laisse un instant de silence après chaque réponse mais il attend patiemment ma relance.

Trajectoire, récit, fonction

G évoque d'abord son parcours : en emploi jeune dans une école primaire chargé de la BCD, il est ensuite embauché par la collectivité qui l'emploie comme contractuel avant de passer le concours qui fait de lui un bibliothécaire titulaire. Ses débuts professionnels et plusieurs remplacements l'ont amené à occuper des postes variés en bibliothèque, avant de devenir responsable des acquisitions bandes dessinées, romans ados et secteur psycho-social dans son poste actuel. Il travaille dans une annexe de centre-ville, évoque l'accueil et la relation aux publics par le biais des accueils de classes, frustrants du fait du peu de contact avec les enseignants, et la relation aux usagers, où son enjeu est d'établir une relation qui lui permettra d'être un élément de mise en relation avec le fonds de la bibliothèque. Il évoque rapidement les éléments déplaisants de sa fonction, par une lecture politique des choix économiques de la collectivité qui l'emploie, axés davantage sur les équipements et les investissements que sur la création de postes ou le travail avec les équipes en place. Le sens qu'il donne à son travail est de faire découvrir autre chose, d'ouvrir les propositions sur de l'inconnu ou de l'inattendu, dans ses termes de « sortir de la grosse cavalerie » : ce qui existe est vaste, c'est dommage de se cantonner à un seul domaine ou un seul genre. Son propre parcours est celui d'un explorateur, qui a fréquenté les bibliothèques enfant, continué à lire adolescent grâce à des enseignants-prescripteurs, et construit sa vie d'adulte en utilisant ses lectures comme des boussoles, des aiguillages, des moyens d'explorer des domaines. G mentionne également le rôle de ses lectures dans ses relations d'amitié (et vice-versa) : les lectures lui parlent de la personne, des amitiés se sont fondées sur des lectures communes. Il manifeste un soupçon d'autodévalorisation en fin d'entretien, se décrivant comme « pas passionné » et « assez superficiel ». Et conclut sur une note armée où il dit concevoir son métier comme une lutte au jour le jour contre le prémâché et l'uniformisation.

Deux ans plus tard

Je n'ai pas revu G.

H, BIBLIOTHECAIRE, 82 ANS

L'entretien

Je sollicite H, responsable de la bibliothèque et figure de la commune où je réside, en prétextant souhaiter l'interroger autour de l'histoire de la bibliothèque communale et de son parcours pour un travail autour de la lecture. Elle me répond volontiers, et fixe le rendez-vous dans la salle annexe de la bibliothèque, où se déroulent les accueils de classes. L'entretien dure près d'une heure et quart, H a apporté les albums photo des animations proposées par la bibliothèque depuis ses débuts. J'ai le sentiment de lutter contre son souhait de me montrer les photos pour garder le fil de l'entretien, pour m'apercevoir lors de l'analyse que ces photos sont précisément le support de son geste, sa façon de l'évoquer bien mieux qu'en en parlant, et que ce sont précisément mes questions qui la font dévier de son propos... Au sortir de l'entretien et pour en faire l'analyse, j'écris beaucoup autour de mes impressions à chaud et sentiments liés au fait que sa trajectoire est très similaire à celle de ma mère.

Trajectoire, récit, fonction

H retrace son parcours biographique avec précisions, datant les périodes évoquées et n'hésitant sur aucune date. Ses excuses concernant sa mémoire défaillante sont de pure forme. Enfance rurale, bonne élève, elle rentre à l'Ecole normale d'instituteurs et commence par enseigner dans son village natal, avant de le quitter en 1958 pour venir dans la commune où nous résidons actuellement. Elle s'y occupe de différents niveaux selon les époques, avant de prendre sa retraite à 52 ans et de s'investir dans la foulée à la bibliothèque et au conseil municipal. Cinq ans plus tard, elle orchestre le déménagement de la bibliothèque dans des locaux plus favorables, ceux de l'ancienne école. Elle met sur pied les accueils de classe, organise des animations, expositions, ateliers et représente la bibliothèque au sein du conseil municipal. Elle participe en tant que conseillère municipale à la mise en place de l'intercommunalité du secteur, proposant alors aux communes voisines de travailler à un réseau de lecture publique entre les bibliothèques. Quelques années plus tard, elle quitte le conseil municipal et demeure responsable bénévole de la bibliothèque, adjointe alors d'une salariée à mi-temps, employée communale. H évoque par leur nom (ou prénom, ou prénom et nom, donnant une idée assez précise de la géographie de ses relations) l'ensemble des personnes mentionnées dans l'entretien, et insiste sur le fait qu'elle n'était pas seule à agir : elle a visiblement su entourer la bibliothèque d'une équipe bénévole importante et pris garde à rester en lien avec la vie de la commune. Concernant sa propre trajectoire de lectrice, elle évoque surtout la scène de son entrée à l'école, à deux ans et demi, sur invitation de l'institutrice de son frère disant à ses parents « Laissez-la donc venir ! ». L'ensemble de son parcours résonne avec cette invitation, tout entier consacré à mettre en contact les enfants (de l'école, de la bibliothèque) avec la culture. Elle évoque sa vie familiale, et la difficulté de la mener de front avec son activité professionnelle, en particulier pendant la petite enfance de ses propres enfants, pendant que son mari était en Algérie. Elle parle brièvement de ses lectures, rappelant qu'elles appartiennent à son domaine privé et que ce n'est pas son exercice favori. La fin de l'entretien est consacrée au commentaire des albums photo qu'elle a apportés, une fois que j'arrête de tenter d'imposer mes questions...

Deux ans plus tard

H est toujours responsable de la bibliothèque, toujours présente lors des accueils de classes, toujours attentive à ce qui se passe dans la commune.

I : OPTICIENNE, 43 ANS

L'entretien

I est l'opticienne que je fréquente lorsque je souhaite changer de lunettes. Je la sollicite au milieu de mes entretiens, pour sortir du champ culturel et pour répondre à la boutade que je me suis faite à moi-même au détour d'un texte disant que « les opticiens aussi ils font lire des gens, non ? ». Elle me reçoit dans son magasin, un jeudi matin pour tenter de minimiser les interruptions, qui auront lieu tout de même (visites de clients, coups de fil). I est pressée, elle cherche à remplacer le salarié qu'elle employait et qui vient de quitter son poste, elle pallie son absence en réalisant à la fois l'accueil et la réalisation technique des montages. Je limite l'entretien pour ne pas l'importuner plus avant. Je profite des interruptions pour noter ses propos lorsqu'elle conseille un client ou décrit les machines avec lesquelles elle travaille. Je l'interroge d'abord sur un versant symbolique, qu'elle ramène très vite sur le terrain de son métier.

Trajectoire, récit, fonction

Il est question de l'évolution de l'optique dans les trente dernières années, tant techniquement que socialement : les lunettes ont changé de visage, et leur fonction d'appareil de santé s'est doublée aujourd'hui de celle d'accessoire de mode. I accorde beaucoup d'importance au conseil et à l'accueil de ses clients, souhaitant qu'ils repartent un peu plus capables de choisir des lunettes seuls, de comprendre des critères de choix, de saisir à la fois des aspects techniques et des aspects esthétiques de ce choix. Elle ne s'appuie pas uniquement sur le visage, mais sur l'ensemble de la personne pour conseiller une monture. Sa boutique est organisée en prenant le contrepied des opticiens industriels, très colorée, où les montures sont accessibles dans un fouillis organisé. Elle invite à prendre le temps et à « s'amuser avec les lunettes » selon ses propres propos. Ces choix inhabituels l'amènent à préciser parfois que oui oui, elle est bien opticienne et compétente techniquement, elle ne se contente pas de présenter des lunettes rigolotes. Son parcours professionnel est orienté sur l'optique, ce métier était un choix, en partie lié à sa naissance « dans une grosse famille de miroirs » et à la rencontre avec un opticien précurseur qui cherchait des montures originales. Elle évoque l'importance du bouche-à-oreille et du travail bien fait, pariant sur la satisfaction de ses clients pour assurer sa communication. Elle évoque en fin d'entretien la difficulté du recrutement en cours, et son insatisfaction devant les jeunes diplômés sortant de formation par rapport à ses propres attentes en matière de conseil technique et de relation aux gens. Elle parle enfin de son plaisir et de sa curiosité à rencontrer de nouvelles personnes régulièrement, et de son enthousiasme à résoudre les énigmes posées par la réalité de ses clients, défis aux habitudes et aux certitudes fondées sur la logique.

Deux ans plus tard

I est toujours opticienne.

J : CUISINIER-TRAITEUR, 50 ANS

L'entretien

Je connais J par un biais amical, et par quelques occasions professionnelles où je l'ai sollicité pour nourrir l'équipe et les intervenants d'une manifestation dont je m'occupais. Il me reçoit dans sa cuisine (personnelle), juste à côté de son laboratoire de cuisine (professionnel). Il a joué le rôle de tuteur Dheps pour un cuisinier de sa connaissance, situe bien le dispositif de formation et y fait quelquefois référence au cours de l'entretien. J est particulièrement disert, une simple question de ma part provoque une réponse longue et détaillée, nous sommes à la frontière de l'entretien non-directif. A la fin de notre enregistrement, sa compagne se joint à nous et participe à la fin de la discussion.

Trajectoire, récit, fonction

J a été éducateur pendant la majeure partie de sa vie professionnelle, prenant soin de partir régulièrement en formation, ce qui lui a permis au long de son parcours d'obtenir un BEP Cuisine et un DESS consacré à la formation des adultes. Il a quitté son poste d'éducateur par lassitude de l'évolution de ses conditions de travail plutôt que par déplaisir d'exercer son métier. Après ce départ, il a préparé sa reconversion, envisageant plusieurs pistes qui l'ont conduit à son statut actuel de cuisinier-traiteur indépendant, intervenant surtout dans le champ de l'éducation populaire, associant des activités de formations pour différents organismes. Il situe son parcours et son activité par rapport à la cuisine « traditionnelle » et s'inscrit dans l'incarnation d'une volonté politique forte sur le manger local et le plaisir du goût. Sa formation atypique lui donne un recul particulier concernant les règlements et normes de la cuisine collective, et une connaissance fine des espaces à investir pour s'adapter à la réalité de situations « acrobatiques ». J travaille pour les mangeurs, il souhaite les satisfaire eux plutôt que les institutions qui le paie. Il mentionne également son âge et son parcours, qui lui permettent de trier les contrats sur lesquels il souhaite intervenir. Son parcours, son propos, son analyse sont très cohérents, cohérence bousculée en fin d'entretien par la présence de sa compagne et une question sur ses propres habitudes d'alimentation. Il évoque la « silicose du métier » et le revers de la médaille d'avoir du plaisir à manger et de passer son temps à cuisiner. Tout son propos s'articule entre goût et éducation inscrits dans une dimension sociale.

Deux ans plus tard

J est toujours traiteur-cuisinier.

K : DIRECTRICE D'ÉCOLE, 35 ANS

L'entretien

Je sollicite K pour rencontrer une femme enseignante, plutôt dans des classes primaires, en regard de l'entretien F (un homme en maternelle). Elle me répond rapidement et nous prenons rendez-vous un vendredi matin, son jour de décharge, dans la salle des maîtres de l'école primaire. K parle volontiers de sa fonction, et élude les questions qui touchent à sa trajectoire individuelle. Cet entretien est précieux pour ses apports sur les programmes et les pratiques enseignantes, sur lesquelles K porte un regard soucieux du sens et de l'intérêt des élèves.

Trajectoire, récit, fonction

K est directrice de l'école primaire où sont scolarisés mes enfants, en charge d'une classe à double niveau de CM1-CM2. Elle évoque en quelques secondes sa trajectoire de lectrice (« j'ai toujours aimé lire ») pour répondre avec précision sur l'exercice de sa fonction, tant comme directrice que comme enseignante. Sa fonction de directrice lui donne également une vue d'ensemble du parcours à l'école primaire des enfants, et le souci d'harmoniser les manuels scolaires et les thèmes d'un niveau à l'autre. L'essentiel du travail autour de la lecture est exprimé en travail thématique et en sélection d'albums. K mentionne avoir envisagé depuis peu travailler sur des documentaires (des livres qui ne sont pas de la fiction), se rendant compte que les enfants en étaient friands. Elle propose des revues en accès libre dans sa classe. L'apprentissage de la lecture dont il est question se situe entre l'apprentissage du rapport au livre (essentiellement de fiction) et la découverte du langage, pour les classes maternelles. En fin d'entretien, elle détaille les éléments budgétaires qui rendent difficile l'achat d'une série de livres pour une classe ou le prêt d'une série entre écoles.

Deux ans plus tard

K est toujours directrice de l'école primaire.

L : LIBRAIRE, 45 ANS

L'entretien

Rendez-vous est pris par téléphone avec L pour réaliser l'entretien dans sa librairie, un jeudi matin (jour où les commerces sont plus calmes). Je suis périodiquement cliente de la librairie et nous avons déjà eu des discussions sur des livres ou des manifestations. L connaît mon activité professionnelle. La résistance polie qu'il manifeste au cours de l'entretien s'explique à la fin par une remarque rapide : « Mais là, on est là parce qu'on parle de littérature » : le cadre de notre relation est posé, nous savons l'un l'autre ce que nous lisons, en partie et je saisis à la relecture la puissance de cette simple remarque, qui exprime un univers de codes tacites entre lecteurs de littérature.

Trajectoire, récit, fonction

L n'évoque pas sa trajectoire, mentionne son ennui à l'université, son passage par un poste en bibliothèque qui l'a fait fuir, sa fréquentation des librairies et bibliothèques partout où il passe. Il dit être devenu lecteur « naturellement, comme tout le monde », se revendique autodidacte. C'est cette idée d'autodidaxie qu'il développe dans notre échange, pour la construction de son regard de lecteur comme pour établir le fonds de la librairie et le faire évoluer. Ses propos autour de la librairie sont également évasifs pour ses aspects concrets (aménagement, budget, fonctionnement), il parle davantage de ses relations aux clients, de la relation qui se crée au fil de leurs venues, et du sentiment d'étrangeté lorsqu'il est sollicité par l'union des commerçants du centre-ville pour la braderie annuelle. Un passage se distingue du ton général de l'entretien, où il parle avec virulence d'un auteur qu'il n'aime pas, qu'il ne souhaite pas vendre dans les rayonnages de sa librairie : il y a du jeu dans la manifestation de sa colère, qui s'exprime comme un sentiment de ne pas être respecté comme lecteur par les textes de cette auteur. L'échange se termine par une amorce de discussion, où je livre des remarques sur la hiérarchisation des genres ou le fonctionnement des bibliothèques, remarques qui l'amènent à la précision citée plus haut « mais là on est là parce qu'on parle de littérature ».

Deux ans plus tard

L est toujours libraire, dans la même librairie.

M : CUISINIÈRE-CANTINIÈRE, 35 ANS

L'entretien

Suivant le fil qui m'avait amenée à contacter J (relation entre le goût culturel et le goût alimentaire), je sollicite M, responsable de la cantine municipale de la commune où je réside. Nous nous rencontrons sur son lieu de travail, un mercredi matin, jour qu'elle consacre habituellement au travail administratif et aux commandes de produits pour les jours de semaine où elle cuisine. M est précise, attentive, me demande d'anonymiser l'entretien et réitère sa demande dans les semaines qui suivent, inquiète d'éventuelles difficultés de relation dans le cadre de son activité professionnelle.

Trajectoire, récit, fonction

La description de sa fonction mêle cuisine et dimension éducative : ancienne animatrice, M est soucieuse de l'éducation au goût et souhaite familiariser les enfants avec les produits non-transformés et les étapes de leur transformation. Elle détaille ses horaires de travail, les personnes avec qui elle est en contact, sa façon de procéder. Titulaire d'un CAP cuisine, elle est dans le poste actuel responsable de la cuisine, mais aussi de l'hygiène, de l'équilibre des menus et intervient dans le déroulement des repas et la relation aux enfants. L'aspect le plus plaisant de sa fonction réside dans la relation aux enfants et dans le défi de leur faire découvrir de nouveaux goûts, en particulier autour des légumes. Elle regrette les relations de travail dans la commune, lucide sur la singularité de sa place : dernière arrivée de l'équipe, la plus jeune, et la plus diplômée. Elle prend des initiatives et émet des propositions sur le fonctionnement de la cantine auprès de la mairie, mais dit aujourd'hui se contenter de « rester sur les tâches qui lui sont demandées ». Originaire des DOM-TOM (selon ses propres mots), sa culture culinaire est riche, variée et d'inspiration internationale. Elle relie spontanément son parcours professionnel à sa propre histoire familiale, évoquant la place de la préparation des repas dans sa famille, préparation à laquelle les enfants étaient associés et prétexte à les inviter à goûter et expérimenter des modes de préparation et des goûts nouveaux. Son souhait de transmettre « ce que sa grand'mère lui a appris » se situe également dans une dimension plus vaste d'ordre écologico-politique : « Ca sera toujours un combat de manger sain et bon ».

Deux ans plus tard

M a quitté son poste de responsable de cantine en juin 2014 après une période difficile où sa posture était remise en cause au sein de la commune. Elle se consacre aujourd'hui à une activité de cuisinière ambulante et d'animatrice d'ateliers de cuisine pour les adultes et les enfants au sein d'une association locale.

N : CUISINIER-BISTROTIER, 40 ANS

L'entretien

Dernier entretien de la série, la rencontre avec N est la plus atypique. Rendez-vous reporté une première fois, il a lieu en début d'après-midi, après le service du déjeuner. Quand j'arrive, N prépare le repas de l'équipe et m'invite à leur table (j'ai hélas déjà mangé, un sandwich). Il me fait goûter plusieurs vins, et la conversation tourne en compagnie d'un ami à lui de passage, vigneron, jusqu'à ce que je me décide à enclencher l'enregistrement. L'ensemble de l'entretien est très décousu, rendu difficile par la présence du vigneron et ses interventions, et par la propension de N à se saisir d'une question pour discuter de façon plus générale. Le vigneron finit par partir, revient quelques instants puis part à nouveau. Je termine l'entretien curieuse de savoir si je pourrai ou non y trouver des données exploitables.

Trajectoire, récit, fonction

N décrit son parcours comme celui d'un rebelle, adolescent « viré de partout », qui atterrit dans un BEP service et restauration. Il passe son CAP en candidat libre, et bénéficie d'une place dans une formation nouvellement ouverte consacrée à la sommellerie. Il y rencontre le monde des vins doux naturels et c'est une révélation : tout son parcours se construira dans la suite de cette découverte. Le bistro qu'il a ouvert, par lequel je connais son activité, est un bar spécialisé dans les vins naturels, qui propos une cuisine midi et soir en accompagnement de ses vins. Reconnu pour la qualité de sa sélection, il défend une cuisine centrée sur le goût des produits bruts et évoque l'importance primordiale à ses yeux du choix des produits. Ses partis pris simples et radicaux l'ont conduit, après plusieurs expériences professionnelles en France et à l'étranger, à ouvrir son propre lieu. Entouré d'une équipe, il parle de ses difficultés de recrutement pour remplacer la serveuse qui l'accompagnait dans les dernières années, et explique son choix sur une femme, jeune par l'enthousiasme qu'elle manifeste et la possibilité de la former et de lui proposer une expérience marquante dans son parcours. Ses propos mêlent vie sociale, travail, lieu et goût personnel pour une cuisine « marquante, proche des vins qu'il représente ». Sa trajectoire de mangeur est d'abord évoquée par un déclic, à l'âge de 23 ans, « du jour au lendemain », et s'enrichit plus tard, en fin d'entretien, d'un passage détaillé sur des souvenirs d'enfance et la formation de son goût au contact d'une alimentation montagnarde, rurale, faite de produits du jardin et de goûts marquants. Son évolution professionnelle évoque une forme d'apaisement et du déplacement de son exigence, désormais moins placée sur les clients qui viennent que sur sa propre activité. L'entretien se termine par son regret de « n'avoir pas dit les choses comme il les sent réellement », et ses doutes du moment sur un éventuel changement d'activité.

Deux ans plus tard

Quelques mois après l'entretien, j'ai appris que N avait eu un enfant. Il est toujours aujourd'hui à la tête de son bistro à vins naturels, sur un autre rythme.

TABLE DES MATIERES

Remerciements.....	2
SOMMAIRE.....	3
Prologue.....	4
INTRODUCTION	5
PREMIERE PARTIE : DEPLIER LE TERRAIN	8
Chapitre 1 : Autobiographie raisonnée, la lecture dans les plis du récit	9
I – D’un point de vue statistique... ..	9
II – ... à un autre point de vue sociologique ?	9
1. 1979-1993 - Enfance, famille, origines	9
2. 1993-1997 – Adolescence, école, université.....	10
3. 1998-2001 – Jeune adulte, l’heure des choix.....	10
4. 2001-2011 - Au travail	12
5. 2011-2013 – Retour sur expérience.....	14
III – La face cachée de l’écrit.....	14
1. Première analyse : fils conducteurs.....	14
2. Commentaire d’écriture	16
3. Lectures légitimes, lectures illicites	16
4. Les représentations de la lecture.....	17
Chapitre 2 : Lecture, de quoi parle-t-on ?	18
I – Définitions générales.....	18
1. Les sens multiples de la lecture	18
2. La double dimension du livre.....	18
3. L’illettrisme : l’envers de la question	20
4. Lecture et non-lecture.....	21
II – Conditions d’une histoire de la lecture.....	22
1. Une histoire multifactorielle	22
2. Une approche pluridisciplinaire	22
3. Conclusion.....	23
III – « Quand lire c’est faire », la proposition de Stanley Fish	23
1. Comment reconnaître un poème quand on en voit un ?.....	23
2. Les communautés interprétatives	25

3. Une invitation à la sociologie ?.....	26
Chapitre 3 : Sociologie, d'où parle-t-on ?.....	27
I – Paysage de la sociologie sur la lecture	27
1. Une sociologie de la lecture ?	27
2. Les dimensions intimes de la lecture.....	28
3. Sociologie des institutions.....	30
II – Pour une sociologie à l'échelle individuelle ?	31
1. Trajectoire de chercheur.....	31
2. Une posture méthodologique : dans les plis singuliers du social	32
3. Référents théoriques et choix de vocabulaire.....	33
Chapitre 4 : De l'acte au geste	35
I – Retour au récit de vie : distinguer le mouvement transversal	35
II - Une théorie de l'acte à la rescousse.....	36
III – Des gestes plutôt que des actes ?	37
1. Le geste, modèle de l'acte.....	37
2. La dimension relationnelle du geste.....	38
3. Les temporalités du geste	38
4. Perspective sociologique	39
Chapitre 5 : Problématique, que faisons-nous quand nous lisons ?	40
DEUXIEME PARTIE : DEPLOYER LA QUESTION.....	42
Chapitre 6 : Méthode, la lecture au prisme de sa transmission	43
I – De la rencontre au texte : protocole de recherche.....	43
1. Calendrier des entretiens	43
2. Prise de contact.....	43
3. Constitution d'un corpus.....	43
4. Des rencontres inscrites dans mon propre monde social	44
II – Pendant les entretiens.....	44
1. Lieux des entretiens.....	44
2. Durée et guide d'entretiens	44
3. Posture d'enquête	45
III – Après les entretiens	45
1. Transcription	45
2. Transformer les matériaux en données.....	46
3. Corpus principal, corpus secondaire	46
4. Fonction du corpus secondaire.....	46
IV – La vérité subjective du travail : travail, fonction, activité ?.....	48
1. Une formulation complexe... ..	48
2. ... Pour une réalité complexe.....	48

V – A propos de la transmission.....	49
Chapitre 7 : Trajectoires sociales de lecteurs.....	51
I – Le lecteur produit de son époque	51
1. Le contexte historique : l'exemple de la bibliothécaire H	51
2. bande dessinée et paysage éditorial	52
II – La lutte des places sur la scène familiale	53
1. Place dans la fratrie, figures d'autorité	53
2. D'une famille à l'autre	54
III – L'école à double face.....	55
1. Le monde scolaire et ses scènes	55
2. Lecture et projet politique : une hypothèse d'explication ?	56
IV – Déclics et déviations.....	57
1. Le tout-à-coup est une vue de l'esprit.....	57
2. Histoires de lecteurs	58
V – Des genres d'élection.....	59
VI - Conclusion.....	60
Chapitre 8 : Ouvrir des espaces	62
I – Aménager un lieu	62
1. Tenter d'ouvrir la porte	62
2. Sélectionner les visiteurs.....	63
II – Sélectionner des textes	64
III – Inviter à l'interprétation.....	64
1. Fabriquer de l'implicite.....	65
2. L'évolution d'un geste.....	66
IV - Conclusion.....	67
Chapitre 9 : A l'épreuve du réel.....	69
I – A l'épreuve du temps	69
II – A l'épreuve du cadre.....	70
III – A l'épreuve d'autres gestes	71
1. Réalités économiques et geste politique : en bibliothèque	71
2. Réalités économiques et geste politique : en librairie	72
3. L'air du temps de la culture-divertissement ?	73
VI – Conclusion	74
CONCLUSION GENERALE.....	75
I – Du point de vue de la recherche	75
1. Chemin faisant : rappel de la recherche.....	75
2. Limites de ce travail.....	76
3. Pistes de recherche et ouvertures	77

II – Du point de vue de la chercheuse	78
1. Itinérance et invitation	78
2. La face cachée	78
III – Du point de vue de l'action	79
Epilogue	81
BIBLIOGRAPHIE.....	82
Travaux scientifiques.....	82
Essais.....	83
Sources littéraires	84
Sites web	85
Revue.....	85
Enquêtes	85
Chartes, Manifestes	85
Journées d'études	85
Dictionnaires	85
ANNEXES.....	86
A – Microfiches (février-mars 2013).....	86
B – Guide d'entretiens	91
Fonction en lien avec la lecture	91
Trajectoire biographique de lecteur.....	91
C – Présentation synthétique des entretiens	92
D – Analyse statistique des textes des entretiens.....	92
E – Résumé des entretiens	93
A : Dessinateur, 38 ans	93
B : Libraire, 43 ans	94
C : Scénographes, la quarantaine	96
D : Bibliothécaire, 37 ans	97
E : Graphiste, 46 ans	98
F : Enseignant, 50 ans	99
G : Bibliothécaire, 34 ans	100
H, Bibliothécaire, 82 ans.....	101
I : Opticienne, 43 ans	103
J : Cuisinier-traiteur, 50 ans.....	104
K : Directrice d'école, 35 ans	105
L : Libraire, 45 ans	106
M : Cuisinière-cantinière, 35 ans	107
N : Cuisinier-bistrotier, 40 ans	108

TABLE DES MATIERES109